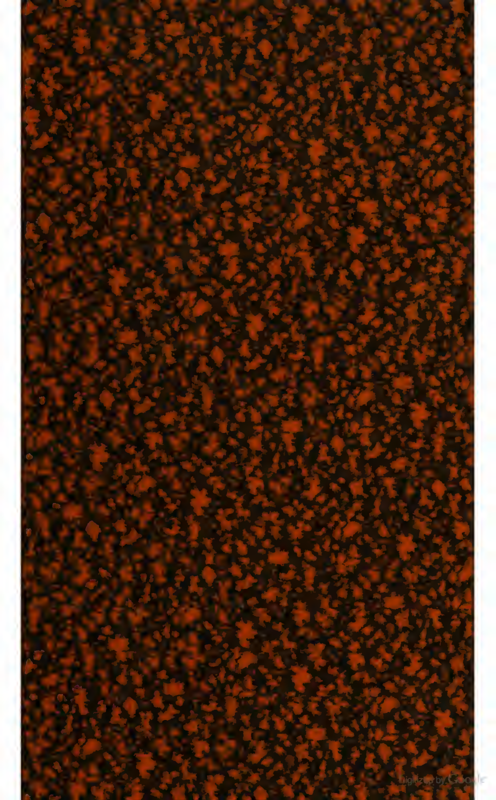



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O. S.
4 - VII - 14



LA

CHAMBRE ROUGE

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE........	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE....................	2 —
LES BALS MASQUÉS..........	1 —
LA BELLE PARISIENNE.......	1 —
LA BOHÈME DU XVIIe SIÈCLE.	1 —
BOHÈME ET NOBLESSE	1 —
LA CHAINE D'OR............	1 —
LA CHAMBRE BLEUE..........	1 —
LA CHAMBRE ROUGE.........	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE.................	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE..	1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE..................	1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE.—	1 -
CODE DU SAVOIR-VIVRE............	1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ.	1 —
LA DETTE DE SANG..........	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION....	2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER....................	1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES.....	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN....	3 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE....	1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE...............	1 —
LES FOLIES DU CŒUR.......	1 —
LE FRUIT DÉFENDU.........	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV............	4 —
— LA RÉGENCE.............	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAITRESSES DU ROI..	1 vol.
— LE PARC AUX CERFS.....	1 —
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE.	1 —
LE JEU DE LA REINE.......	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE.......	1 —
LES LIONS DE PARIS........	1 —
LE LIVRE DES FEMMES......	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE..	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE....	1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS.................	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN...................	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE..................	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE.	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE....	1 —
LE NEUF DE PIQUE.........	1 —
LA NUIT DE NOCES	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE....	1 —
LA PRINCESSE DE CONTI....	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL.......	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE..	1 —
LA ROUTE DU SUICIDE.......	1 —
LE SALON DU DIABLE........	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LA SORCIÈRE DU ROI.........	2 —
LE SOUPER DES FANTOMES...	1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE.	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE....	1 —
TROIS AMOURS..............	1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE..................	1 —

Clichy. Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnière 12

LA

CHAMBRE ROUGE

PAR

LA COMTESSE DASH





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 1
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869



LA

CHAMBRE ROUGE

I

OU L'ON COMMENCE A CONNAITRE LES CHOSES ET LES GENS

Le Poitou est une de nos provinces les plus pittoresques, une de celles où les souvenirs du passé sont les plus vivants. Les collines qui bordent la Vienne sont chargées de ruines ou de pierres druidiques, presque autant que les rives allemandes du grand fleuve du Nord. Les premiers siècles de notre histoire sont écrits sur ces vieilles murailles ; les guerres du moyen âge, les luttes religieuses, celles de la Ligue et de la Fronde, y ont laissé des traces nombreuses que le temps a respectées.

Le pays a un aspect riant quelquefois, quelquefois sauvage ; des vallées resserrées s'étendent à travers

des rochers à perte de vue, que des arbres couronnent. Les branches retombent sur le précipice : des petits courants d'eau forment des cascatelles et se perdent ensuite parmi les gazons, les pâquerettes et les sables d'or.

C'est une terre bénie : la vigne, le blé, les fruits, les fleurs, tout y abonde. Les Anglais en s'en emparant avaient ravi à la couronne de France un de ses plus beaux joyaux, la défaite du roi Jean le leur livra et il fallut plusieurs victoires pour le recouvrer.

A quelque distance de Poitiers, en suivant le cours de la rivière qui donne son nom au département, bien qu'elle n'arrose pas les murailles de la capitale, on rencontre une petite ville appelée Chauvigny. Elle possédait jadis unchâteau magnifique, dont les ruines encore debout attestent la splendeur et la puissance.

Plus loin encore est une véritable curiosité historique, un lieu qui vit sans doute s'accomplir de grands événements. La mémoire en est perdue ; bien que les preuves en soient irrécusables, on en est réduit aux conjectures.

Ce lieu, situé sur le bord de la Vienne, s'appelle Savigny ; ce n'est plus qu'un village, ce fut peut-être une ville. Bien des versions circulent à cet égard, nous les trouverons dans la suite de notre récit.

A quelque distance, dans un espace assez considérable,on rencontre une quantité de pierres tumulaires, si rapprochées les unes des autres, qu'elles for-

ment une sorte de pavé, quelques brins d'herbe peuvent à peine se faire jour entre elles. Ces tombeaux sont tous semblables, sans inscriptions, et paraissent de la même époque.

Le champ funèbre est entouré d'une sorte de muraille, construite avec ces mêmes pierres, placées debout. Ce travail s'est exécuté probablement longtemps après les sépultures, le nombre en était de beaucoup plus considérable.

C'est aussi ce que disent les anciens du bourg, bien qu'aucun ne puisse donner l'explication de ce mystère. La tradition a laissé à un endroit voisin le nom de *Bac-du-Roi*. C'est là, assure-t-on, que le roi Jean traversa la rivière après sa défaite. Ces tombes seraient-elles donc celles de ses soldats, et le désastreux combat aurait-il eu lieu à la place même qu'elles recouvrent ?

A une lieue environ, entre Chauvigny et Savigny, sur la rive opposée, s'élevait en 1787 un château d'une imposante structure. Bâti à l'époque de la Renaissance, il avait reçu de notables augmentations sous le règne de Louis XIII d'abord, sous celui de Louis XIV ensuite. Il en résultait une architecture bizarre, un peu de tous les styles. La façade qui donnait sur la Vienne avait des toits pointus, des briques rouges et des assises de pierres blanches, tandis que celle de la cour présentait à l'œil les clochetons, les hautes cheminées, les fines sculptures du temps de François Ier.

L'aile droite affectait le style sévère de Mansard ;

l'aile gauche, la plus ancienne, se terminait par une sorte de donjon à ogives et à portes fleuronnées. Évidemment les seigneurs de Bois-Bryant s'étaient légué d'âge en âge une tâche au-dessus de leurs forces. Ils avaient augmenté, chacun à leur tour, et suivant la mode de leur siècle, le manoir paternel, en respectant soigneusement l'œuvre de leurs devanciers.

Il en résultait quelque chose d'inouï, des détails ravissants, pleins de finesse et de naïveté, un ensemble presque grotesque, bien qu'imposant, dont on eût vainement cherché le modèle ailleurs. Cette aile gauche, si différente des autres parties du castel, était cependant la plus remarquable et la plus vénérée. Au rez-de-chaussée, à l'extrémité qui touchait au parc, se trouvait une salle qui jouait un grand rôle dans les fastes de la maison de Bois-Bryant ; on l'appelait la *Chambre rouge ;* le seigneur et la dame ne l'habitaient qu'une fois en leur vie : la première nuit de leurs noces. Cet usage se perdait dans la nuit des temps, il était aussi ancien que le donjon lui-même. Bien des légendes, bien des chroniques se racontaient sur cette célèbre *Chambre rouge*. Nous aurons occasion de les retrouver.

Cet appartement se composait de deux pièces : d'abord la vaste chambre à coucher, puis un oratoire pris dans la tour, en avançant jusqu'aux premiers arbres de l'enclos. Les murailles de la chambre étaient couvertes de tapisseries de la plus haute antiquité. Les personnages semblaient une procession de fantômes, aux traits effacés, au teint cadavéreux. C'était des

chasseurs, des bergers, des chevaliers et des châtelaines. Le haut de la cheminée était surmonté d'un tableau de sainteté, représentant saint Mathieu, évangéliste, protecteur et patron des Bois-Bryant, de père en fils. Les armes de la famille, sculptées dans la pierre, soutenaient le tableau retenu par la couronne.

A hauteur d'appui régnait une plinthe, en chêne sculpté également, tandis que les solives du plafond et les caissons qui les séparaient étaient couverts de peintures où l'on eût pu reconnaître le faire et la patience d'un moine.

Des écussons, des animaux héraldiques, des attributs galants, des fleurs ressortaient sur un fond doré que la poussière et les mites rongeaient en plus d'un endroit.

Le lit à colonnes sculptées, entouré de rideaux de damas cramoisi, recouvert d'un couvre-pied semblable, imposait sa dénomination à la chambre. Un Christ d'ivoire ressortait sur le damas rouge au fond du lit, dont le couvre-pied de guipure arrivait de Venise avec un des ancêtres des Bois-Bryant, revenant des croisades par l'Italie.

Un miroir de la même provenance, de la même époque, surmontait un bahut d'ébène, où la passion de Notre-Seigneur était représentée en bas-reliefs grossiers.

Les siéges massifs, couverts en rouge, garnissaient la muraille ; plusieurs armoires du temps, des tables, des crédences, supportaient de vieux ivoires jaunis, des vieilles faïences, des racines grotesques, des

jouets de fer et d'acier, objets dont nos pères étaient si prodigues dans leurs ameublements, et que nous payerions aujourd'hui au poids de l'or.

Les fenêtres à croix de pierre étaient garnies de vitraux de plomb ; les portes très-basses, suivant la coutume de ces hommes qui étaient pourtant des géants, affectaient la forme d'ogive. Celle qui conduisait au vestibule avait des verrous formidables, et ses ferrures compliquées d'une grosse barre qui se passait horizontalement pour garder l'entrée.

L'oratoire, fort petit, était un vrai bijou de sculpture. Le prie-Dieu pouvait passer pour un objet d'art. La dévotion d'une châtelaine, riche héritière, avait doté cette chapelle d'un tableau de l'école italienne, qui n'était pas sans mérite.

Le comte n'avait jamais remis les pieds en ce lieu consacré depuis son mariage ; il cherchait peu les émotions du passé, à moins que ce ne fussent celles de l'orgueil ; le présent et l'avenir l'occupaient davantage.

La cour d'honneur fermait par une grille armoriée ; un parc vaste et bien boisé s'étendait autour des bâtiments et leur formaitcomme une ceinture aux nuances variées. De grands châtaigniers, deschênes, contemporains du moyen âge peut-être, étendaient leurs ombres sur des sentiers parfumés de violettes. La Vienne réfléchissait leurs feuillages comme un miroir limpide ; c'était un délicieux séjour pour une âme rêveuse ou pour un chasseur, car le gibier ne manquait ni dans la forêt ni dans les plaines.

Le jour où nous pénétrons pour la première fois dans ce castel était le 6 janvier, la fête des Rois, une véritable solennité chez nos pères. On attendait du monde, les domestiques affairés montaient et descendaient sans cesse, un grand bruit se faisait aux cuisines et dans les offices. La femme de charge, général des trois marmitons et des dix laquais, se tenait dans le vestibule, afin de les commander tous.

Assise auprès d'une table chargée de friandises et de mets substantiels, elle ruminait son menu, disposait le dessert et préparait la symétrie, suivant toutes les règles de l'art.

C'était un personnage à Bois-Bryant que dame Julienne. La comtesse, morte très-jeune, laissa une fille qu'on appelait Radegonde, parce qu'elle fut vouée dès sa naissance à la sainte patronne de Poitiers, la femme de Clotaire, qui, de reine de France, devint une humble religieuse. Les miracles nombreux accomplis à son tombeau inspiraient, inspirent encore une confiance illimitée à une population qui, avant la révolution surtout, était profondément religieuse. Julienne avait élevé l'orpheline, confiée à ses soins par son père, qui ne se remaria pas. Son maître lui avait également remis le gouvernement de l'intérieur, dont il s'occupait fort peu. Elle y régnait sans partage et avec tant de mesure, que la calomnie ne put l'atteindre, malgré sa position délicate. On rendit pleine justice à son caractère, à ses principes et à sa bonté.

Elle adorait la jeune fille à qui elle servait de mère,

si bien que celle-ci n'eut point à regretter ce qu'elle avait perdu. Dieu bénit la sollicitude de la gouvernante ; à dix-huit ans, Radegonde était une personne accomplie, belle, charmante, gracieuse, pleine d'esprit et de sentiments élevés, suffisamment instruite pour son époque et sa position ; elle était en même temps simple et accueillante, comme si la nature lui eût refusé tous ces avantages. Ses beaux yeux noirs formaient un contraste harmonieux avec sa peau de satin et ses cheveux cendrés, sa taille élancée et majestueuse ne perdait rien de sa souplesse, et chacun de ses sourires, bordé de perles, révélait une âme tendre, un esprit prompt.

Elle se tenait debout près de Julienne, qu'elle eût voulu aider dans ses préparatifs et que celle-ci repoussait doucement.

— Je vous assure, mademoiselle, qu'il n'y a rien à faire ici pour vous.Songez à votre toilette, c'est là tout ce qui doit vous occuper. Vous avez une robe neuve et superbe, Catiche a pris des leçons pendant huit jours à Chauvigny pour vous coiffer, vous serez éblouissante, et pas une dame ne supportera la comparaison. M. le comte sera content.

— Tu crois que je serai belle, Julienne?

— Comme la vierge de la grande galerie que M. le comte admire tant.

— Et tu es bien sûre, ajouta Radegonde avec un certain embarras, tu es bien sûre que tous nos voisins ont accepté?

— Oui, mort de ma vie! même ce chevalier de

malheur que vous vous obstinez à croire un héros, et dont l'on raconte de si beaux exploits.

— Julienne, je vous ai défendu de me répéter ces sornettes ; je connais mon ami d'enfance, et rien ne me fera changer d'avis sur son compte ; ne l'oubliez pas.

Ces mots furent prononcés avec une sévérité digne, bien différente du ton ordinaire de mademoiselle de Bois-Bryant. Elle s'éloigna même de la gouvernante et regarda par la fenêtre les arbres couverts de givre, qui resplendissaient aux rayons du soleil.

— C'est bien, mademoiselle, on s'y conformera. Vous êtes maintenant une grande personne, je le sais, je n'ai plus de droits sur vous, je suis redevenue votre servante. Cependant, je ne saurai jamais me taire lorsque je craindrai pour vous quelques dangers, et ici...

— Il suffit, Julienne. Songez que nous serons nombreux, et faites en sorte que rien ne manque. Dès que vous aurez fini vos distributions, nous irons ensemble visiter les appartements à donner, et nous tâcherons de satisfaire nos conviés, en les plaçant selon leurs désirs.

Mademoiselle de Bois-Bryant quitta le vestibule sans retourner la tête, elle ouvrit une porte, placée en face d'elle, qui conduisait à l'appartement de son père ; après avoir frappé, elle attendit l'autorisation qu'on lui donna et entra dans un vaste cabinet où le comte était assis devant son bureau, chargé de registres et de papiers où s'étalaient de longues colonnes de chiffres.

— Vous voilà, ma fille, dit-il; tout se prépare, j'espère, et notre fête des Rois sera convenable. Vous pouvez puiser dans ma bourse, l'année a été bonne, j'ai bien vendu mes denrées et les fermiers ont payé rubis sur l'ongle. La fortune de notre maison s'arrondit, vous en êtes l'unique héritière, vous êtes belle, bien élevée, et si certain projet s'accomplit...

Il se frotta les mains en souriant, ce qui chez lui était le signe du contentement suprême. Radegonde ne partageait pas sa joie probablement, car elle devint pâle et fit tourner dans ses doigts une clef qu'elle avait prise sur le bureau. Son embarras était visible; elle osait à peine lever les yeux et cependant une question errait sur ses lèvres. Elle ne put la retenir.

— Quel est ce projet, mon père? Peut-on vous le demander, sans être indiscrète?

— Vous le saurez plus tard. A propos, nous avons un nouveau châtelain à Boussy. En rentrant hier, j'ai vu les fenêtres éclairées comme pour une fête. On a répondu à mes gens que c'était l'habitude de M. le marquis d'illuminer de la sorte lorsqu'il habitait une de ses maisons. J'ai envoyé une invitation à ce voisin somptueux avec d'autant plus de plaisir que c'est une ancienne connaissance et que je le verrai volontiers.

— Je ne sais...

— Vous ne pouvez savoir, c'est tout nouveau, vous dis-je. Il a quitté le pays depuis longtemps et Boussy lui vient par héritage indirect.

— C'est donc le marquis de Lamenerie?

— Justement; il viendra tout à l'heure, je l'ai prié

pour toute la journée. J'ai à son sujet des recommandations à vous faire. Vous tâcherez de ne pas les oublier, à dater d'aujourd'hui vous êtes maîtresse de maison, sachez en remplir les devoirs. Le marquis a eu certains malheurs de famille qu'il est inutile de lui rappeler; si l'on parle devant lui de duels, de suicides, éloignez ces questions; si quelqu'un nomme la maison ducale de Chantemarne, faites qu'il ne l'entende pas. Il est parti à la suite d'événements tragiques, qui l'ont enrichi; néanmoins, il n'est jamais revenu. Il semble avoir l'intention de se fixer de nouveau en Poitou et c'est un voisin à conserver. Rendons-lui donc notre société agréable et tâchons de le retenir.

— Vous le voyiez souvent autrefois, mon père?

— Fort peu. Il a quelques années de moins que moi, et son genre de vie n'était pas le mien; mais si je ne l'ai pas beaucoup connu, je tiens beaucoup à le connaître; souvenez-vous en, je compte l'attirer ici.

— Pour quelle raison?

— Pour quelle raison? Il a deux cent mille livres de rentes, et il est en passe d'arriver à tout à la cour. De plus, il n'est pas marié.

— Eh bien! qu'importe?

— Comment! qu'importe? Deux cent mille livres de rentes et la faveur royale!

Radegonde connaissait son père, elle baissa les yeux; elle avait compris. Il s'aperçut de son trouble et lui prit la main. Son air était sévère, malgré cette

caresse ; il semblait plutôt commander l'attention qu'attendre une confidence.

— Écoutez, mon enfant, dit-il, l'occasion se présente de nous expliquer sur une question capitale, et je la saisis. Je n'aime pas à vous tourmenter; cependant, je tiens à vous faire comprendre notre situation mutuelle et à éclairer votre avenir. Votre mère n'avait pas de fortune, vous dépendez absolument de moi, vous n'avez rien à attendre que de moi seul. Ne vous mettez pas en tête des billevesées de jeune fille, l'amour est la plus grande des folies humaines, il est la source de toutes nos sottises, ceux qui se laissent diriger par lui sont des idiots ; il ne rend jamais ce qu'il promet ni ce qu'il ôte.

— Mon père, je vous assure...

— Je ne vous demande aucun aveu, je tiens seulement à vous convaincre de la vérité; vous n'épouserez qu'un mari choisi par moi, et je ne vous donnerai qu'à un homme puissant et riche. J'aimerais mieux vous voir morte que mésalliée ou misérable. Rien ne me touchera, ni pleurs, ni prières, ni menaces, ni désespoir. Ne rêvez pas de romans, soyez soumise, soyez confiante, je ne désire que votre bonheur, je saurai trouver les moyens de l'accomplir. A la moindre résistance, je vous briserais.

La pauvre enfant sentit ses yeux se remplir de larmes ; tremblante et confuse, elle se dirigea vers la porte.

— Un instant encore, mademoiselle, je n'ai pas tout dit. Nous vivons dans un temps dangereux. Les idées

philosophiques fermentent autour de nous ; la génération qui s'élève n'aspire qu'à secouer le joug de l'obéissance et du respect. Le devoir des pères de famille est de maintenir leurs prérogatives et leur autorité ; chez moi, tant que je vivrai, elle ne faillira pas. Soyez-en persuadée et agissez en conséquence. Vous pouvez vous retirez maintenant, je ne vous retiens plus. Rappelez votre gaieté pour recevoir mes hôtes, soyez belle et soutenez dignement l'honneur de notre maison, jadis citée comme la plus magnifique de la province. Adieu, je désire qu'on ne me dérange plus jusqu'au moment où les conviés arriveront, j'ai des comptes à terminer.

Mademoiselle de Bois-Bryant sortit en comprimant ses pleurs ; dès qu'elle fut dans le vestibule, elle éclata. Julienne y était encore ; oubliant sa petite bouderie de tout à l'heure, elle se précipita vers son enfant, dont elle devina promptement le chagrin.

— Encore ! dit-elle, comment a-t-il le courage de vous affliger ?

Elle prit la tête de Radegonde et essuya ses yeux tout en grommelant, tout en la plaignant, et en menaçant son maître de la colère divine. Elle eut des accents d'une tendresse ineffable et entraîna la jeune fille vers son appartement. Les domestiques allaient et venaient dans la galerie, il était inutile de les rendre témoins des dissensions d'intérieur.

Mademoiselle de Bois-Bryant suivit sa gouvernante, presque sans s'en douter. Elle n'avait qu'une pensée : la dureté de son père, l'arrêt qu'il avait prononcé. Les

consolations et les imprécations de Julienne n'arrivaient pas à ses oreilles.

— Ah! que je suis malheureuse! répétait-elle incessamment.

Elle se laissa tomber sur un siége en arrivant chez elle, et resta comme anéantie. Il était plus de dix heures, on dînait à midi, les convives de ce premier repas seraient bientôt au château, il lui restait très-peu de temps pour sa toilette, elle n'y songea même pas.

— Julienne, fit-elle, toi qui connais mon père depuis tant d'années, a-t-il toujours été ainsi? a-t-il traité ma mère comme il me traite? C'est pour cela qu'elle est morte si jeune, n'est-ce pas? Je ferai comme elle.

— M. le comte n'est pour rien dans la mort de ma chère maîtresse, répliqua vivement la bonne femme; elle avait une maladie qui ne pardonne pas et dont vous n'êtes point atteinte heureusement. Il a toujours été ferme dans ses volontés, un peu sévère, j'en conviens; au fond, il vous aime, et son cœur vaut mieux que ses paroles, croyez-le, mon enfant.

La femme de charge avait eu le temps de se remettre; elle revenait à plus d'indulgence envers le comte, et paraissait repentante de son premier mouvement.

— Écoute, s'écria Radegonde en se levant, retiens bien ce que tu vas entendre. Avant un an je serai enterrée; la lutte commence. Il ne cédera pas, je n'aurai pas la force de braver sa colère, mais j'aurai celle de mourir. Je ne me laisserai pas enchaîner pour la vie

à un homme que je ne pourrai aimer ; sa richesse et sa puissance ne sont rien pour moi.

— Vous marier malgré vous ! M. le comte veut vous marier malgré vous ! A qui ? Comment ? Quand cela ?

— Je ne sais, il n'a rien précisé. Plus tard... C'est une volonté arrêtée, te dis-je, il est décidé... et moi aussi !

— Ah ! si ce n'est pas tout de suite, si ce n'est qu'un projet, nous verrons ! D'ailleurs, mamzelle, reprit-elle en se ravisant de nouveau, puisque le danger n'était pas immédiat, M. le comte n'a pas si grand tort, les jeunes filles choisissent souvent mal, elles se laissent égarer par des dehors trompeurs, on les abuse facilement.

— Julienne, tu prends mal ton moment, ce me semble, pour recommencer tes calomnies ; d'ailleurs, qui te prouve que j'aie des idées de mariage, que j'aie distingué quelqu'un ? Est-il nécessaire d'aimer déjà pour refuser un homme qu'on n'a jamais vu, qui a vingt ans de plus que vous ? Bien que mon père ne l'ait pas positivement avoué, bien que ses paroles aient été vagues, je l'ai compris parfaitement, il me destine le marquis de Lamenerie.

— Le marquis de Lamenerie, mademoiselle ! est-il possible que ce soit lui ! répétez cela, vous devez vous tromper. Il est absent depuis des années, il ne reviendra plus.

— Il est près d'ici, à Boussy, il va venir tout à l'heure, mon père me l'a annoncé. Il m'a recommandé

d'être aimable pour lui, de lui rendre notre voisinage agréable, de tout faire pour le retenir en Poitou.

— Eh ! que disiez-vous donc qu'il n'y avait rien de fait, que ce serait plus tard ? Plus tard, le marquis de Lamenerie, s'il a un désir à satisfaire ! Non, c'est tout de suite, immédiatement, c'est sur l'heure, mon enfant, ma chère enfant ; ce mariage est impossible, ce serait un sacrilége. Les morts sortiraient de leurs tombeaux pour s'y opposer. Refusez, refusez toujours ; si on emploie la force, résistez. Mon Dieu ! mon Dieu !

Un coup frappé à la porte interrompit les exclamations de Julienne, la rappela à ses devoirs. Radegonde se leva, comme si on l'eût prise en faute, la femme de charge courut ouvrir à l'importun. C'était une des servantes qui venait la chercher. Les appartements des hôtes étaient prêts, il ne s'agissait plus que du dernier coup d'œil ; elle avait recommandé qu'on la prévînt.

— C'est bien, j'y vais à l'instant.

— Et moi je te suis, tu m'expliqueras...

— Rien, mademoiselle, rien, en ce moment du moins. J'ai plus parlé que je n'aurais dû le faire, je le sens. Le temps presse, permettez-moi de remplir mon devoir.

— Je ne te quitte pas, tu ne peux me jeter ainsi dans l'incertitude, Julienne, je t'en supplie.

Julienne courait déjà par les corridors, elle entrait dans les chambres, tout en murmurant à demi-voix et en levant les bras au ciel. Radegonde la suppliait en vain, elle ne semblait pas l'entendre.

Tout à coup, elle se retourna et, par un de ces revirements subits que nous avons déjà observés, elle prit une tout autre allure.

— Je ne sais ce qui vous tourmente à ce point, ma chère mademoiselle, je suis une vieille folle, une vieille inconséquente, — j'ai donné à des bavardages oubliés une importance qu'ils n'ont point. M. de Lamenerie est un grand seigneur, très-riche, très-impatient de jouir et d'être obéi; il passait autrefois pour violent et despote, il se sera corrigé depuis. Cela ne vaut pas la peine de vous occuper, puisqu'il ne songe point à vous, qu'il n'y songera peut-être pas... prenez que je n'ai rien dit.

— Julienne, tu veux m'abuser; suivant ta coutume, tu te repens de ton premier mouvement. Tu sais beaucoup de choses que tu me caches et qu'il m'importerait de savoir aussi. Ta prétendue tendresse me laissera sacrifier.

Julienne partit d'un éclat de rire faux et contraint.

— Je n'ai qu'une tendresse prétendue, c'est vrai. Tenez, cessons ce discours, mademoiselle, occuponsnous de notre tâche. Tout ceci est fort convenable, les filles ont bien fait, n'est-il pas vrai? On sera satisfait, il ne manque rien.

Radegonde regardait alors par les croisées dans la cour d'honneur; en face d'elle s'étendait l'aile gauche, dont les issues, hermétiquement fermées et l'aspect sévère formaient un contraste frappant avec l'animation qui régnait ailleurs. Des pensées, sombres

comme les vieilles murailles qu'elle examinait, remplissaient le cœur de la châtelaine.

— Vraiment, s'écria-t-elle, tu aurais dû loger notre monde là-bas, les chambres doivent avoir besoin de prendre l'air.

— Ce n'est pas l'usage, mademoiselle; vous le savez, de toute éternité ce corps de logis ne s'ouvre que pour les noces, et M. le comte ne permettrait pas qu'on méconnût les traditions de famille.

— Oui, la voilà, cette mystérieuse chambre, la voilà silencieuse et close comme un tombeau. Ce perron à balustrade de pierres, cette porte cintrée ouverte sur le parc, ces grands arbres, dont l'ombre se prolonge jusque sur les marches, tout cela est solennel et désolé. Je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte en songeant que je suis destinée à pénétrer dans ce sanctuaire. Qui m'y conduira? qu'y verrai-je? Je vais rarement de ce côté, tout cela est triste, tout cela me glace le sang. Il fait froid et humide sous ces voûtes; peut-être quand j'entrerai dans cette chambre, fera-t-il encore plus froid dans mon cœur.

Un bruit lointain de roues interrompit la rêverie de Radegonde et annonça l'arrivée des convives; elle s'empressa de courir à sa toilette; elle connaissait l'exactitude de son père et les exigences de sa volonté. Quand le voisin, qui devançait l'heure, se présenta au salon, il n'y trouva personne; mais dix minutes à peine s'étaient écoulées lorsque mademoiselle de Bois-Bryant parut, jolie comme Hébé elle-même, habillée

en perfection, pour une provinciale; par un effort suprême, elle avait dominé sa tristesse. Ses yeux brillaient; son sourire, étincelait; toute sa personne était une grâce. Elle respirait le bonheur et la joie, elle dont les larmes étaient à peine essuyées. Les femmes ont de ces courages-là.

Le comte parut presque aussitôt. Il reçut ses convives avec la politesse cérémonieuse du temps. Radegonde attendait anxieusement, ses regards se tournaient fréquemment vers la rivière, quelquefois aussi vers la cour. Son inquiétude eût été visible pour un observateur attentif, mais nul ne songeait à l'épier, la conversation roulait sur les nouvelles du pays, sur celles de la cour, qu'on entrevoyait de loin. Les disputes s'élevaient et les opinions commençaient à se trancher. Quelques esprits aventureux s'élançaient vers les doctrines nouvelles, mais la majorité de la noblesse, dans cette province fidèle surtout, restait attachée aux principes de la monarchie et considérait les philosophes comme des rebelles.

Radegonde prenait peu de part à ces discours arides; tout à coup elle devint rouge comme une cerise, et puis pâle subitement; un bateau descendait la rivière et s'approchait du débarcadère établi au bas de la pelouse.

— Ah! s'écria une des dames, voici le baron de Clavières ainsi que la baronne et le chevalier.

— Et voici de ce côté le marquis de Lamenerie, continua M. de Bois-Bryant avec emphase, il entre dans la cour. Que dites-vous de ces livrées, messieurs?

l'équipage n'est-il pas tout à fait galant? Ces gens de cour ont un goût auquel nous n'atteindrons jamais, nous autres gentilshommes poitevins.

Tout en parlant, il s'approchait de la porte vitrée qui dominait le perron, afin de recevoir son richissime visiteur. Radegonde, au contraire, était toute aux voyageurs de la rivière et se préparait à les accueillir. Le vaste salon occupait la largeur du château, il avait une issue sur chaque façade et nombre de fenêtres.

M. et madame de Clavières marchaient comme des gens qui ne tiennent pas à se réunir, le mari devant, la femme à quelques pas, suivie de son fils. Les traits de la baronne exprimaient en même temps la mélancolie et la résignation. Elle avait dû être belle, et sa beauté avait passé de bonne heure, sans doute, car il n'en restait pas de traces.

Sa mise sévère et simple indiquait toute absence de prétentions. Vêtue de couleur feuille-morte, enveloppée d'un mantelet noir, un bonnet à papillon, sans rubans, posé sur ses cheveux, elle ressemblait plus à une bourgeoise qu'à une grande dame. Ses airs de tête, sa façon de marcher, ses gestes seuls révélaient sa race. Elle inspirait une sympathie très-vive et une sorte de respect; on comprenait qu'elle avait beaucoup souffert.

Le baron était un de ces hommes ordinaires, près desquels on passe sans los remarquer; cependant, quand on les remarque, on découvre en eux une sorte d'astuce et de finesse qui repousse au lieu d'attirer.

Le chevalier, jeune homme de vingt-cinq ans, d'une noble tournure, remarquablement beau de visage, plaisait tout d'abord, il intéressait ensuite ; en le connaissant davantage, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Néanmoins, si l'on en croyait les récits des veillées, cet extérieur si aimable cachait une âme corrompue, une absence complète de principes. Le gentilhomme déchu se livrait à des orgies de bas étage ; on l'avait vu dans des cabarets avec des gens d'apparence suspecte. Sa haute mine faisait place à des manières ignobles, sa voix harmonieuse se changeait en cris rauques et avinés. Bien qu'il se cachât soigneusement, il avait été vu, et les paysans ne se faisaient faute de raconter ses prouesses. Ces propos circulaient sourdement ; ils n'étaient pas encore acceptés par l'aristocratie et sommeillaient dans les bas fonds. Radegonde, on l'a vu, refusait d'y ajouter foi.

Elle reçut la baronne et le chevalier avec une cordialité amicale ; au moment où ils paraissaient dans le salon, M. de Lamenerie, conduit par le comte, y entrait par la porte opposée. Ils se rencontrèrent à moitié chemin. Madame de Clavières leva les yeux, aperçut le marquis et poussa un cri, étouffé aussitôt par la crainte et la réflexion. Quant à lui, il la salua comme s'il ne l'avait jamais vue. Le baron, qui n'avait aucune raison pour être ému, s'approcha et lui demanda de ses nouvelles.

— Ah ! monsieur, répliqua le nouveau venu, je suis bien aise de vous voir. Comment se porte ma-

dame la baronne, ne vous a-t-elle pas accompagné?

Il ne l'avait pas reconnue.

Le marquis était un homme de quarante à quarante-cinq ans, très-conservé, élégant, d'une distinction exquise. Il avait des yeux et des dents superbes, une main et un pied remarquables, la démarche d'un homme sûr de lui et accoutumé à l'effet qu'il doit produire. Son accueil était bienveillant et poli, parce qu'il ne redoutait de comparaison avec personne. Son éducation de cour lui prêtait un grand charme; il passait pour fort aimé des dames, et ne s'en cachait que juste assez pour qu'on eût envie d'y regarder de plus près.

Pendant que les compliments s'échangeaient au château de Bois-Bryant, de l'autre côté de la Vienne, un cavalier, enveloppé d'un manteau, cheminait lentement. Son chapeau, enfoncé sur les yeux, laissait à peine entrevoir ses traits. Parvenu en face du manoir, il arrêta sa monture et contempla longtemps le paysage. Les conviés, occupés d'eux-mêmes, ne s'en aperçurent pas.

II

LE ROND DE RONCHIN

Parmi les personnes qui composaient la réunion, il en est deux dont nous devons particulièrement nous occuper.

La première était le curé du village, un de ces prêtres comme il y en avait beaucoup alors ; ils se cramponnaient à la foi qui semblait s'amoindrir autour d'eux, et cependant le doute portait le trouble dans leurs âmes. L'abbé Raymond, fils d'un fermier aisé du voisinage, avait été élevé à Touffou, dans la famille de Chateignier. La marquise douairière, une sainte, la bienfaitrice des pauvres et des souffrants, n'en fut pas moins guillotinée en 93 comme accapareuse, elle qui donnait tout ! Elle avait quatre-vingts ans ! Ceci est de l'histoire.

Elle prit chez elle le jeune Raymond, orphelin, confia sa petite fortune aux soins de son intendant, honnête homme par hasard ! le fit instruire, et, quand

il eut seize ans, elle lui demanda s'il voulait entrer au séminaire. L'enfant était pieux, intelligent, il adorait l'étude et la science. Il comprit aussi que la soutane seule le maintiendrait dans le milieu où il avait vécu jusque-là. En se mariant, il rentrait dans la classe de sa femme. Il avait pris des habitudes de gentilhomme et sentait qu'il ne s'accoutumerait plus avec ses égaux. Il accepta la proposition de sa bienfaitrice, partit pour Poitiers, où il fut chaudement recommandé à l'évêque, M. de la Poype de Vertrieux. On le poussa, parce qu'on reconnaissait en lui l'étoffe d'un sujet. Dès qu'il eut le temps nécessaire, dès qu'il eut reçu les ordres, il fut nommé curé de Boussy. C'était une des meilleures cures de la province pour un débutant. Peu éloigné de Touffou, il y allait souvent. La marquise le lança dans les châteaux des environs ; il y fut accueilli à merveille. Son éducation, ses manières, lui assurèrent une place distinguée partout où il se présenta.

J'achèverai ce portrait par une réflexion du comte de Bois-Bryant, à propos de ce futur chanoine :

— L'abbé Raymond est charmant, il a de l'esprit, il parle de miel, il est élevé comme un seigneur. Pourtant il a bien fait d'entrer dans les ordres : il est si laid ! Qui diable aurait voulu devenir la femme de ce museau-là !

Tel devait être le principal secret d'une vocation que bien des gens croyaient peu sincère. La conduite de l'abbé était exemplaire néanmoins. Plongé dans ses livres, il remplissait ses devoirs, si ce n'est avec onc-

tion, du moins avec exactitude. Il mettait sa plus grande joie dans la solitude et dans le travail. Mais en goûtant au fruit défendu il fit comme Ève, il acquit la science du bien et du mal, il ébranla sa croyance et trembla d'apprendre ce qu'il ne pouvait plus ignorer désormais.

Les philosophes et leurs doctrines jetaient une perturbation immense dans les rangs du bas clergé. Notre abbé Raymond est un des mille exemples qu'on en pourrait citer à cet époque. Ces hésitations n'ôtèrent rien à sa bonté exquise, à son désir de faire le bien. Il en souffrit seul et nul ne s'en serait douté sans les discussions qui révélaient quelquefois sa pensée plus qu'il ne l'eût voulu.

L'autre personnage que nous allons mettre en scène était un médecin; M. de Lamenerie l'avait ramené d'Italie, après un assez long séjour. Il l'avait pris dans sa maison comme docteur, surtout comme causeur intéressant, il lui fournissait les moyens de cultiver son art et le regardait comme un oracle, dont les arrêts ne pouvaient même être discutés.

Ce docte personnage portait sur son visage un certificat de son origine. Son regard étincelait, il cherchait jusqu'au fond de l'âme la pensée de celui qui lui parlait; ainsi que les gens de son pays, dont la réputation, en ce temps-là, était peu goûtée, il ne se confiait à qui que ce fût et ne comptait que sur lui-même. Sa haute intelligence pouvait le conduire à tout. Né dans la bourgeoisie, de parents peu riches, il avait une telle aptitude pour le travail, un tel désir

de s'instruire, qu'il profitait de la moindre occasion pour parvenir à se faufiler dans la société des érudits.

Un d'eux le prit en affection, il lui ouvrit les portes de l'Université, lui donnades leçons particulières, et, finalement, l'envoya étudier à Padoue. Ce fut alors une véritable fièvre, on n'eût pu trouver parmi ses condisciples un élève qui le suivît dans ses recherches. Enseveli sous les in-folios, il voulut connaître tout ce quo les hommes avaient découvert déjà, avec la volonté bien arrêtée d'arracher à la nature de nouveaux-secrets.

Il sortit de ses classes en y laissant une véritable renommée, et s'il l'eût voulu, il eût pu devenir le premier, le plus illustre médecin d'Italie.

Malheureusement lo savant était doublé d'un homme de plaisir. Dès qu'il fut libre, il s'abandonna à tous les écarts, il oublia ses travaux. Les seigneurs italiens, très-magnifiques et très-débauchés, apprécièrent bientôt la supériorité d'Annibal Carrachi, et il n'y eut plus à Florence do bonnes fêtes sans le docteur. Il so grisa de ces joies pendant quatre ou cinq ans, il perdit la considération des honnêtes gens et passa dans la ville pour un médecin dangereux. Quelques morts subites arrivées dans la seigneurie lui furent attribuées; il aidait les héritiers à dissiper leur or, on le crut intéressé à provoquer des malheurs dont il profitait.

Les imaginations méridionales s'excitent facilement. Carrachi devint pour elles une espèce de sorcier et de

diable ; on le redoutait tellement, que nul n'osait passer le seuil de sa porte. Il en riait avec ses patrons, et augmentait autant qu'il était en lui les terreurs qu'il inspirait. Un peu las de ses dépravations, il se remit à l'étude, il se jeta dans ce port de consolation et de repos, et peu à peu se reprit à la passion de savoir qui fut le rêve brûlant de sa jeunesse.

Sa vie changea de face, il s'enferma dans son cabinet, il fréquenta les amphithéâtres, il acheta même des cadavres, afin de les fouiller à loisir. L'effroi redoubla autour de lui, ses amis le proclamèrent ennuyeux ; ils le délaissèrent, et, comme sa famille et ses anciennes connaissances l'avaient depuis longtemps renié, il vécut seul. On l'observait, on l'épiait, on racontait sur son compte des histoires prodigieuses. Il était devenu en même temps un épouvantail et une célébrité. Sans aucune fortune apparente, il vivait néanmoins et faisait vivre les disciples assez hardis pour l'aider dans ses mystérieux travaux. On ne manqua pas de répandre qu'il jouissait de richesses gagnées par les plus abominables pratiques et par ses crimes. La vérité est qu'il se privait de tout pour la science, et qu'il voyait approcher avec épouvante le moment où ses ressources seraient épuisées et où il lui faudrait fermer son laboratoire.

Le hasard vint à son aide alors qu'il s'y attendait le moins.

Quand un étranger arrivait à Florence, on lui signalait parmi les curiosités le cabinet du docteur infernal. Les légendes affluaient sur ce sujet. Le marquis de

Lamenerie fut conduit chez Annibal, il s'intéressa à son sort ; en le voyant davantage, il découvrit chez lui des connaissances rares, une intelligence hors ligne. En même temps, il perça plus avant la situation et comprit ce qu'elle avait de précaire et de dangereux. Il eut l'idée de l'emmener en France. A bout de ressources, le médecin y consentit, et depuis lors ils ne s'étaient pas quittés.

Bien qu'il ne fût pas absolument malfaisant, Carrachi, sans aucun principe, sans aucune inclination généreuse, était incapable d'une bonne action. Il ne faisait le mal que pour son intérêt, autrement il se renfermait dans le cercle de la personnalité et ne se mêlait point des affaires des autres. Sceptique, railleur, en apercevant le curé dans le salon de Bois-Bryant, il se promit de s'attaquer à son rabat et de se donner le plaisir d'une conférence.

Ces deux êtres, que des circonstances étrangères réunissaient, n'avaient entre eux que peu de points de contact. Je me suis étendue sur leur caractère et sur leur biographie, afin de les présenter tout de suite aux lecteurs ; ils sont appelés à un rôle important dans les événements qui vont suivre.

Le docteur s'arrangea pour être à table à côté de l'abbé, il essayerait de le tâter d'abord et de savoir quel homme ce pouvait être. Les convives étaient peu nombreux, la grande fête ne devait avoir lieu que le soir. On tirerait les Rois au souper, on attendait toute la noblesse du pays. Il était d'usage de solenniser ainsi chaque année l'Épiphanie dans un manoir quel-

conque, à tour de rôle ; il y avait donc émulation de magnificences et deplaisirs.

Les réunions de campagne ne ressemblaient point à celles d'aujourd'hui. La cérémonie et l'étiquette en étaient bannies. On riait beaucoup, on dansait, on chantait au dessert, on courait par les jardins, on se faisait des niches, on mangeait, et on buvait encore mieux. C'était de la franche gaieté ; nos pères n'admettaient que le luxe solide. Les *dames* avaient trois ou quatre robes, qui se tenaient debout, mais on ne les renouvelait guère ; on remplissait les armoires de linge ; on transmettait de générations en générations les bijoux de famille et on laissait les colifichets aux bourgeois.

Les châtelaines arrivaient à califourchon, jambe de ci, jambe de là. Leur toilette, recouverte d'une grande pèlerine et de ce que l'on appelait un tablier de cheval, les préservait de la pluie, de la poussière et de la crotte. Une coiffe garantissait les cheveux, un portemanteau contenait les objets nécessaires à un établissement passager ; on allait ainsi de châteaux en châteaux sans dépenses et sans embarras.

Excepté les gens de cour et les millionnaires, personne ne se donnait la gêne d'une suite nombreuse et d'un équipage. C'était si bien un usage reçu, que les grands seigneurs accueillaient ainsi leurs hôtes sans être tentés le moins du monde de les tourner en ridicule.

La conversation fut à peu près générale pendant le repas ; M. de Lamenerie devint l'objet des soins ob-

séquieux de toute la compagnie. Excepté madame de Clavières et son fils; excepté Radegonde et le curé, chacun des convives s'extasiait devant le moindre mot sorti de sa bouche. Le médecin riait en lui-même de ces empressements; il y vit un moyen d'entrer en relations avec son voisin, et lui dit tout bas :

— Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, mais vous me paraissez le seul homme digne d'attention, dans ce cercle de hobereaux ; je ne peux résister au désir de philosopher un peu avec vous sur les admirations prodiguées à M. le marquis, parce qu'il est possesseur de quelques lingots. On adore donc aussi le veau d'or, en ce pays reculé ? S'ils connaissaient comme moi le désintéressement de mon honoré patron, ils s'épargneraient leurs compliments.

— Monsieur, répondit modestement M. Raymond, je ne suis pas philosophe, je suis prêtre, et hors de la chaire ou du confessionnal, je ne me permets aucune observation. Un homme simple, tel que je le suis, n'a le droit de régenter personne. Excusez ma franchise, mais nous sommes probablement destinés à nous rencontrer souvent et je ne veux pas vous laisser une illusion qu'il vous serait désagréable de perdre, vous ne trouverez pas en moi le causeur que vous supposez.

— Ou cet homme est très-supérieur, ou c'est le modèle le plus rare du curé de campagne, pensa Carrachi.

Il ne se trompait que jusqu'à un certain point; la

vérité tout entière était hors de sa portée. D'un coup d'œil, l'abbé l'avait jugé; quelques phrases, lancées par l'Italien, confirmaient pleinement cette intuition. Il devina en lui un incrédule, un auxiliaire de ses doutes; il se jura de le fuir, d'établir entre eux une barrière de glace, et plus l'Italien lui offrit de séduction, plus il le redouta.

Après le dîner, vint la promenade; M. de Lamenerie s'attacha aux pas de Radegonde, dont la beauté l'avait frappé. Celle-ci s'occupait presque exclusivement de madame de Clavières; le nouveau venu l'avait enfin reconnue, tout en se demandant si c'était bien elle. Il y avait entre eux des souvenirs gênants pour lui sans doute, la présence de la baronne lui était à charge; il fit plusieurs tentatives inutiles pour l'éloigner, mademoiselle de Bois-Bryant ne la quittait pas et ne paraissait à son aise qu'avec elle.

La journée se passa ainsi en escarmouches; le soir venu, la réunion fut complète; le souper, très-gai, se prolongea fort avant dans la nuit. Radegonde oublia ses craintes, ses chagrins; elle se mit franchement à la tête de la bande joyeuse, qui parcourut le château du haut en bas, c'était un des plaisirs consacrés; on dansait ce que l'on appelait le *Grand-Père*, ou le *Rond de Ronchin*; la condition spéciale de ce divertissement était de visiter jusqu'au dernier recoin du logis, avec des flambeaux, en se tenant par la main.

Pour le dire en passant, le cotillon est la copie de ces antiques réjouissances, la valse a remplacé les pro-

menades, les figures sont les mêmes. Les élégantes d'à présent ne se doutent guère de cette origine.

Ce voyage de découvertes donnait lieu à mille incidents ; les amoureux en profitaient pour échanger quelques mots, pour glisser un billet ; les lumières s'éteignaient souvent, et plus d'un baiser fut ravi pendant qu'on les rallumait, malgré la diligence des porteurs de torches ; ces jeux plaisaient infiniment à la jeunesse ; le violon suivait, ou précédait plutôt ; il devait continuer son air en dépit des obstacles accumulés sur la route ; c'était pour lui un point d'honneur. Les voix des danseurs l'accompagnaient plus ou moins ; ils riaient de lui et d'eux-mêmes ; il n'était pas de tristesse qui résistât à ces francs ébats.

Après avoir tourné et retourné dans les vastes bâtiments, on arriva jusqu'à l'aile déserte ; Radegonde elle-même y conduisit la ronde, sans y penser.

— Qu'est-ce ceci ? où sommes-nous ! s'écria une des jeunes filles, je ne me reconnais pas.

— Nous sommes auprès de la célèbre chambre rouge, répondit une de ces douairières de province vertes et de bonne humeur, sans prétentions, et qui se mêlent volontiers aux plaisirs bruyants.

Un silence glacé succéda aux rires ; peu s'en fallut qu'on se sauvât.

— Bah ! reprit-elle, vous avez peur ! quelle folie ! Mademoiselle de Bois-Bryant n'est pas effrayée puisqu'elle nous a dirigés de ce côté. Cette chambre est pareille aux autres, c'est une chambre de noces, voilà

tout ; il n'y a rien de bien terrible. Venez, vous allez voir.

Elle ouvrit la porte avec quelque peine. Un des valets, chargé de l'éclairage, la suivit ; la vaste pièce n'en paraissait que plus sombre et plus sinistre. Madame d'Avrillau se mit sur le seuil, et cria d'un ton plaisant :

— Qui m'aime me suive ! Mesdemoiselles, cela porte bonheur ; quiconque entre en cette chambre rouge se marie dans l'année.

Au milieu des plus grands paroxysmes de gaieté, un léger incident peut changer complétement les dispositions et faire succéder la tristesse à la joie. Les extrêmes se touchent, dit-on : en pareil cas, on n'est pas triste à moitié. Les jeunes fous se regardaient d'un air consterné ; le violon était devenu muet ; Radegonde sentait son cœur se glacer ; madame d'Avrillau la prit par la main et l'entraîna à sa suite.

— Ma chère petite, dit-elle, donnez donc l'exemple : cette belle chambre vous appartient ; c'est ici que bientôt vous viendrez, heureuse et couronnée de fleurs. Nous vous y conduirons comme aujourd'hui, mais avec une autre musique.

La bonne femme riait de tout son cœur ; pour ces natures-là, les noces semblent l'entrée du paradis. Elle ne sauraient le comprendre autrement.

Mademoiselle de Bois-Bryant s'était un peu remise, elle fit bonne contenance, ses compagnes l'imitèrent bientôt, la chambre rouge fut remplie et devint l'objet

d'une sérieuse attention. La plupart de ceux qui s'y trouvaient la voyaient pour la première fois. Chacun s'exclamait.

— Ah ! la superbe pièce ! les magnifiques meubles !

— Madame, dit le docteur en s'approchant de madame d'Avrillau, il doit y avoir de terribles histoires sur cette chambre, les savez-vous ?

— Oui, monsieur, il y en a et je les sais. Ma grand'-mère était une Bois-Bryant, et elle en racontait long sur sa famille.

— Est-ce que vous voudriez nous les dire ? Il serait piquant de les entendre ici même.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien froid ? interrompit Radegonde, on grelotte ici.

— On allumera des fagots ; il y en a dans le bûcher à côté de quoi mettre le feu au château, s'écria un des boute-en-train. Vous allez voir. Ce sera charmant de finir la veillée à entendre des histoires et d'avoir peur. N'est-ce pas, mesdemoiselles, c'est amusant d'avoir peur ?

— Oui, oui. Aux fagots ! aux fagots !

En ce temps-là, où l'on n'était pas si avancé qu'aujourd'hui, on avait les émotions plus faciles. On aimait à se réunir l'hiver autour du feu, en se pressant bien près les uns des autres, en regardant la flamme danser, et, en écoutant des contes de revenant, on y eût passé la nuit. Le moindre bruit faisait frissonner, une porte fermée un peu fort arrachait des cris d'épouvante, mais c'était très-divertissant.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le bûcher fut dressé, le bois petilla joyeusement, une vive clarté fit ressortir jusqu'au moindre détail de cet ameublement splendide, si plein de souvenirs, les cuivres étincelaient. On avança les siéges, on approcha les tabourets et les coussins, sept ou huit personnes, parmi lesquelles le marquis de Lamenerie, s'assirent sur le lit, ceux qui ne trouvèrent de place nulle part s'établirent par terre, en second rang; tous les yeux étaient fixés sur madame d'Avrillau, qui tenait le coin de la cheminée dans un grand fauteuil.

Elle paraissait remplie de son importance et se recueillait do son mieux, afin do ne pas tromper l'attente de son auditoire.

« — Radegonde, dit-elle au milieu du silence, je puis bien avouer les peccadilles de nos ancêtres, lors même qu'elles seraient un peu fortes, je suppose? C'était la mode du temps. Tout le monde sait que les Bois-Bryant sont de bonne souche, qu'ils ont été combattre en Palestine pour délivrer le tombeau de Notre-Seigneur. Ils ont d'ailleurs reçu les indulgences plénières, et Dieu leur est venu en aide bien des fois, par conséquent ils ne sont pas réprouvés. »

— En vérité, ma cousine, vous avez là une singulière idée. Pourquoi ennuyer nos amis de ces vieilles légendes?

— Ennuyer! répétèrent toutes les voix, cela nous amusera beaucoup, au contraire. Commencez, commencez!

— D'abord, madame, poursuivit le marquis, connaissez-vous l'origine de ce bizarre usage particulier à la maison de Bois-Bryant ?

— Certes, je la connais, Monsieur, et je vais vous la dire tout de suite.

Le cercle se resserra un peu plus.

« — En ce temps-là, cette partie du château existait seule, mais elle était bien plus considérable. Urbain Mathieu de Bois-Bryant était un chevalier valeureux et redouté ; il guerroyait fort, pour son compte et pour celui des autres. Il gardait le passage de la rivière et rançonnait de son mieux ceux qui tentaient de la franchir. Il épousa la fille du châtelain de Chauvigny, très-belle, très-douce, très-aimée de lui ; elle se soumit à ses moindres caprices. Je ne voudrais pas jurer qu'il la rendit fort heureuse. »

— Qu'en savez-vous, madame ? demanda étourdiment un jeune homme.

« — Vous allez voir. Il était allé à une expédition lointaine, Loïse de Chauvigny resta seule pendant plusieurs mois. Le chevalier arriva enfin une nuit qu'on ne l'attendait pas. Il entra dans cette chambre où nous sommes, et vit deux têtes posées sur l'oreiller conjugal. Sans chercher de plus amples informations, il prit à deux mains sa miséricorde, et, d'un seul coup, les fracassa toutes deux. Ces gens-là avaient une force surnaturelle, en colère surtout. »

— Heureusement pour vous, mesdames, ils ont dégénéré, dit un gentilhomme d'un air agréable.

« — Urbain maudit bientôt et pleura sa vengeance.

La pauvre femme n'était pas coupable. Effrayée d'un orage terrible, elle avait fait coucher sa sœur de lait avec elle, elles s'étaient endormies brisées de fatigue et d'émotions, et ce funeste sommeil leur coûta la vie. Le mari, au désespoir, s'en alla en pèlerinage et mourut en chemin. »

— C'était bien fait.

« — Il laissait un fils qui parvint à l'âge d'homme et qui fut un grand batailleur comme son père. Un astre singulier brillait alors sur la maison de Bois-Bryant; le fils d'Urbain, appelé Pierre Mathieu, prit pour femme une Bellande, qu'il alla chercher en Angoumois. Elle était fière et hautaine, non pas bonne comme sa belle-mère; elle eût étranglé son mari s'il eût osé concevoir une pensée de doute sur sa vertu, bien qu'elle voulût faire toutes ses volontés et qu'elle eût beaucoup de chevaliers portant ses couleurs.

» Le saint roi partait pour la Terre-Sainte, il fit appel à ses hauts barons; Pierre de Bois-Bryant n'eut garde de rester en arrière, il s'en alla des premiers à sa suite.

» Blanche, restée seule, continua son genre de vie; elle donna des fêtes et n'en manqua pas une de celles de la province; nul ne parlait mal d'elle, son orgueil la plaçait trop haut; on n'eût pu croire qu'elle tombât.

» Cependant elle aimait, en cachette, un de ses cousins, un gentilhomme du comte de Poitiers. Il entrait, la nuit, par la porte de l'oratoire qui donne sur le parc; nul ne s'en doutait, si ce n'est la nourrice de la

dame, qu'elle avait admise à sa confidence, et qui montait la garde dans l'antichambre pendant que les amants étaient réunis.

» Tout à coup la châtelaine de Bois-Bryant cessa de se montrer aux assemblées. Atteinte d'une maladie de langueur, elle perdit toutes ses forces et ne quitta plus son lit. On fit venir de Poitiers un célèbre médecin ; il déclara ne rien comprendre aux symptômes qu'on lui dénonçait, prescrivit dans le doute quelques remèdes, afin de gagner son argent, et s'en retourna. La comtesse n'en voulut voir aucun autre, elle était prise d'une mélancolie causée répétait-on, par l'absence du croisé et par l'incertitude où elle était sur son compte. Personne n'arriva plus jusqu'à elle, excepté son confesseur ; elle se renferma complétement dans le deuil, dans les larmes et dans la prière.

» Cette douleur, cette retraite devinrent l'édification de la province, la reine même en entendit parler et loua fort une fidélité si rare.

» Une nuit de décembre, il y avait à cette même place un grand feu comme celui-ci, dans le lit une femme se tordait de souffrances, elle étouffait ses cris sous son oreiller ; à côté d'elle une autre femme, plus humble et plus âgée, lui prodiguait ses soins. Blanche allait mettre au monde l'enfant de sa faute, et nul œil indiscret ne devait percer ce mystère, qui l'aurait perdue. La nourrice, heureusement, versée dans la science des matrones, la délivra. Elle lui présenta un beau garçon, sa mère détourna la tête en disant :

— » Je ne veux pas le voir, je l'aimerais peut-être.

» Tout avait été convenu entre elles, sans doute. L'enfant avait poussé un petit cri en naissant. — Ce fut le premier et le dernier. La châtelaine ne regarda point, ne dit mot.

» Une heure après, le gentilhomme frappa à la porte de l'oratoire, comme il avait coutume. La nourrice ouvrit, et, avant de le laisser pénétrer jusqu'à sa maîtresse, elle lui raconta, avec des sanglots, que le petit garçon n'était point né viable ; elle l'avait baptisé pendant qu'il respirait encore. C'était un ange au ciel !

» L'amant était jeune, il eut un grand chagrin et courut pleurer auprès de sa dame. Celle-ci ne pleurait pas, mais son cœur était fortement marri. Pendant qu'ils devisaient à voix basse, la nourrice allait et venait par la chambre.

» — Il faut pourtant cacher ce petit corps, dit-elle, et ne pas exposer la renommée de notre dame par une imprudence. Si vous m'en croyez, messire, nous soulèverons à nous deux cette dalle, et nous lui ferons là son petit tombeau. Le secret sera bien gardé et la pauvre mère aura la consolation de conserver près d'elle les restes chéris.

Un des jours précédents, on avait descellé, sous un prétexte quelconque, cette large pierre que vous voyez là.

» Le jeune homme, robuste et vigoureux, l'eut bientôt soulevée, aidé de la nourrice. Tout en versant des larmes, il écarta le plâtre et fit comme une petite niche, où le nouveau-né, enveloppé de fine toile de lin, fut religieusement déposé ; le père ne se dou-

tait pas qu'il aidait à cacher un crime... Il accusait Dieu, tandis qu'il eût dû se prosterner devant sa miséricorde et l'implorer pour les coupables.

» Il partit avant l'aube, la confidente fit disparaître les traces de l'événement, et quand on entra chez la châtelaine, on ne se douta pas de ce qui s'était passé. Elle se rétablit lentement, une marque indélébile de son infamie resta sur ses traits. Son visage perdit pour jamais ses belles couleurs, une pâleur de cadavre les remplaça ; on eût dit une statue de marbre descendue d'un tombeau.

» Depuis ce jour aussi le sourire ne reparut plus sur ses lèvres ; elle ne put supporter la présence de son amant et lui signifia un congé glacial, dont le pauvre enfant ne se consola pas. Quelque temps après elle renvoya sa nourrice, qu'elle avait prise en horreur, et resta seule dans ces lieux, témoins de son abominable crime. Plusieurs années se passèrent ainsi ; elle avait disparu de la scène du monde ; on l'oublia, jusqu'au jour où le bruit du retour du comte se répandit dans la province.

» — Elle va être bien heureuse ! cette pauvre dame de Bois-Bryant, répétait-on dans les châteaux et dans les chaumières.

» En apprenant l'arrivée de son mari, la châtelaine se leva droite et resta immobile, au lieu de courir au devant de lui. On eût dit qu'elle recevait son arrêt de mort. Le voyageur revenait bien vieilli ; sa jeunesse et sa force avaient disparu, il avait souffert de la misèreetdes privations de toutes sortes. Pri-

sonnier des infidèles, il était enfin parvenu à s'échapper. Les deux époux se regardèrent et ne se reconnurent pas.

» La nuit suivante, pendant que Blanche veillait dans le lit nuptial, il lui sembla voir à la clarté de la lampe, qui brûlait devant la Vierge, l'ombre blanche d'une femme qui tenait un enfant dans ses bras. Cette ombre passa en lui faisant un signe de menace. Elle reconnut la mère de son mari, dont le portrait se voyait dans la grande salle. Les deux victimes innocentes sacrifiées dans cette chambre, venaient tourmenter les nuits de la coupable. »

Un frisson parcourut toute l'assemblée, les jeunes filles avaient délicieusement peur, le docteur seprit à sourire.

— Après, après, madame, fit-il, voyant que la comtesse s'arrêtait.

— Mademoiselle, n'êtes-vous pas bien effrayée? demanda tout bas M. de Clavières à Radegonde.

Un regard indéfinissable lui répondit, un regard empreint d'un amour si vrai, d'une confiance si entière, que le chevalier sentit son cœur battre vivement. Avec lui, elle ne craindrait rien.

« — Chaque nuit, madame de Bois-Bryant eut la même visite : elle en vint à une telle surexcitation qu'on craignit un transport au cerveau. Une fièvre terrible se déclara ; dès le début, on la jugea mortelle. Le chevalier ne quitta sa femme qu'au dernier moment. Pendant son agonie, qui fut longue, ses yeux restèrent fixés sur cette pierre, comme s'ils eussent

tenté de la percer; son doigt s'étendit plusieurs fois vers la tombe, creusée devant elle pour l'enfant de sa tante. En mourant, elle la désignait encore. Le mari s'en aperçut et en conçut une sorte d'inquiétude. Après ses funérailles, il donna l'ordre de soulever la dalle, on y trouva le petit squelette.

» Le comte s'enfuit de cette chambre maudite et jura qu'il n'y rentrerait jamais. Il ne se remaria pas et l'héritage revint à son frère. On trouva dans son testament une clause spéciale ainsi conçue :

« Ma volonté suprême et dernière est que la chambre » rouge reste désormais close, en expiation des crimes » qui s'y sont commis depuis deux générations. J'or- » donne cependant que l'héritier ou l'héritière de » Bois-Bryant passe dans cette chambre la première » nuit de ses noces ; il y connaîtra le sort qui l'attend. » Celui qui s'affranchirait de cette obligation en serait » puni en ce monde et dans l'autre. »

» Depuis lors, on n'y a pas manqué. Notre chère Radegonde fera comme ses aïeux, elle viendra dans cette chambre rouge, et nous racontera plus tard ce qu'elle y aura vu. »

— Brrrr ! dit une jeune fille, j'aime mieux que ce soit elle que moi ; je n'aurais pas ce courage-là.

Nul ne répondit, le feu s'éteignait, et la frayeur s'était emparée de toutes les imaginations.

— Madame, demanda le docteur au milieu du silence, comment donc a-t-on connu ces détails, puisque ces illustres personnages sont morts sans en avoir rien dit ?

— Je l'ignore, on me les a racontés et je les répète.

— Il en est ainsi de toutes ces chroniques, mesdames, elles ne supportent pas le moindre examen. Moquons-nous du diable et des fantômes, et recommençons le rond de Ronchin, si vous m'en croyez.

III

LA MÈRE ET LE FILS

Huit jours après cette fête des Rois, nous sommes transportés dans un petit castel bien modeste et bien éloigné de la magnificence du manoir de Bois-Bryant. Il est sept heures du soir. Deux personnes sont assises près de la cheminée, deux chandelles fumeuses les éclairent, une table couverte de papiers les sépare.

Ces deux personnes, que nous connaissons déjà, étaient la baronne de Clavières et son fils. Ils causaient sérieusement, gravement même. Des intérêts puissants étaient en jeu ; il s'agissait de prendre un parti décisif.

— Vous dites, ma mère, que cette généalogie est exacte ?

— Parfaitement, mon fils, je puis vous en répondre, elle a été copiée sur celle que mon père a remise à M. Cherin, lorsqu'il a été présenté à Versailles et qu'il est monté dans les carrosses.

— Il est positif dès lors que le duc de Chantemarne

était votre cousin au deuxième degré et que M. de Lamenerie ne l'emporte sur vous que de ce degré unique. C'est encore trop, j'en conviens.

— Quelque pénible que soit pour moi un retour vers le passé, il y va de votre avenir, mon enfant, et je foulerais cent fois mon cœur sous mes pieds pour que vous puissiez arriver à la position que je souhaite. Reprenons donc les choses de plus loin et remontons jusqu'à l'origine de nos prétentions.

— Je vais vous suivre, ma mère, et contrôler ainsi les ramifications de cet arbre assez compliqué pour un novice.

— Mon bisaïeul fut le marquis de Fauchelande, dont la fille épousa le premier duc de Chantemarne, lequel eut deux fils, dont mon père était le plus jeune. Son frère aîné, qui continua la branche ducale, épousa mademoiselle de Lamenerie, père et mère de mon malheureux cousin, le dernier duc.

Madame de Clavières garda un moment le silence ; elle avait peine à dominer son émotion.

— Il résulte de ces faits que le dernier des Chantemarne était mon cousin issu de germain, tandis que, par sa mère, M. de Lamenerie était germain avec le duc. Il a hérité de tous ses biens en cette qualité, on m'a souvent dit que c'était à tort, je ne m'en suis jamais inquiétée ; à présent il s'agit de vous, de vos projets de mariage ; je connais M. de Bois-Bryant, il donnera sa fille au plus offrant et dernier enchérisseur ; si j'ai quelques droits je les ferai valoir, c'est le seul moyen de réussir auprès de cet homme ambitieux

et cupide. Le penchant de Radegonde ne sera pas consulté, il la mariera pour lui et non pour elle.

— Hélas ! ma mère, j'en suis sûr et elle aussi. Poursuivons donc nos recherches. M. de Chantemarne avait, sans doute, fait un testament, sans cela les deux familles paternelle et maternelle eussent partagé.

— Mademoiselle de Lamenerie et son frère étaient peu riches. Ce fut pour eux un coup de fortune qu'une telle alliance. Le marquis actuel a passé sa première jeunesse et son enfance misérablement. L'héritage de son cousin lui a donné une position à laquelle il ne pouvait prétendre.

— Le titre de duc est éteint complétement ?

— Après Gaston, il ne restait que moi du nom de Chantemarne ; j'étais déjà mariée ; il eût fallu de puissantes protections, beaucoup d'argent, pour essayer de le faire revivre, on n'y eût probablement pas réussi, nous n'y avons pas songé un seul instant. Et puis...

La conversation s'interrompit encore.

— Plus j'y songe, ma mère, et plus je crois vos prétentions fondées. Avant que de mettre la justice entre nous, vous devez, je crois, tâcher de vous entendre à l'amiable avec le marquis. Vous n'avez point mérité d'être déshéritée, vous ne deviez pas l'être, il le reconnaîtra, s'il est juste. J'ignore si la loi est en votre faveur, mais l'équité et le droit doivent vous donner gain de cause.

La baronne se taisait, mais son émotion était visible ; le chevalier lui prit la main et la baisa.

— Cette conversation vous attriste et vous fatigue,

ma mère, n'allons pas plus loin. J'en sais assez maintenant pour pouvoir causer avec mon père et choisir ensemble l'intermédiaire entre vous et M. de Lamenerie.

— Ce n'est pas avec votre père qu'il fautvous entendre, mon fils, c'est avec moi ; votre père ignore presque tous ces détails. La chasse a toujours été son unique occupation, il s'est peu inquiété de notre fortune et de votre avenir. Pardonnez-moi mes distractions et mes réticences ; il est dans l'histoire de ma famille des faits que je voudrais oublier moi-même, dont le souvenir m'est si douloureux, qu'il me brise. Tout à l'heure, je serai plus forte ; vous me trouverez disposée à vous répondre.

Le chevalier se leva et se promena dans cette chambre, sombre et triste comme l'existence de celle qui l'habitait. Il s'arrêta assez longtemps devant un cadre couvert d'un crêpe noir. Les plis n'en avaient pas été dérangés depuis bien des années et le temps y avait gravé ses traces

— Pauvre mère ! murmura-t-il, elle a bien souffert.

— Oh ! oui, reprit la baronne, qui l'avait entendu, oui, j'ai bien souffert, et plus que vous ne le croyez encore. Sans vous, mon enfant, je ne serais plus au monde. Vous avez été ma consolation et ma joie ; vous réalisez ce que ma tendresse et mes plus chers désirs ont pu rêver ; aussi je bénis Dieu de m'avoir conservée pour vous, mon bien-aimé ; je n'aurais pu payer trop cher le bonheur d'avoir un tel fils, toute une vie de douleurs ne le compenserait pas.

Le chevalier courut vers sa mère, se mit à genoux devant elle, la couvrit de caresses et lui répéta de ces mots de cœur si doux et si charmants, qui rappellent l'enfance. Ils étaient bien heureux en ce moment, rien ne se plaçait entre eux, les craintes et les projets étaient oubliés.

— Ma mère chérie, si vous pouviez me donner Radegonde, si je la voyais là, près de moi, près de vous, partageant nos épanchements, sûrs que nous ne serions plus séparés ; hélas ! je le sens, un tel paradis n'est pas fait pour moi.

— Ne perdez pas courage, peut-être sera-t-il possible... Allez à Poitiers, consultez le plus célèbre avocat ; il me reste des diamants qui sont bien à moi, dont je puis disposer, n'épargnez rien. Je vous dois encore quelques explications, et je vais vous les donner. J'ai beaucoup connu M. de Lamenerie du vivant de notre cousin ; depuis il a quitté le Poitou et nos relations ont cessé. Ce n'est pas un méchant homme, c'est un égoïste, un insouciant, un vaniteux ; il n'aime que lui au monde, aussi il s'aime bien. Il ne faut pas songer à toucher son cœur, mais à flatter son amour-propre ; il n'est vulnérable que par là.

— Et si vous lui parliez vous-même, chère mère, il vous résisterait moins qu'à un autre, vous pouvez invoquer le passé, c'est une puissance.

— Je ne réussirais pas. Les souvenirs dont vous parlez sont, pour sa conscience, des reproches et des remords. Je le connais trop, il n'y a pas d'illusions possibles entre nous ; il le sait et il ne me ména-

gera pas. J'étais si complétement effacée de sa mémoire qu'il ne m'a pas reconnue l'autre jour. Je suis tellement changée, il est vrai!

— Je partirai donc pour Poitiers, je ferai agir l'avocat officieusement d'abord, officiellement ensuite. Mon père ne s'y opposera pas, je suppose.

— Votre père est en déplacement à Molières, il y restera huit jours, songe-t-il seulement à votre existence et à la mienne? Depuis que je ne suis plus jeune et que sa jalousie n'a rien à redouter, il n'a qu'un but dans sa vie : courre le lièvre, le chevreuil et tout ce qui a poil ou plume. Il sera assez temps de l'avertir, s'il faut employer les grands moyens.

— Comme il vous plaira. Je resterai absent quelques jours, je veux couler la question à fond, ne vous inquiétez pas, ma mère. A mon retour, nous irons à Bois-Bryant.

— Ah! mon enfant, prends garde! Ne donne pas toute ta vie à cet amour. Réserve un coin de ton cœur pour ma tendresse et pour te reprendre à autre chose, si l'on te sépare de Radegonde. Elle t'aime, je le sais, pourtant ce n'est pas une de ces natures énergiques qui résistent et qui mourraient plutôt que de céder à la violence. Si son père lui ordonnne d'épouser un autre que toi, elle a une telle peur de sa colère, qu'elle obéira, dût-elle y succomber; c'est le caractère de sa mère, je la suis et je l'observe depuis sa naissance, sur un ordre du comte, elle fera son malheur et le tien. Ne t'abuse pas, mon pauvre cher amoureux; peut-être ta mère te restera seule.

Le chevalier ne répondit pas, c'était sans doute aussi sa pensée.

— Radegonde est charmante, continua la baronne, elle a reçu de la nature la beauté qui attire et les qualités qui attachent. C'est le vivant portrait de madame de Bois-Bryant, te dis-je, pourvu qu'elle ait une meilleure destinée !

La mère et le fils restèrent une partie de la nuit à causer cœur à cœur. Il existait entre eux une tendresse et une confiance sans limites. Quelque événement avait dû les attacher par des liens indissolubles. Pas une pensée de l'un n'était cachée à l'autre ; si la mère gardait ses secrets, c'est qu'une nécessité terrible lui en faisait la loi. Souvent elle se sentait prête à les révéler ; il lui en coûtait de dérober un coin de sa pensée à cette affection qui se donnait tout entière. Elle avait été au devant de l'étonnement et des recherches.

— Ne me questionnez jamais sur les événements de ma jeunesse, chevalier, et priez Dieu que les circonstances ne me forcent pas à vous les apprendre. Puissé-je les ensevelir dans un oubli éternel !

Un pareil avertissement devait suffire à un homme de cette trempe. Dieu n'aurait pu créer une nature plus exquise, plus accessible à toutes les délicatesses, à tous les sentiments. Il est rare que de pareils êtres soient heureux ici-bas : le ciel les appelle et les attire ; ils ne doivent trouver que là une réciprocité complète. L'infini seul peut remplir l'immensité de ces âmes d'élite et les satisfaire.

Le lendemain, dès l'aube, M. de Clavières se mit en route. Le chemin des amoureux est le même que celui des écoliers : ils prennent le plus long s'ils espèrent apercevoir, même de loin, le séjour qu'habite la bien-aimée. Le jeune homme mit son cheval au pas ; il s'en allait par cette matinée d'hiver, jouissant de toutes choses ; l'espérance colorait pour lui le paysage, et les rayons du soleil qui faisaient resplendir les toits glacés du château lui semblaient d'un augure favorable pour l'avenir.

L'amour, l'amour jeune surtout, cherche partout des présages. Il se nourrit d'illusions bien plus que de réalités. Il est si sûr de lui-même qu'il croit à toutes choses et que le doute n'approche pas du sanctuaire où il renferme son trésor.

M. de Clavières était en face de la plage où il avait débarqué le jour de la fête. Bois-Bryant se présentait fort bien de ce côté, on plongeait sur les jardins, sur le perron, on découvrait l'appartement de Radegonde, situé au premier étage.

Ah ! si quelque sylphe l'avertissait de sa présence ! Si ses regards pouvaient percer les murailles qui la dérobaient à sa vue ! Sa contemplation était si profonde, si exclusive, qu'il n'entendit pas le bruit du pas d'un cheval qui s'avançait vers lui. Un homme couvert de fourrures et ne montrant qu'à peine son visage s'arrêta à quelque distance, il sembla se consulter avec lui-même pour savoir s'il reviendrait sur ses pas. Un geste d'insouciance exprima sa pensée, et il entama la conversation.

— Vous voilà de bonne heure en route, monsieur le chevalier, dit-il.

Richard se retourna vivement et reconnut le nez du docteur, entre son collet et un certain carapouf de martre qui descendait jusque sur ses sourcils.

— Et vous-même, monsieur, répliqua M. de Clavières, vous, un homme si frileux, vous quittez votre lit en même temps que le soleil.

— Eh! eh! ce n'est pas tout à fait pour mon plaisir, tandis que vous...

— Moi, c'est pour mes affaires, probablement, monsieur.

Le ton hautain avec lequel il prononça ces mots eût abattu toute effronterie moins invétérée que celle de l'Italien.

— Vous attendez pour passer le bac? Vous vous rendez à Bois-Bryant?

— Non, monsieur, je vais à mes affaires, j'ai l'honneur de vous le répéter, et je n'ai pas l'habitude d'en causer par les chemins avec des inconnus.

Le docteur eut un fin sourire qui exprima beaucoup de choses.

— J'ai beaucoup vu, beaucoup vécu, monsieur le chevalier, sans cela il me faudrait supposer que vous me cherchez une querelle; vous êtes trop bien élevé pour vous accuser d'impolitesse, et cependant vous me traitez de Turc à More. Heureusement j'ai été jeune, je connais l'attraction puissante qu'exercent sur votre cœur deux yeux comme ceux de mademoiselle de Bois-Bryant et...

— Je ne sache pas, monsieur, vous avoir donné le droit de vous immiscer dans mes pensées, et je vous prie de m'éviter vos observations. Si M. le marquis de Lamenerie vous a introduit dans son intimité, s'il vous a accordé les libertés d'un ami, je ne suis pas assez épris de la science pour vous permettre les mêmes licences. Afin de reconnaître votre courtoisie, néanmoins, je vous jetterai un petit avertissement dont je vous engage à profiter. Nous autres gentilshommes poitevins, nous sommes très-susceptibles et très-chatouilleux sur certains sujets. Si l'on nous échauffe les oreilles, nous avons notre épée pour nos égaux, et... une autre arme pour les indiscrets que nous rencontrons par hasard et qui ne sont pas des nôtres... Adieu, monsieur.

Le chevalier, furieux d'avoir été dérangé dans son extase, mit son cheval au galop et disparut bientôt par le sentier qui devait le conduire à la grande route de Poitiers. Carrachi le suivit des yeux tant qu'il put l'apercevoir.

— Insolent comme un laquais et gueux comme un rat ! C'en est trop, monsieur le faquin. Vous chassez sur les mêmes terres que nous et vous commencez l'attaque. Je ne l'oublierai pas, et nous verrons.

Puis il éleva la voix et fit claquer le fouet qu'il tenait à la main.

— Ohé ! passeur, lève-toi, et conduis-moi à Bois-Bryant tout de suite, paresseux. On m'attend pour le premier déjeuner, j'arriverai trop tard.

IV

DE NOUVEAUX PERSONNAGES

Ce même jour, vers les trois heures de l'après-midi, les ruines de Chauvigny, habituellement désertes en cette saison de l'année, retentissaient de chants joyeux. Deux voix de différents registres répétaient sous ces antiques voûtes des refrains assez suspects, au grand étonnement des hiboux et des chouettes, cachées dans leurs trous jusqu'au retour de la nuit, et qui, possesseurs tranquilles de ces solitudes, ne s'attendaient pas à voir troubler leur repos par cet étrange concert.

Le château de Chauvigny se compose de trois parties très-distinctes, de différentes époques, c'était la mode dans le pays. En haut de la colline est une manière de donjon, qui date des premiers âges de la monarchie. Au-dessous se trouve le grand corps de logis, bâti au moyen âge. Les restes en sont imposants et magnifiques. Un pan de mur de la chapelle conserve encore des petites colonnettes et leurs détails charmants. Ce mur, d'une hauteur prodigieuse,

reste debout par son seul équilibre, il est d'une hardiesse effrayante pour les curieux.

La troisième partie est un délicieux bâtiment de la Renaissance. Il sert aujourd'hui de prison, mais il était inhabité au temps où se passe cette histoire.

L'enceinte du manoir est encore très-visible, les vastes souterrains qu'il recouvre pourraient servir de gîte à une armée, sans qu'on en soupçonnât l'existence. Tous les malfaiteurs du pays y faisaient leur résidence ; ils en connaissaient les issues et les passages, et la maréchaussée n'osait guère s'aventurer à leur poursuite.

Les sons dont nous avons parlé sortaient d'une salle assez bien conservée dans le castel inférieur. Deux hommes causaient et buvaient auprès d'un bon feu, allumé dans la cheminée encore praticable. Leurs costumes et leurs visages révélaient leur profession, et le bon vin du pays agissait sur leur cervelle, de façon à délier leur langue et à les disposer aux confidences.

— Il se fait bien attendre, ce beau gars, disait l'un. Il avait donné rendez-vous pour trois heures ; le soleil baisse vers la rivière et il n'a pas encore paru.

— Ce n'est pas un gars, maraud, c'est un seigneur, un vrai seigneur, je t'assure ; nous sommes faits pour nous soumettre à son bon plaisir.

— Tu le prends pour un seigneur parce qu'il a un bel habit, niais ! Ce n'est pas un vrai seigneur, je te le jure. Un seigneur a des gens à lui pour ses expéditions, il n'a pas besoin d'employer des gibiers de sac

et de corde comme toi et moi, il a plus de soin de sa dignité. J'en ai vu des vrais grands seigneurs, je les ai servis quand j'étais honnête homme; ce n'est pas ainsi qu'ils agissent.

— Niais toi-même! tu me traites comme un novice? Les seigneurs qui sont pauvres n'en sont pas moins seigneurs pour cela; ils ont envie de devenir riches, soit par la ruse, soit par la force, c'est alors qu'ils ont recours à nous. Ils n'ont pas de serviteurs, ou, s'ils en ont, ils ne veulent pas supporter leurs arrogances, en les élevant jusqu'à eux. Nous sommes infiniment plus commodes, on nous paye, on nous renvoie et on ne nous revoit plus.

— Enfin, Dieu ou diable, riche ou pauvre, qu'il se montre donc; il est ennuyeux de perdre son temps lorsqu'on peut le mieux employer.

Un pas grave, des éperons qui sonnaient, les interrompirent; une voix sonore appela :

— Où diable êtes-vous nichés, messieurs des ruines, que vous ne répondez pas; je vous entends, vous devez m'entendre apparemment?

— Nous voici, monsieur le comte, répliqua le premier des malandrins, et tout à vos ordres.

— Je ne suis pas M. le comte, je suis M. le chevalier, et je ne prétends qu'à ce qui m'est dû, espèces, souvenez-vous en. Qu'avez-vous à manger ici? je meurs de faim; je me suis mis en route dès l'aube, et je n'ai pas eu le temps de boire un verre de vin.

— En voici, monsieur le chevalier, en voici ; faites-nous la grâce de l'accepter. Il est bon ; il vient de la cave des bénédictines.

— Excellente enseigne que ces gens d'Église ! Donnez.

Les bohèmes s'empressèrent de lui servir un repas impromptu, tiré de leurs provisions de poche. Il y fit honneur ; tout en mordant dans un poulet froid, il s'enquit de leur situation, de leurs ressources ; il voulut savoir s'ils étaient nombreux. Ils ne lui cachèrent pas leurs embarras momentanés, causés par l'indiscrétion de la justice, qui, depuis quelque temps, s'occupait de leurs affaires avec un intérêt trop paternel.

— Messieurs les gens du roi s'obstinent à se charger de notre logement et de notre nourriture, ils craignent de nous voir manquer, sans doute. Ces soins touchants nous importunent fort. Que diable ! monsieur le chevalier, on aime sa liberté avant tout.

— C'est bien, nous pourrons faire des affaires ensemble.

— De quoi s'agit-il, monsieur le chevalier !

— Toi, tu es un bon compagnon, Fabrice ; depuis que je t'ai rencontré à Lussac, dans ce beau cabaret de la Rose, où le vin est irréprochable, j'ai beaucoup réfléchi, et il s'est passé de graves événements dans mon existence. Il faudrait m'aider à reconquérir une fortune volée à ma mère par un petit-maître de cour, et ce ne sera pas facile, je vous en avertis.

— Qu'importe ! Au contraire, nous en aurons plus de gloire, sans compter le profit.

A vaincre sans péril ou triomphe sans...

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Serais-tu poëte, par hasard ? Si cela est, je te congédie. Les poëtes sont des rêveurs, dont il n'y a rien de bon à tirer.

— Que Dieu m'en préserve, mon vénéré maître, puisque cela vous déplaît. Je ne suis point poëte, je suis un pauvre comédien défroqué, et j'ai dans la mémoire des lambeaux de mes rôles.

— A la bonne heure. Ainsi donc, je puis compter sur vous !

— A pied et à cheval. Donnez vos ordres, monseigneur.

— Vous connaissez un vaniteux personnage que l'on appelle le marquis de Lamenerie, qui est nouvellement revenu dans ce pays ?

— Et qui habite le château de Boussy, tout près du *nôtre*. Quoique ce soit un voisin de campagne, nous ne le fréquentons pas. Mauvaise pratique ! Il a chez lui plus de vingt serviteurs, il ne sort jamais seul, on ne le surprendra pas facilement.

— Me prenez-vous pour un voleur de grands chemins, misérables ? Je ne prétends dépouiller personne ; je désire seulement rentrer dans ce qui est à moi, je vous l'ai dit ; j'ai le culte de ce qui m'appartient.

— Alors, je ne sais pas...

— Tu n'as pas besoin de savoir, pourvu que je sa-

che, il suffit. Votre besogne sera très-facile. Je me charge de l'exécution, cela se traite de gentilhomme à gentilhomme. Vous aurez seulement à entourer votre *voisin de campagne* de vos observations minutieuses. Vous ne le perdrez pas de vue. — Je veux apprendre jour par jour, heure par heure, ce qu'il fait. Avez-vous parmi vous quelque fripon à visage honnête, qui ne sente pas, comme vous, les galères d'une lieue ?

— Nous avons Barnabé, monsieur, un ancien bedeau, on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

— Barnabé, soit. Vous m'en répondez. Qu'il se présente chez le marquis ; il cherche un second valet de chambre, on l'acceptera, pour peu qu'il soit adroit. Une fois dans la place, il nous mettra au fait de tout.

— Rien de plus facile, monsieur le chevalier ; vous pouvez compter sur nous.

— Vous serez grassement payés, si vous marchez droit ; vous recevrez des coups d'étrivières, si vous êtes des belîtres et des coquins. Vous pouvez choisir.

— Le choix n'est pas douteux, monsieur ; pourtant, nous ne serions pas fâchés auparavant, je ne vous le cache pas, de voir un échantillon de vos promesses. Vous comprenez ?

— Rien de mieux, mais je te promets deux choses et tu as droit à un échantillon de chacune. Voici deux pièces d'or, des doubles louis, je n'en ai pas davantage pour le moment. Mais voici également ceci, pour que tu puisses faire la comparaison.

Il lui administra en même temps un coup de pied

en certain endroit et un coup de poing dans la poitrine, qui le renversèrent.

— Miséricorde ! s'écria l'autre, qu'est-ce donc ?

— C'est un *échantillon* de ma manière de carosser ceux qui m'ennuient. Elle est bonne, n'est-il pas vrai ? que l'avertissement vous soit utile. Ramassez votre or et ne m'importunez plus de questions indiscrètes. Ah ! j'oubliais. Vous êtes trop du bel air pour ne pas avoir entendu parler du comte de Bois-Bryant.

— Un vieil avare ! j'ai un jour *ramassé* sa bourse à l'église de Chauvigny, il n'avait sur lui que trois livres dix sous. Quel pingre ! Mais il a une jolie fille.

— C'est justement cela. Vous vous arrangerez pour m'éclairer sur leurs démarches, j'ai besoin de les connaître. Toutefois, je vous recommande expressément de veiller sur vous, autant et plus que vous veillerez sur eux. Point de bruit, point de démêlés avec la justice, qu'on vous oublie, qu'on vous croie devenus de petits saints. Montrez-vous à l'église et si vous y... ramassez des aumônières, tâchez surtout qu'on ne vous prenne pas sur le fait. Vous avez là un logement spacieux, où l'on vous dérange peu, je suppose, à moins que les anciens seigneurs ne se trouvent offensés d'une aussi mauvaise compagnie et ne viennent vous balayer.

— N'en riez pas, monsieur, il y a bien quelque chose comme cela, et si Fabrice voulait vous raconter l'histoire...

— Allons donc, Fabrice, ne boude plus de ma

petite leçon, elle portera ses fruits. Tu n'as pas besoin de te frotter la poitrine, elle guérira sans cela. Tiens-toi tranquille et dis-moi les visites des vieux châtelains.

— Monsieur, cela n'est pas commode de parler debout, et je ne puis m'asseoir.

— Tiens, voilà encore un emplâtre ; tu ne te plaindras plus. J'écoute.

Il lui jeta une troisième pièce d'or. Fabrice la ramassa, en continuant de se plaindre tout bas.

— Eh bien ! monsieur, c'est très-sûr qu'il y a des revenants ici. Nous voyons surtout un certain comte de Bois-Bryant et une demoiselle de Chauvigny dont l'histoire vous ferait pleurer.

— Moi ! je les en défie.

— Il est de fait que quand on frappe si fort et pour rien, on n'a pas le cœur tendre. Pourtant les amours de ces jeunes gens sont très-intéressants, je vous l'assure. La demoiselle de Chauvigny était belle comme le jour. Le châtelain de Bois-Bryant était aussi beau et brave. Il la demanda en mariage ; le père avait des visées plus hautes, il refusa. Le jeune homme, furieux, revint à la charge avec les raisons de ce temps-là : le fer et la flèche. Il assiégea le castel, les hautes murailles résistèrent à ses efforts. Ivre de colère, d'amour et de désespoir, il mit le feu à ces tours imprenables. L'incendie se répandit ; le jeune audacieux s'élança au milieu des flammes, afin d'enlever sa bien-aimée, c'était une manière comme une autre. Il arriva jusqu'à son oratoire, où elle n'at-

4

tendait plus que la mort; il la saisit, l'emporta dans ses bras et courut à la chapelle, où une issue secrète devait le conduire hors des murs sans être inquiété. Au moment où il la traversait, la clef de voûte se détacha, les pierres tombèrent, les amants furent ensevelis sous les décombres, et le père entêté n'en réchappa point. Depuis lors le château est inhabité. Les traces de l'incendie se voient encore dans la chapelle, et nos deux fiancés s'y promènent souvent au clair de la lune. Je les ai aperçus plus de dix fois.

— Stupide animal! commo si c'était possible! Mais plus stupide mille fois que toi-même ce Bois-Bryant, mettant le feu à un bâtiment tel que celui-ci. Tout cela pour une femme! Eh! morbleu! on prend la femme et l'on respecte ses biens. La femme vieillit, elle est alors laide et ennuyeuse; le manoir ne vieillit pas, on en jouit à son aise et l'on devient puissant à cause de son importance. Quelle sottise que l'amour!

Tout en parlant, le chevalier s'était levé; il remettait son manteau qu'il avait rejeté loin de lui, et enfonçait son chapeau pour cacher son visage: il se souciait peu d'être vu en pareille compagnie.

— Vous avez mes instructions, continua-t il, suivez-les de point en point. Je pars pour un voyage. Je serai absent quelques jours; je dois veiller à mes intérêts. En supposant que j'aie besoin de vous d'une autre manière, vous serez avertis. Pas un mot surtout; ne prononcez pas mon nom, je vous le défends expressément.

— Soyez tranquille, monseigneur, nous n'aurons pas l'audace de nous vanter.

— Insolent ! Gare à mon poing ! Ne me suivez pas, je trouverai mon chemin sans vous.

Le chevalier descendit les marches à moitié usées et se trouva bientôt dans la chapelle, où il s'arrêta un instant. La légende de Fabrice lui revenait en mémoire ; il continua sa route, en levant les épaules de pitié. A l'entrée du château, sous une petite voûte assez cachée, il avait attaché son cheval. Il s'empressa de le reprendre et s'éloigna au galop dans la direction de Poitiers.

Pendant le chemin il ne fit d'autres rencontres que des paysans qui le saluèrent. Le paysan poitevin avait et a conservé longtemps un costume remarquable. Il portait des culottes de drap bleu clair, de longues guêtres de toile blanche, qui se rattachaient au-dessus du genou par un ruban de laine rouge. La veste de Perse, à fleurs voyantes et variées, descendait très-bas, et l'habit, pareil à la culotte, avait de larges pans carrés. Le chapeau rond à bords plats s'entourait quelquefois d'un ruban de nuance tranchée, quelquefois noir, à un certain âge. Ce mélange de couleurs claires était d'un effet charmant, surtout en troupe. A présent ils ont adopté la mode du jour, ils ont perdu leur tournure. C'est le progrès.

En arrivant à Poitiers, le chevalier se rendit à l'auberge des Trois-Piliers, qui partageait avec la Lamproie la faveur de la noblesse. Il y laissa son cheval et s'informa de la diligence, qui partait le lendemain

pour Paris. Une place était vacante, il se fit inscrire et se retira après son souper dans une des meilleures chambres, où il s'endormit jusqu'à l'heure matinale où les grelots des chevaux attelés lui rappelèrent bruyamment qu'on n'attendait plus que lui.

Nous le suivrons donc à Paris, dans un monde tout autre que celui où nous nous sommes trouvés jusqu'à présent. Nous avons vu de braves et loyaux gentilshommes de province; nous allons étudier les gens de cour, non pas même les courtisans de Versailles, mais ceux bien plus corrompus deM. le duc d'Orléans. Les premiers avaient au moins pour eux la forme et les manières; les autres, imbus des principes faciles de l'époque, commençaient à secouer les préjugés et la gêne. La révolution se brassait autour de ce prince, que la faiblesse conduisit à l'infamie, et qui déguisa sous le nom de patriotisme sa vanité blessée.

A l'imitation de la reine qui se plaisait tant à Trianon, il voulut avoir sa petite maison de retraite, et créa Monceaux. Ceux qui l'ont parcouru avant sa transformation en jardin public, peuvent se faire l'idée de ce délicieux parc au temps de sa splendeur.

La distance était grande alors de Monceaux à Paris, bien que ce petit palais fût dans l'enceinte des murs construits par les fermiers généraux, ces murs dont on a dit :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Bien que renfermé dans la ville donc, Monceaux

ressemblait à la campagne. Les bruits s'éteignaient avant d'atteindre ces ombrages magnifiques et ces gazons parfumés. Philippe d'Orléans préférait cette résidence à toutes les autres, elle ne l'éloignait pas de ses relations et lui permettait de vivre aussi solitairement qu'il le souhaitait.

Passionnément épris d'une chanoinesse, la comtesse Agnès de Buffon, il s'éloignait d'autant plus de madame la duchesse d'Orléans et de sa famille. Les journées se passaient presque toutes avec sa maîtresse et quelques favoris intimes, qui l'excitaient contre Louis XVI, contre Marie-Antoinette surtout. Il est à remarquer que presque toutes les femmes perverses de cette époque haïssaient la reine et en étaient jalouses.

Le premier prince du sang s'était exilé de Versailles par son ordre. Lui et le duc de Lauzun, à une époque différente, avaient osé lever les yeux sur elle et lui témoigner hardiment leur admiration. Sa rigueur lui fit deux ennemis irréconciliables; elle les transforma, quelques années plus tard, en Philippe-Égalité et en citoyen Biron.

Un soir du mois de janvier où cette histoire commence, le duc d'Orléans était étendu sur un sopha, dans un petit salon, à Monceaux. Il avait patiné toute la matinée à la Naumachie, puis fait des armes, puis poussé le traîneau de la comtesse, puis enfin joué à la paume, et il se sentait fatigué.

Près de lui madame de Buffon lisait et mettait en ordre quelques feuilles d'un pamphlet contre la reine,

qu'on allait faire imprimer en Hollande, pour le répandre ensuite dans toute l'Europe et même sourdement en France.

— C'est très-bien écrit tout ceci, je vous assure, monseigneur; ce Laclos a un esprit de démon.

— Je le sais de reste, ma belle amie ; voilà pourquoi je résiste à ceux qui veulent me le faire chasser : je ne le remplacerais pas. Il est immoral, que m'importe ! je ne suis pas un capucin. Il m'amuse, il m'est utile, c'est l'essentiel.

— Vous avez raison ; moquez-vous du reste. Qui nous vient ce soir !

— Mirabeau, La Marck, Talleyrand, Noailles, Biron et plusieurs autres. Ah ! j'oubliais Laclos qui amène un gentilhomme du Poitou tout à fait amusant, à ce qu'il paraît. Il a des dispositions magnifiques à imiter les roués de M. le régent, à les dépasser même. Il invente des façons de berner ses créanciers à mourir de rire. C'est un homme précieux pour nos projets, il est capable d'entraîner toute sa province.

— Soit ! je n'aime cependant point les nouveaux venus, ce peuvent être des espions. Votre mauvais sujet ne me paraît pas très-sûr.

— Nous verrons. D'ailleurs, que pourrait-il dire ? Nous ne nous cachons pas de nos soupers, bien qu'on y boive autre chose que du lait ; les matinées de Trianon, qui sont des pastorales, ne me paraissent pas plus innocentes.

— Irez-vous au cercle de la reine, jeudi ?

— Vous convient-il que je m'y rende ! c'est vous qui déciderez, mon Égérie.

— Ce serait prudent, selon moi. Le trône est miné par nos efforts, c'est vrai, mais il se tient encore debout. On pourrait vous renvoyer en Angleterre, et ces voyages-là me plaisent peu.

— J'irai donc ; pourtant c'est bien solennel.

— La reine est si belle !

— Jalouse ! une femme peut-elle paraître belle à un homme qui vous aime.

— Flatteur !

Cet échange d'épithètes se fit de bonne foi, du côté du prince surtout. Madame de Buffon est de toutes les femmes celle qu'il a le plus aimée. Du reste, elle se montra dévouée au temps de son malheur et ne l'abandonna point quand tout l'abandonnait.

L'heure avançait, le temps s'était dérangé dans la soirée, la pluie frappait les volets avec un redoublement de rage, et le vent choquait bruyamment les rameaux dépouillés.

— Quel temps ! reprit la comtesse en frissonnant, heureusement vous ne retournez pas ce soir au Palais-Royal. Madame de Genlis mènera vos enfants à l'Observatoire demain, si cela dure, pour leur montrer l'effet des nuages.

— Madame de Genlis n'est plus gouverneur de mes enfants, ou du moins elle n'en exerce les fonctions que suivant son bon plaisir. Ces plaisanteries n'ont plus de portée.

— Madame de Genlis est toujours votre confidente,

monseigneur ; vous la regardez comme plus sérieuse que moi, parce qu'elle parle latin.

Le prince n'entendait pas raillerie au sujet de ses préférences.

— Madame, dit-il d'un ton blessé, ce n'est pas bien.

— Vraiment, monseigneur, faut-il donc que je reçoive de madame le gouverneur des impertinences sans les rendre ? Faut-il que je supporte tout d'elle, parce que vous avez des souvenirs à ménager ? Hier, j'ai rencontré mademoiselle d'Orléans dans la galerie du Palais-Royal, je me suis arrêtée, j'ai fait la révérence, comme c'est mon devoir, j'ai entendu très-distinctement madame de Genlis dire à son élève :

— Ne rendez pas le salut, mademoiselle.

Le prince se leva brusquement ; il eut un accès de colère terrible, jura qu'il punirait sa fille, qu'il renverrait madame de Genlis, qu'il l'exilerait au bout du monde, mais qu'auparavant elle viendrait faire des excuses à la comtesse. Il se promena une demi-heure durant dans les salons, sans pouvoir se calmer, l'arrivée seule de ses convives mit fin à ses emportements. Il les reçut avec la bonne grâce qu'on ne pouvait lui refuser et qui le défendit si longtemps contre les accusations malheureusement trop réelles de trahison.

Monceaux était un séjour délicieux. Le petit palais, vrai bijou d'élégance et de richesse, ne pouvait contenir qu'une intimité restreinte de courtisans, ou plutôt d'amis. Philippe voulait y vivre en simple gentil-

homme, il y tolérait toutes libertés, elles allaient même jusqu'à la licence, dans les soupers surtout. Les propos se croisaient d'un bout de la table à l'autre. On y médisait à son aise de Dieu et de son prochain. On attaquait les puissances de ce monde et l'enfer et le paradis. Rien n'était sacré pour ces viveurs.

Madame Agnès de Buffon n'y souffrait point de femmes alors. Plus tard, pendant la Révolution, les souper dégénérèrent en orgies, on y admit jusqu'à des prostituées, le maître du logis cherchait à tout prix à s'étourdir.

La réunion était au complet ce soir-là, il ne manquait plus que Laclos et son protégé. Madame de Buffon demanda qu'on se mît à table. Le comte de la Marck ajouta qu'on ne pouvait pas attendre le secrétaire de monseigneur.

— Il aura été retenu par quelque *liaison dangereuse,* dit M. de Talleyrand.

— Rien ne peut être dangereux pour lui, répliqua M. de Biron d'un air sententieux.

— Les vipères se mordent bien entre elles, ajouta Mirabeau.

La porte s'ouvrit, Laclos parut, et s'excusa, avant d'entrer, sur une aventure inouïe, incroyable, merveilleuse, arrivée au gentilhomme qu'il patronnait et qui les avait retenus malgré eux.

— Du nouveau ! une aventure ! conte-nous cela, Laclos, s'écria le prince. D'abord présente-nous le héros, qui me semble fort bon à voir. Je le devine

d'après sa tournure, il doit y avoir une femme dans tout cela.

— Justement, monseigneur. Voici M. le chevalier de Clavières, gentilhomme poitevin, arrivé depuis trois jours à Paris, et qui déjà en remontrerait à nos petits-maîtres en amour et en courage.

— A table! à table! répéta-t-on de toutes parts, on nous contera l'histoire à table, nous l'entendrons mieux.

— A table, soit! Chevalier, puisque vous êtes un héros, donnez la main à la comtesse, nous devons d'ailleurs vous faire les honneurs, puisque vous êtes le nouveau venu.

Le chevalier s'avança sans timidité, et conduisit madame de Buffon, que le prince escortait aussi. La toilette du jeune homme était d'un bon goût, d'une élégance du premier ordre, il devançait la mode et devait la donner. Sa tournure souple et bien prise faisait valoir un habit de coupe hardie, où la simplicité le disputait à la richesse. L'expression de sa physionomie, ses manières, n'avaient rien du jeune et tendre amoureux qui contemplait de loin les fenêtres de Radegonde. C'étaient ses traits, c'était sa taille, ce n'étaient plus ses regards, ce n'était plus sa voix douce et mélodieuse. Julienne devait avoir raison et sa maîtresse était abusée, les bruits qui circulaient parmi les paysans étaient fondés : Richard avait deux visages.

Il s'assit auprès de madame de Buffon, à la place d'honneur, et dès que la première faim fut apaisée,

elle le pria de raconter ce qui lui était arrivé, ce dont Laclos faisait tant de tapage et qui devait placer son nom si haut.

— En vérité, madame, j'aurais mauvaise grâce à le faire, et je prie M. Laclos d'y suppléer.

— Quoi ! de la modestie.

— Non pas de la modestie, monseigneur, de l'embarras ; M. Laclos a tout vu et vous dira mieux que moi ce qui s'est passé.

— A toi donc, Laclos.

— J'y consens, monseigneur, aussi bien cela en vaut la peine. Nous avons été à l'Opéra, le chevalier et moi, pour commencer notre soirée. On a dansé le ballet des Saisons, Mariette faisait le printemps, par extraordinaire. Elle se montrait pour la première fois depuis le départ de Lamenerie, cette Ariane inconsolable.

— En vérité, elle l'a plumé tout ce temps-là ? demanda M. de Noailles.

— Et sans permettre qu'on essayât même de sécher ses larmes ; c'est là de la fidélité. M. de Clavières, en la voyant, s'écria qu'elle était belle à miracle, et qu'il n'aurait pas d'autre maîtresse que celle-là, jusqu'à nouvel ordre du moins.

— Le corollaire est prudent ; M. le chevalier ne veut pas être pris sans vert, interrompit la comtesse. Ensuite...

— Je lui ai remontré la difficulté de l'entreprise ; je lui ai peint les séductions de Lamenerie, sa générosité et sa fortune ; il m'a répondu qu'il savait tout

cela, que la fortune de M. de Lamenerie était à lui, chevalier de Clavières, qu'il prétendait la lui reprendre, et qu'il allait commencer par Mariette, puisqu'elle lui tombait d'abord sous la main.

— Bravo, chevalier.

Richard salua gravement.

— Nous étions sur la scène, au coin du roi, il ne quittait pas le Printemps des yeux, et ce jeune dieu s'en aperçut au point d'en avoir des distractions et de lancer un *si sol* à contre-mesure. Vous pouvez comprendre, en regardant mon voisin de banquette, qu'il est fait de manière à ne pas rester inaperçu. Mariette rentra dans la coulisse ; il la suivit sans plus de cérémonie, la retint par une de ses guirlandes, et, la plaçant dans la niche d'une statue, il la força de l'entendre en lui barrant le passage.

— Et le parterre?

— Le parterre ne les voyait pas, madame, mais nous tous et les autres danseuses, nous étions très-étonnés. Mariette! la sauvage Mariette! A qui se fier désormais?

Je ne sais ce que lui dit le trompeur, c'est son secret, mais il lui parla longtemps tout bas. Elle l'écouta, impatiemment d'abord, puis avec attention, ensuite avec complaisance, ensuite avec transport, car elle lui laissa prendre sa main, où il glissa une bague de grand prix, à ce qu'il paraît. Nous la vîmes sourire, devenir rouge, puis pâle, puis trembler ; elle prononça quelques mots à peine intelligibles, mais qui comblèrent de joie M. le chevalier. Il vint jusqu'à moi, me

fit signe de le suivre. Mariette marchait devant, je n'y comprenais pas grand'chose, pourtant j'allais toujours.

— Ceci est digne du chevalier de Valmont; Laclos, ce jeune homme a lu ton livre certainement.

— Jamais, monseigneur, un livre de cette facture ne se trouve pas chez ma sainte mère, je vous en réponds.

— Vous n'en êtes pas moins un digne élève de mon roué, monsieur. Vous irez aussi loin que lui.

— Quand nous fûmes en bas de l'escalier, un aboyeur s'élança pour appeler le carrosse de Mariette.

— Non pas, fit monsieur, appelle le mien ; madame vient avec moi.

Je commençais à comprendre. Nous allions quitter le théâtre, lorsque j'aperçus un officier des gardes-françaises qui marchait derrière nous. Il me croisa en ôtant son chapeau avec une exquise politesse, et s'approchant du chevalier il lui demanda dans les meilleurs termes et comme l'homme qui sait le mieux vivre, ce qu'il comptait faire de la danseuse.

« — Parbleu ! monsieur, ce qu'il me plaira, cela ne vous regarde pas, je suppose ?

» — Pardonnez-moi, monsieur, cela me regarde beaucoup, je suis parent du marquis de Lamenerie, je lui ai promis que mademoiselle porterait décemment son deuil pendant trois mois, que j'y veillerais et que personne ne tenterait impunément de la distraire. Ainsi donc, monsieur...

» — Ainsi donc, monsieur, cela ne change rien à

mes projets ; mademoiselle m'a permis de la conduire où il me conviendrait, et cela sera.

» — Pas du tout, monsieur, si vous le voulez bien. »

Je compris qu'on allait dégaîner, et que cet homme si poli devait être sûr de son fait ; je tremblai pour mon jeune ami.

Le sourire de triomphe et de dédain qui se dessina sur les lèvres du chevalier frappa d'étonnement cette docte assemblée, si compétente en fait d'insolence et d'effronterie ; il les dépassait tous.

Laclos s'arrêta un moment, presque intimidé par le regard du néophyte, lui, Laclos ! Il reprit néanmoins, avec assez d'assurance.

— L'officier avait manœuvré de manière à nous boucher l'issue, et Mariette, qui le connaissait parfaitement, s'était enfoncée derrière l'escalier, assez embarrassée de sa contenance, tout en ne se sentant pas d'aise que deux gentilshommes se battissent pour elle. Le chevalier conserva son sang-froid et la mine héroïque que vous lui voyez là.

« — Ainsi, monsieur, dit-il, c'est un duel par procuration ?

» — Parfaitement, monsieur.

» — J'en suis fâché pour vous, monsieur, vous faites un drôle de métier. Je n'ai rien vu de pareil en France, je croyais qu'en Turquie seule un eu...

» — Prenez garde, monsieur ! si vous m'insultez, après vous avoir blessé pour mon cousin, il me faudra vous tuer pour moi.

» — Si je vous en laisse le temps.

» — Décidez-vous donc, monsieur ; persistez-vous?

» — Plus que jamais.

» — Mademoiselle voudra bien rentrer chez elle, alors, et, quant à nous, il y a un réverbère dans la ruelle là-bas ; monsieur nous servira de témoin, et nous aurons bientôt fait.

» — A vos ordres, monsieur. Mademoiselle, ajouta-t-il, en se tournant vers Mariotte, vous m'attendrez bien, j'espère. »

Mariette est bonne fille, je crois qu'elle eut une larme. Pour qui ? C'est ce que je ne saurais attester. C'était peut-être pour Lamenerie. Elle se retira plus encore sous son escalier et se couvrit de sa mante. Nous sortîmes. La ruelle était à souhait, on mit flamberge au vent, en trois passes le garde-française eut son compte. Il tomba. Nous l'abandonnâmes bel et bien, ne nous souciant pas de soigner la blessure. Espérons qu'il ne sera pas mort, que quelque bonne âme l'aura secouru. C'est un brave.

— Et Mariette ?

— Mariette nous attendait fidèlement ; lorsqu'elle vit le chevalier, elle prit l'attitude consacrée dans les ballets pour exprimer la joie. Le chevalier lui fit force compliments ; il lui représenta qu'ayant l'honneur de souper chez Son Altesse, il ne pouvait souper avec elle, qu'il la rejoindrait certainement et que, pour lui en donner l'assurance, il allait la conduire chez lui, où elle l'attendrait.

— Elle a consenti ?

— Et sans hésitation ; il l'avait fascinée, vous dis-

je. Nous sommes partis en triomphe pour son auberge, située en face des Tuileries, nous y avons installé sa belle, et elle attend le bon plaisir de son seigneur et maître. Voilà l'histoire.

— Comment Mariette, accoutumée au luxe, aux adorations, Mariette, qui a la plus jolie maison de Paris, Mariette, qui refuse par jour vingt-trois fermiers généraux et dix mousquetaires !

— Cela vous étonne, monsieur le vicomte de Noailles? riposta vivement le chevalier.

— Cela ne nous étonne nullement, reprit Mirabeau avec amertune; pour se faire aimer des femmes, il ne faut que violer leurs cœurs par la séduction et par la force. Quand on a le visage de monsieur le chevalier, on n'a qu'à se faire voir.

Tout le monde sait que Mirabeau était affreux, et qu'avant de devenir célèbre, il n'enviait qu'une chose: la beauté. Plus tard il s'en consola, il se fit même gloire de sa laideur, illuminée par le génie.

M. de Clavières était trop jeune pour pouvoir cacher entièrement sa vanité satisfaite; il aspira la louange par tous les pores, et se montra sûr de lui-même au point d'étonner ces hommes, qui s'étonnaient si peu. Il prit le dé de la conversation, débita des principes qui l'auraient fait chasser de toute autre table que de celle-ci, et qu'on écouta avec stupéfaction, même en pareille compagnie.

— Vous êtes fort avancés dans vos idées en Poitou, monsieur, dit M. de Talleyrand.

— Nous avons, en effet, quelques philosophes pra-

tiques dans notre province ; ils sont rares toutefois et n'osent pas se dévoiler. Il n'est pas de pays plus encroûté, plus nettement dévoué à ce qu'il appelle sa foi et son devoir que le Poitou. Nous en sommes réduits à l'hypocrisie vis-à-vis de nos parents et de tous ceux qui nous entourent, autrement nous serions mis au ban de l'opinion et montrés au doigt.

— Vous vous en dédommagez à Paris, monsieur, et cela se conçoit.

Le duc d'Orléans, qui n'avait pas encore dévoilé ses trames et qui n'était pas assez sûr du succès pour les avouer hautement, tremblait que quelque imprudence des siens le forçât à se déclarer ; il trouvait le jeune homme un peu compromettant et tâcha de détourner la conversation qui se lançait vers la politique. Il préféra la diriger dans une voie plus facile et moins dangereuse, la galanterie. Les têtes s'échauffaient, les convives étaient jeunes et ardents, ils n'hésitèrent pas à le suivre, et chacun bientôt célébra ses exploits amoureux.

— Parbleu, chevalier, s'écria Biron, vous eussiez dû nous amener Mariette ; la comtesse n'est pas bégueule, et les quatre saisons de l'année ne lui feraient pas peur.

— Vous vous trompez, monsieur le duc, et je ne vous permets pas plus qu'à un autre d'aborder un pareil sujet.

Les esprits étaient trop excités pour que cette apostrophe même pût les refroidir. Le prince railla la pruderie de madame de Buffon, et prétendit

qu'elle faisait des manières. Irritée, elle se leva pour se retirer.

— Je suis de trop ici, dit-elle.

Quelquefois l'instinct de sa race et de son cœur se réveillait en elle et lui rendait un peu de sa dignité; dans ces moments-là, elle repoussait Philippe et l'eût volontiers abandonné pour toujours. Malheureusement elle l'aimait et son cœur la ramenait vers lui, après une retraite de plusieurs jours. Ce soir-là, comme de coutume, elle lui défendit de la suivre. Il s'en montra triste malgré lui.

— Bah! Monseigneur, dit le comte de la Marck, vous la connaissez; elle reviendra. Buvons!

L'orgie devint alors complète. Les conviés achevèrent de noyer ce qu'il leur restait de raison dans un vin de Champagne exquis qu'on fabriquait exprès pour le prince avec des soins tout particuliers. La conversation dégénéra en déraisonnement complet. Chacun fit connaître sa pensée et ses ambitions. On excita au plus haut degré les passions haineuses du duc d'Orléans, déjà furieux du départ de sa maîtresse; il tint sur la reine des propos infâmes, accueillis avec acclamations. M. de Biron, blessé du même trait, renchérit encore. Le chevalier fit, à ce sujet, une profession de foi d'un tel cynisme qu'elle effraya ses auditeurs.

— Nous avons été, disait-il, trop longtemps à la fois maîtres et esclaves : maîtres de ce sot peuple, qui nous respecte et nous obéit, esclaves de ce roi despote, qui nous prenait pour marchepied et ne se

souvenait plus qu'au total il n'est que le premier gentilhomme du royaume. Dépouillons-le de son prestige, persuadons à la multitude que le roi et la reine ne sont qu'un homme et une femme après tout ; montrons Louis imbécile et trompé, montrons Antoinette dissolue et hautaine, nous les déconsidérerons et, dès lors, ils sont perdus. Quant à nous, nos institutions croulent de toutes parts, passons une éponge sur le passé et emparons-nous de l'avenir. Brûlons nos parchemins, nous saurons bien en ranimer les cendres quand il en sera temps. Mettons-nous à la tête du mouvement que les philosophes et les gens de cour ont rendu inévitable ; dirigeons-le dans nos intérêts et pour notre plus grand bien, sinon il nous étouffera. Que notre éducation, notre intelligence, supérieures à celles de la vile multitude, nous servent à la dominer. Elle nous croira, elle n'a pas encore la conscience de sa force.

— Vous allez trop loin, chevalier, interrompit Philippe.

— Je vais au but, monseigneur. Les révolutions ne profitent pas à ceux qui les font, mais à ceux qui s'en emparent : l'histoire est là pour le prouver. Poussons en avant les niais qui croient encore au patriotisme, à la chute des abus, au perfectionnement de l'espèce humaine. Une fois lancés, ils ne s'arrêteront plus qu'après plusieurs essais infructueux ; les dissolutions se feront, nous serons là pour en profiter.

— Ce jeune homme est effrayant, murmura M. de Talleyrand, qui ne se grisait jamais.

— Quant à moi, je ne cache pas les motifs qui m'inspirent; je le dis ici tout haut, afin de vous mettre à votre aise. J'ai tout à gagner au bouleversement de la société actuelle. Pauvre gentilhomme de province, je végéterai toute ma vie, obscur et oublié, dans le trou où je suis né. Ma famille, dépouillée par le marquis de Lamenerie, a perdu l'importance de sa vieille noblesse. Par la révolution je deviens quelque chose et je me venge. Vive la révolution! Le marquis, je vous le jure, me rendra jusqu'au dernier sou de mon héritage; ce sera alors mon tour de jouir, à mon tour d'avoir des Mariette, sans craindre qu'on me les enlève; je les garderai moi-même; à mon tour d'occuper le monde de ma personne, de faire des envieux; à mon tour de devenir puissant et d'accaparer de grands emplois. Car la révolution, sachez-le bien, monseigneur et messieurs, la révolution n'a pas besoin de grandes phrases pour la définir, elle est toute dans cet axiome: Ote-toi de là que je m'y mette.

Un profond silence accueillit cette profession de foi. La force de la logique et le cynisme des expressions, montraient à nu les pensées de chacun, elles leur inspirèrent une véritable épouvante et les dégrisa à peu près. Ils voyaient surgir à côté d'eux un enfant de vingt-deux ans qui, sans regarder en arrière, sans s'occuper des suites, disséquait sa conscience et les leurs avec une témérité sans exemple. Ils voulaient le démentir et n'en avaient pas le courage; son œil, fixé sur eux, les intimidait. Pendant quelques minutes

Richard fut un triomphateur. Il le comprit, et son amour-propre en jouit délicieusement.

Revenus un peu de leur surprise, les convives essayèrent de protester. Le chevalier les écouta impassible en souriant.

— Vous avez beau faire, leur dit-il enfin, j'ai touché la vérité.

Mirabeau seul osa soutenir sa vue, M. de Talleyrand le regardait en dessous ; il l'admirait presque.

— Je vous plains, monsieur, dit le futur tribun, je vous plains ; vous avez vingt ans et vous n'êtes pas jeune. Vous devez avoir beaucoup souffert ou la nature vous a doué d'instincts dangereux et redoutables. N'avez-vous donc jamais aimé ?

— Jamais.

L'amant de Sophie leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin d'un tel malheur.

— Je vous plains, répéta-t-il.

— Mais, chevalier, demanda Laclos, êtes-vous de marbre ? N'avez-vous au cœur ni affections ni haines ?

— Oh ! oui, j'ai une haine, une haine profonde. Je hais le spoliateur de mes biens, je hais celui qui m'a forcé à végéter obscur ou à me lancer dans des entreprises hasardeuses. Celui-là me payera tout ce qu'il me coûte, je vous le jure, et au centuple encore.

— Lamenerie s'est jeté aux jambes un jeune chien qui emportera le morceau, dit en riant M. de Noailles, ce n'est pas un ennemi à dédaigner.

— Soyez-en sûr, monsieur le vicomte, je suis de bonne lignée et je ne dégénérerai pas.

M. le duc d'Orléans leva la séance ; depuis longtemps il n'avait entendu un pareil langage.

— Il ne faut pas faire attendre si longtemps madame Mariette, dit-il, ce serait un crime de lèse-galanterie, bien moins excusable, à mes yeux, que celui de lèse-majesté.

— Ah ! monseigneur, répliqua étourdiment Richard, si le roi de France, au lieu de s'appeler Louis XVI, s'appelait Philippe VI, vous ne parleriez pas ainsi.

Il s'éclipsa après cette incroyable et naïve insolence.

Lorsqu'il fut parti, le prince dit à ses familiers :

— Je défends qu'on me ramène cette tête éventée, il nous ferait accuser de complots auxquels nous ne pensons pas. Il m'exaspère avec ses révolutions. Personne ne songe à une révolution, messieurs, je suppose. Pas nous, du moins. Nous désirons des réformes et voilà tout. C'est bien différent.

Ce langage ne change point, il est le même à chaque époque, nous avons entendu tout cela.

V

LES COLOMBES

Après son voyage terminé, le chevalier de Clavières revenait un soir vers quatre heures au château paternel. Son cheval avait marché d'une vive allure depuis Poitiers, il le mit au pas pour le délasser un peu et pour se livrer à la douce rêverie qu'inspire souvent la vue des lieux où l'on a passé la plus heureuse partie de la vie, l'enfance.

Il s'était détourné de sa route afin d'apercevoir le haut de la cheminée du château de Bois-Bryant, mais il n'avait pas osé s'y présenter sans sa mère et sans savoir surtout s'il n'était pas survenu depuis son absence quelque incident qui pût alarmer son amour. La prudence est la mère de la sûreté.

L'heure sonnait à l'horloge du village, quand il entrait dans la cour. Sa mère reconnut le pas de son cheval et courut au devant de lui. Elle le reçut en bas du perron, ils s'embrassèrent avec une vive tendresse.

— Mon cher enfant, que le temps m'a paru long !

Qu'avez-vous fait pendant ces quinze jours loin de moi? Pourquoi ne m'avoir pas écrit un mot, j'étais bien inquiète, je vous assure.

Ils remontèrent ensemble dans la maison, Richard embrassait sa mère et lui disait au milieu de ses baisers.

— Ne me grondez pas, maman chérie, je vous raconterai tout cela, dès que nous allons être installés au coin de notre feu, car je suis gelé.

— Aussi pourquoi venir si lentement? Vous n'étiez donc pas pressé de me voir, méchant fils?

Il se débarrassa de son manteau et prit un siége bas qu'il approcha du fauteuil de sa mère; tout en se plaçant le plus près possible du feu, il appuyait ses coudes sur elle et la regardait. Il y avait dans ce geste et dans ce regard une grâce et une affection que rien ne peut rendre.

— Pourquoi je ne suis pas venu plus tôt, mère, pourquoi je n'ai pas écrit? En voici la cause. Je n'ai pu voir le célèbre avocat au parlement, M. Béchard, que trois jours après mon arrivée; il était allé plaider au présidial de Niort.

— Eh bien! que vous a-t-il dit?

— Il m'a écouté avec intérêt et patience. Je ne suis pas très-fort dans les questions de droit, vous le savez. Je me suis un peu embrouillé parmi les héritages et les généalogies; mais lui a tout débrouillé bien vite. Il connaît son nobiliaire mieux qu'aucun de nous.

— Son avis est...

— Hélas ! ma mère, son avis est que nous n'avons ni droits ni prétentions à conserver. M. de Chantemarne ne devait à sa famille que les terres inaliénables, le duché s'éteignant avec lui ; personne n'a rien à réclamer. Il a disposé de ses biens en faveur d'un parent à lui, qui n'est pas le vôtre ; il en était libre, et, si son testament est fait dans les formes, nous perdrions notre temps et notre argent à l'attaquer.

La baronne poussa un profond soupir.

— Et qu'a-t-il pensé de la démarche officieuse? L'avez-vous prié de la faire?

— Il l'a jugée plus qu'inutile, puisqu'elle ne peut être basée sur rien. M. Béchard m'a représenté combien un refus serait cruel, adressé à un tiers surtout. La seule chose à tenter, ce serait une entrevue entre vous. Vous seule pouvez faire un appel à la justice, aux souvenirs de votre jeunesse, peut-être vous écoutera-t-il.

La baronne ne répondit pas.

— L'avocat a demandé à voir le testament, afin de s'assurer qu'il ne portait aucune clause de nullité. Il a fallu écrire à Montmorillon, où il avait été déposé chez le notaire des Chantemarne. Tout cela prend du temps, vous le voyez. Ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Par le conseil de M. Béchard, j'ai vu un des magistrats du parlement de Poitiers, le président Irland de Bazoges. Je ne lui ai caché ni vos désirs ni les miens, je l'ai mis à même de tout juger, avec connaissance de cause. Son avis a été le même que

celui de M. Béchard. Il connaît M. de Lamenerie ; il a été à même de le suivre pendant plusieurs années, et sa confiance en sa générosité, en ses sentiments, n'est pas immense.

— Je partage cette opinion, vous le savez.

— Le testament lui a été communiqué, il s'est confirmé davantage encore dans son opinion. M. de Chantemarne, en vous déshéritant, a dû avoir une raison personnelle, une sorte de rancune. Vous seule le savez, ou peut-être ce marquis, que je hais et que je voudrais voir à tous les diables. Vous ne pouvez avoir eu aucun tort envers votre cousin, vous avez donc été calomniée, ma bonne mère, c'est le sort de toutes les belles âmes, et cela ne devait pas vous manquer.

— Enfin, la conclusion de tout cela ?

— La conclusion de tout cela, après dix conversations, cinquante entrevues entre le président et l'avocat, au moins vingt-cinq lettres au tiers et au quart, la conclusion, dis-je, est que nous n'avons point d'espoir à conserver et qu'il faut se tenir pour satisfaits. Ceci n'empêchera pas, ma mère, que si M. le marquis ne s'observe pas, s'il bronche, s'il ne vous rend pas ce qu'il vous doit, je suis aussi bon gentilhomme que lui, et je le lui prouverai.

Le chevalier rendit à madame de Clavières un compte si précis, si complet de l'emploi de son temps, qu'il aurait fallu être sceptique pour concevoir un soupçon. Un hypocrite consommé aurait seul pu mentir avec cette assurance, il aurait dû préparer

d'avance cette histoire, s'il eût voulu tromper. La baronne sembla désolée en perdant ses espérances. Sa tristesse était visible, le jeune homme entreprit de la consoler, en lui représentant qu'après tout rien n'était changé à leur situation, que sans le retour imprévu du marquis ils n'auraient pas songé à réclamer ces biens, dont ils avaient fait le sacrifice.

— Malheureusement, mon pauvre enfant, il faut vous le dire ; vous me promettez du calme, n'est-ce pas? J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer... Tout est changé, au contraire, sinon dans ma situation à moi, qui ne changera plus, du moins dans la vôtre.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu! Ma mère, ma mère, qu'allez-vous m'apprendre?

— Armez-vous de courage, mon bien-aimé Richard ; ce que j'avais prévu est arrivé...

— Radegonde ne m'aime plus, Radegonde en épouse un autre! s'écria-t-il avec violence.

— Radegonde vous aime toujours, j'en suis persuadée, et, si vous voulez tout savoir, ne vous livrez pas à ces emportements qui m'effraient et qui me rendraient incapable de m'expliquer avec vous.

— Je vous promets d'écouter sans vous interrompre, mais parlez, parlez!

— Je n'ai pas été à Bois-Bryant, je n'ai vu personne de ce côté, je n'ai rien entendu dire, mais hier le marquis de Lamenerie est venu ici.

— Il est venu! et pourquoi? puis-je le demander, ma mère?

— M. de Lamenerie a quitté le Poitou avant la naissance de Radegonde, il ne la connaissait pas...

— Il l'a vue et il l'aime !

— Il l'a vue et elle lui plaît du moins, ce n'est pas un homme qui s'éprenne si vite. M. de Lamenerie a quarante ans au plus, il a tout connu, tout essayé dans la vie, il a maintenant besoin de repos, il veut avoir une famille, transmettre à ses enfants son nom et sa fortune, il songe à se marier.

— Il veut épouser Radegonde !

Ces exclamations échappaient au jeune homme comme si on lui eût arraché un morceau du cœur, ses yeux ressemblaient à des tisons ardents, il serrait ses poings, il mordait ses lèvres, il se contenait à en mourir pour ne pas éclater.

Sa mère lui prit la main et l'attira vers elle, il la repoussa d'abord, puis revenant à ses genoux :

— Oh ! je vous en supplie, ma mère, ayez pitié de moi ! achevez ce récit funeste, dites que Radegonde m'est enlevée, dites que je n'ai plus d'espérance, cela me tuera peut-être.

— M. de Lamenerie pense à épouser mademoiselle Radegonde, c'est vrai, Richard, mais jusqu'ici rien n'est fini encore, rassurez-vous ; peut-être pourrons-nous...

— Et par quel moyen, mon Dieu ! Ma mère, ma mère, dites-le. Il n'y en a qu'un, je tuerai cet homme.

— Vous me tuerez auparavant, mon fils. Si je vous vois ainsi la tête perdue sur une appréhension cruelle, j'en conviens, que ferez-vous devant la réalité.

— Oh ! alors !... alors !... Enfin, où en sont-ils?

— Le marquis a vu souvent Radegonde avec la permission de son père ; celui-ci connaît et approuve ses intentions, il lui a ouvert sa maison ; le marquis y met des procédés, il ne veut pas que la jeune fille soit forcée ; il a prié qu'elle ignorât tout jusqu'à ce qu'elle se fût accoutumée à sa présence, jusqu'à ce qu'il fût certain d'être agréé par elle ; il n'admet pas de refus.

— Alors, ma mère, rien n'est perdu. Radegonde apprendra ses prétentions ; elle les repoussera, j'en suis certain, car elle m'aime, et elle sait quel amour j'ai pour elle. Je la verrai, je lui révélerai ce complot contre notre bonheur ; elle s'armera pour la résistance, nous nous enfuirons plutôt ensemble. Ah ! quelle frayeur vous m'avez causée, ma bonne mère ! Maintenant, je puis vous entendre tranquillement, achevez de m'instruire. Pourquoi M. de Lameuerie est-il venu chez vous? Qu'avait-il à vous demander?

— Ceci n'est pas mon secret, mon enfant, et moins que jamais je puis vous l'apprendre. J'ignore quelle suite auront ces projets ; il peut se présenter telle circonstance qui rende ce secret dangereux dans vos mains, ne m'interrogez pas.

— Vous me sacrifiez donc, ma mère, à je ne sais quel point d'honneur?

— Je ne vous sacrifierai jamais à quoi, ni à qui que ce soit au monde, Richard, vous ne l'ignorez pas, ne soyez point injuste. Je vous pardonne vos doutes parce que vous souffrez. Tout ce qu'il est nécessaire

de vous dire vous sera dit. Le marquis n'a pas pour Radegonde la passion que vous éprouvez. Il la trouve belle, elle lui semble aimable et d'un caractère qui lui convient. Sa famille est une de celles qui lui touchent de plus près dans la province, par mille raisons. Il lui faut une femme, il la choisit. Voilà tout.

— C'est trop, ma mère !

— Mais il ne l'épousera pas en fou et en aveugle, il s'informe, il interroge ceux qui la suivent depuis son enfance, moi, par exemple. A-t-elle les qualités qu'il apprécie ? Le rendra-t-elle heureux ? Il ne doute pas qu'elle ne le soit beaucoup de lui appartenir. Accoutumé à triompher, il se croit irrésistible, et les raisons qu'il a données au comte ne sont pas les véritables.

— Vieux fat !

— Il désire conserver sa liberté et se réserver la facilité de la retraite s'il ne trouve pas Radegonde telle qu'il la suppose. Je ne m'y suis pas trompée, moi qui le connais si bien.

Le chevalier réfléchissait en écoutant sa mère ; il se leva comme un homme dont la résolution est prise :

— Je verrai Radegonde demain, et je l'instruirai de tout. Nous déciderons ensemble ce qu'il faut faire.

— Et comment verrez-vous Radegonde, chevalier ? Comment pensez-vous vous lui parler surtout ? Est-ce que Julienne est dans votre confidence ?

— Non, ma mère. Nul ne sait notre doux secret, excepté vous, et je ne vous ai pas encore tout dit.

Voulez-vous me suivre dans ma chambre, vous verrez quels charmants messagers nous chargeons de nos lettres d'amour.

La comtesse, assez intriguée, consentit à ce que désirait son fils. Ils montèrent ensemble en haut d'une tourelle où le jeune homme avait établi son nid. On découvrait la rivière, il pouvait suivre de l'œil ces ondes que le regard de sa bien-aimée avait rencontrées avant le sien. C'était encore une façon de se rapprocher d'elle.

Madame de Clavières avait reçu mille fois les confidences de Richard, elle avait souri à ces élans d'un cœur jeune et plein de poésie. La retraite adoptée par l'amoureux était ornée par elle et par lui. La mère y avait réuni tout ce qu'elle avait pu trouver de plus commode, de plus élégant dans la vieille maison, le fils l'avait peuplée de ses tendresses et de ses souvenirs. Sa mère et Radegonde étaient partout autour de lui. Le portrait de l'une, les cheveux de l'autre, les fleurs qu'elle lui avait données, un bout de ruban porté par elle, un coffret où ses lettres étaient renfermées, tout, dans cet appartement d'un goût sévère et d'une simplicité recherchée, révélait des habitudes de travail et de sentiment.

Près de la fenêtre était une cage d'osier, renfermant des colombes. Madame de Clavières connaissait l'attachement de son fils pour ces charmants oiseaux; elle ne fut pas étonnée de le voir s'approcher de la cage et en ouvrir la porte. Il s'assit ensuite devant son bureau, écrivit quelques lignes sur du papier

très-léger. Il jeta des graines dans un petit vase, à côté de son pupitre. Aussitôt, une de ces colombes vint les becqueter. Il la prit alors, lui passa un ruban en collier, y attacha son billet, roulé soigneusement, et rendit la liberté à la captive ; elle s'éloigna aussitôt.

Le jeune homme la suivit des yeux aussi longtemps qu'il put la voir ; elle tournoya un instant dans l'air et se dirigea ensuite comme une flèche du côté de Bois-Bryant.

— Voilà, ma mère, quels sont nos messagers. Ils ne nous trahiront pas, du moins.

— Non, mais ils peuvent rencontrer en route un vautour ou un fusil.

— Vous me faites trembler, je n'y pensais pas. Je croyais Dieu de notre parti, je crains maintenant de m'être trompé.

— Vous aurez la réponse probablement.

— Tout à l'heure, si tout va bien. Je n'aurai pas une minute de repos jusque là !

Madame de Clavières essaya de tromper l'impatience de son fils en l'occupant de l'objet même qui la causait. Il se promenait par la chambre et s'arrêtait à chaque instant devant la croisée.

— Il faut le temps, Radegonde n'était peut-être pas dans sa chambre ; calmez-vous, mon enfant.

— Peut-être, en effet, le marquis la retient-il au salon, ou peut-être quelqu'un de ses émissaires, ce docteur italien que j'ai rencontré l'autre jour sur la route. Un instinct secret me commande de me défier de cet homme. Il me fera du mal.

— Son pouvoir n'est pas grand, à moins qu'il ne soit sorcier, ainsi que le prétendent les paysans de Boussy.

— Ne riez pas, ma mère, cela serait bien possible ; il a tout l'enfer dans son regard et dans son sourire.

— C'est un savant et rien de plus, je crois.

Richard n'écoutait plus, toute son attention se concentrait sur un point qui se dirigeait vers le château à travers l'espace. Lorsqu'il approcha davantage, il reconnut les ailes éployées d'un oiseau, puis il en distingua la couleur ; puis il aperçut la faveur rose qu'il portait en collier, enfin il reconnut la gentille messagère qui revenait au nid où elle était née. Cet échange se faisait à chaque envoi.

L'oiseau frappa la vitre avec son bec, Richard ouvrit et, d'une main fiévreuse, il déplia la missive qu'elle apportait.

« — Vous voilà donc de retour, mon ami, combien j'en suis heureuse ; j'ai compté les longs jours de l'absence. Quand vous êtes près, je ne vous vois guère ; mais je sais que je puis vous voir, j'ai au moins le bonheur de vous espérer et de vous attendre. Certes, je consens à me trouver demain, à neuf heures, aux tombeaux de Savigny. Nous causerons de *nos affaires*, je vous répéterai que je vous aime, vous me direz que vous m'aimez, comme si nous ne le savions pas tous les deux ! A demain, à toujours ! »

— Êtes-vous content, mon Richard ? êtes-vous tranquille ?

— Quelles sont ces affaires dont elle compte me

parler? répliqua le jeune homme qui pensait tout haut.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, le chevalier prit son fusil, son chien, comme s'il allait à la chasse. C'était une contenance. Dans la cour, il rencontra son père qui partait avec sa meute et qui, en l'apercevant, sonna un air de trompe.

— Tayau! tayau! venez-vous avec nous, chevalier? Vous enrôlez-vous enfin parmi les disciples de Saint-Hubert? Il en est temps, à votre âge.

— Excusez-moi, monsieur, je n'en suis pas encore digne. Je vais m'exercer contre les lapins et les perdrix de la plaine.

— Vous avez tort; on a détourné un sanglier et nous allons en forêt; une chasse admirable; ce serait là un beau début!

— Une autre fois, monsieur, si vous le voulez bien.

Il salua le comte et prit un petit sentier qui devait le conduire par un détour au rendez-vous.

— Je gage, dit le vieux gentilhomme à son piqueur, je gage, La Brie, qu'il y a quelque cotillon sous jeu. Oh! les jeunes gens! les jeunes gens!

Le chevalier s'en allait de son côté: tout au bonheur qui l'attendait, il ne fit aucune attention à l'observation de son père. Son cœur et son esprit étaient pleins de Radegonde. Il se rappelait jusqu'à la dernière lettre de son billet, jusqu'au mot le plus indifférent de leur entrevue, au moment de son départ. Elle n'avait pas cessé de penser à lui, sa mère avait de

vaines terreurs ; mademoiselle de Bois-Bryant était vaillante, elle ne se laisserait ni dominer, ni abattre, elle tiendrait ses serments, ils seraient unis un jour, dût-il mettre le feu à la province pour l'obtenir.

Il était heureux de la retrouver, il voyait tout en beau. Y avait-il au monde une puissance qui pût le séparer d'une femme si ardemment aimée?

Il marchait d'un pas rapide, sans rien voir autour de lui. Bientôt il arriva aux limites du champ du repos, son œil embrassait le paysage tout entier, paysage sévère et triste par un jour d'hiver. Il avait choisi exprès ce lieu mal famé dans le canton, afin de n'y pas rencontrer de curieux et de n'être pas dérangé dans sa conversation avec son amie.

Radegonde n'était pas encore là, il regarda à sa montre, il n'était pas l'heure. Elle avait pu d'ailleurs être retardée par mille raisons ; son père, Julienne, quelque voisin, quelque détail de ménage. Elle n'était pas libre comme lui de ses actions. Il ne fallait pas s'alarmer, il allait la voir paraître. Pourtant son cœur se serrait sous une étreinte de tristesse à l'idée que peut-être, après l'avoir attendue de longues heures, il serait forcé de partir sans la voir.

Il s'assit sur une tombe, et, s'appuyant sur son fusil, il compta les minutes. Après une demi-heure à peu près, son chien s'élança dans la direction d'un petit sentier, dissimulé derrière une haie.

— Ah ! se dit-il, respirant à peine : la voilà, elle n'est pas venue par le village.

Le chien aboya d'abord, puis il se tut, et revint en

gambadant, comme pour annoncer une bonne nouvelle.

— C'est elle ! c'est elle !

Le jeune homme courut au devant de celle qu'il attendait et qu'il aperçut en effet à quelque distance. Elle marchait lentement et paraissait indécise. Elle rougissait, elle devenait pâle, elle comprimait à peine les battements de son sein, elle avait enfin cette adorable timidité de l'innocence, qui désire et qui craint, qui s'ignore elle-même, qui brûle d'apprendre et qui le redoute. Dès qu'elle entrevit le chevalier, toute indécision disparut, elle ne songea plus qu'à le rejoindre ; en quelques secondes ils furent réunis.

— Ah ! Radegonde, ma Radegonde ! vous voici donc enfin ! je commençais à trembler, il est si tard !

— Neuf heures moins cinq minutes, monsieur, pas davantage.

— Alors c'est mon cœur qui avance et le soleil qui retarde. C'est vous, c'est bien vous, plus jolie que jamais. Vous n'êtes pas changée.

— Depuis un mois !

— Il ne faut pas un mois pour changer quand on souffre. Je suis bien changé, moi, depuis hier.

— Vous avez souffert, Richard. Qu'avez-vous ? Est-ce parce que vous reveniez près de moi ? Vous vous êtes tant amusé à Poitiers, sans doute, qu'il vous a coûté d'en partir.

— On vous a dit que je m'amusais à Poitiers ?

— Je ne sais, — oui, c'est mon père qui m'a conté cela.

— Vraiment ! on m'a vu m'amuser à Poitiers ? Oh ! les habiles espions que vous avez là !

— Enfin, pourquoi êtes-vous triste?

— Vous ne l'êtes donc pas vous?

— Non, pourquoi le serais-je ? Vous voilà revenu.

— Merci, merci, ma Radegonde, vous ne savez pas quel bonheur vous me donnez. Asseyons-nous là-bas, à l'endroit où les pierres qui forment l'enclos sont plus hautes, vous savez qu'on y est complétement caché.

— Je n'aime pas à venir ici, Richard.

— Pourquoi cela, Radegonde ?

— Ce lieu m'effraye. Le mystère qui l'entoure, ces tombeaux inconnus me frappent vivement l'imagination. Je crois voir des ombres errantes qui nous menacent ; il me semble que cela nous portera malheur.

— Enfant ! Les morts qui sont là dorment bien, depuis des siècles. D'ailleurs notre amour ne peut offenser ni Dieu, ni les anges, il est pur comme eux, il est dévoué et sincère. N'ayez donc pas peur, laissez-moi vous arranger un siége avec mon manteau. Le soleil a déjà de la chaleur ; l'air est tiède ; nous serons si bien pour causer !

La jeune fille le regarda comme on regarde celui qu'on aime quand il vous rassure et que l'on se sent protégée par lui. Je plains les femmes qui cherchent à abdiquer leur faiblesse, elles ne savent pas ce qu'elles dédaignent, elles ne savent pas ce qu'elles perdent surtout, ni quel orgueil délicieux il y a à

s'appuyer sur un bras que le cœur rend invincible.

— Ma bien-aimée, reprit le chevalier quand il eut établi mademoiselle de Bois-Bryant sur son trône d'amour, il faut me raconter toute votre vie, depuis que je vous ai vue. Il faut me dire le nom des personnes que vous avez reçues ; j'ai des raisons puissantes pour m'en informer.

— Je les connais, vos raisons, beau jaloux, et je serais tentée, de m'en fâcher. N'importe qui soit venu me voir, croyez-vous qu'on me distraira de votre pensée ? Croyez-vous que les attentions des autres me fassent oublier votre tendresse ?

— Il ne s'agit pas de moi, Radegonde, il s'agit de vous ; quand vous allez savoir la vérité, vous vous repentirez de vos reproches. On pense à vous marier, mademoiselle.

— Moi !

— Vous ! et si vous n'en avez pas été prévenue, c'est que le prétendant, assez content de son mérite, peut croire que vous irez de vous-même au devant de son choix.

— Quel est-il ?

— C'est le marquis de Lamenerie, ce beau seigneur, qui serait votre père !

— En êtes-vous sûr ?

— Il l'a appris lui-même à ma mère.

Le chevalier répéta succinctement et avec feu, ce que madame de Clavières lui avait raconté la veille. Radegonde l'écouta sans l'interrompre. Elle pâlissait.

— Il a assuré qu'ils étaient d'accord, que mon père avait consenti. Est-ce possible? Il m'a vendue sans me consulter. Mon père ! mon père !

— Votre sort est entre vos mains, Radegonde ; si vous ne cédez pas, on ne vous mariera pas malgré vous, assurément.

— Vous ne connaissez pas mon père, Richard, rien ne le touche, rien ne le fait changer ; il ne ploie devant personne ; s'il a décidé ce mariage, ce mariage se fera, dût-on m'entraîner mourante à l'autel, dussé-je expirer à ses yeux.

— Comment! si vous refusez, si vous dites *non* devant le prêtre, M. de Bois-Bryant vous contraindra par la force !

— M. de Bois-Bryant me tuera, Richard.

Un frisson parcourut tout son être; elle se sentit prête à défaillir, comme si cette terrible image, évoquée par ses craintes, était la réalité.

— Mais M. de Lamencrie, du moins, ne vous acceptera que de vous-même, et à lui, vous pouvez dire la vérité. Ce doit être un homme d'honneur, malgré son contentement de son mérite, et vous vous confierez à sa loyauté.

— Richard, je vous le jure ici, je ne reculerai devant rien pour me conserver à vous. Depuis que mon cœur se connaît, il vous aime. Dans notre enfance, on a toléré nos jeux, notre affection mutuelle. Mon père, occupé de ses agrandissements de fortune, a souvent quitté la maison et m'a confiée aux soins de Julienne ; votre mère, amie de la mienne, a, depuis sa mort,

partagé ces soins. Nous avons tous eu la même espérance, nous avons vécu dans la même liberté, autorisée par le voisinage, jusqu'au jour où le comte s'est souvenu qu'il avait, non pas une fille, mais une héritière. Il a commandé alors qu'on nous séparât, tout en traitant d'enfantillage le sentiment qui nous unissait à jamais. Il n'a pas même soupçonné qu'on pût lui désobéir, et, grâce à notre prudence, il ne pense pas que nous nous soyons revus autrement que devant lui; s'il le découvrait, il me renfermerait aussitôt dans un couvent, n'en doutez pas.

— Tout ceci m'est connu, pourtant il y a loin de là à vous sacrifier complétement.

— Mon ami, je ne vous ai point laissé voir la vérité, dans la crainte d'exciter encore votre caractère déjà si inflammable; aujourd'hui, il le faut, vous saurez tout, vous connaîtrez les obstacles pour m'aider à les combattre et à les vaincre, puisque le moment est venu.

— Des obstacles! il n'en est point pour un amour véritable, Radegonde; si vous n'êtes pas forte contre eux, vous ne m'aimez pas.

— Écoutez, Richard, nous avions un puissant auxiliaire, Julienne, qui me chérit, Julienne qui nous défendrait, qui nous aiderait de toutes ses forces, mais...

— Eh bien?

— Mais Julienne est tournée contre vous.

— Contre moi!... est-il possible! et pourquoi?

— Il est difficile de vous l'avouer, promettez-moi de ne pas l'accuser, de ne répéter à personne ce que vous

allez entendre; promettez-le moi, ou je n'irai pas plus loin.

— Mademoiselle, s'écria-t-il en frappant du pied, je ne comprends rien à ce qui m'arrive ; vous et ma mère ne me dites plus un mot sans des précautions oratoires, on jurerait que je suis un tigre, un ogre, un épouvantail.

— Vous êtes violent, du moins, et vous le devenez chaque jour davantage.

— Julienne ! parlez-moi de Julienne, je vous en conjure.

— Eh bien ! mon pauvre ami, je ne sais quel ennemi vous avez dans les environs, il court sur vous des bruits dont l'attachement de ma gouvernante s'alarme ; on vous accuse de mille écarts que je n'ai pas voulu connaître et dont elle est persuadée ; on vous a vu dans des lieux suspects ; enfin, on vous calomnie.

— Quel est l'infâme qui ose?...

— C'est tout le monde, assure-t-elle, ce ne sont pas encore nos égaux, ce sera bientôt monté jusqu'à eux, il faut les prévenir, vous disculper sans bruit, sans esclandre, sans fanfaronnade, comme un honnête homme justement blessé, et surtout conserver la dignité de votre nom, de votre situation dans le pays. Voyez Julienne, faites-la parler, et, si vous parvenez à la convaincre, nous retrouverons en elle une amie sûre et dévouée.

— Radegonde, reprit le jeune homme, qui s'était adouci tout à coup et chez qui la douleur et le découragement remplaçaient la colère, je ne comprends rien

à ce qui arrive ; un réseau de trahison et de malheur m'environne.

— On me méconnaît, continua Richard, et vous ne m'aimez pas assez pour me défendre, peut-être vous-même êtes-vous persuadée que je suis un misérable.

— Richard !

— Vous avez des doutes du moins, vous désirez que je me justifie !

— Pas pour moi, mon Dieu !

— Il me reste deux partis à prendre. Ou vous rendre votre foi, votre liberté, me décider à quitter ma pauvre mère, qui en mourra, à m'expatrier pour traîner ailleurs ma triste vie, car je ne pourrais vous voir aux bras d'un autre sans commettre un crime, autant mourir.

— Ingrat ! fit-elle en sanglotant.

— Ou bien, Radegonde, si vous m'aimez, si vous êtes assez confiante pour lutter contre tous, attendons. Fussions-nous séparés de fait, nous ne le serons jamais par la pensée, par la tendresse qui nous lie. Tant que vous vous conserverez libre, nous serons sûrs d'être l'un à l'autre, tôt ou tard, et nous ne perdrons pas courage.

Mademoiselle de Bois-Bryant sentait son cœur défaillir ; elle pleurait en silence, à l'aspect des épreuves qu'elle entrevoyait, des combats qu'elle aurait à soutenir. Ce n'était pas une nature énergique, bien qu'elle fût bonne et loyale. L'image de son père en fureur, que lui présentait son imagination, suffisait pour lui ôter toute force, tout empire sur elle-même. Le cheva-

lier en eut la triste conviction. Il lui prit la main, qu'il baisa.

— Mon amie, poursuivit-il, je devine vos angoisses, vous êtes faible, la perspective d'une lutte de tous les instants vous effraye, vous êtes si jeune! Il est un moyen de l'éviter, il ne vous demandera qu'une volonté ferme de quelques heures. Consentez à me suivre, je vais tout préparer pour notre fuite. Avant huit jours j'aurai découvert un asile sûr, ma mère ne nous refusera pas son appui. Quand vous serez à moi, il faudra bien qu'on y consente.

— Oh! jamais! jamais sans l'aveu de mon père, Richard!

— Eh bien! je reviendrai à mon premier projet, s'écria-t-il hors de lui-même, je provoquerai M. de Lamenerie, je lui demanderai raison des calomnies qu'il fait répandre, je le tuerai; lui ou moi, nous sommes de trop sur la terre.

Radegonde ne trouva pas d'autre réponse que de se jeter dans les bras du jeune homme.

— Richard! Richard! murmura-t-elle, vous voulez donc me faire mourir!

Il la serra sur son sein et la tint longtemps embrassée, en lui parlant bas. Que lui dit-il? Ce que disent tous les amoureux; ce qui triomphe et triomphera éternellement des craintes, des chagrins, des soupçons. Ces mots qu'on ne saurait répéter, qui n'ont pas de sens peut-être pour un indifférent, ces mots qu'on ne peut oublier et dont le souvenir fait battre le cœur bien longtemps après qu'on ne les entend plus.

Mademoiselle de Bois-Bryant écoutait, et ses larmes se séchaient, et tout lui paraissait possible et les obstacles s'aplanissaient. Il n'y avait plus pour elle qu'un seul malheur, celui de perdre son amant, elle était prête à braver le genre humain pour conserver son bonheur. Quant à Richard, calmé soudain, il croyait à leur triomphe, l'avenir s'ouvrait immense et magnifique devant lui. Elle l'aimait ! Qu'importait le reste du monde, il serait plus puissant que tous avec un tel soutien.

L'heure était venue de se séparer ; ils se levèrent appuyés l'un sur l'autre et marchèrent ensemble, un peu plus loin que la prudence ne le permettait. Ils n'apercevaient aucun indiscret et ne se croyaient pas observés.

Quand ils eurent dépassé un bouquet d'arbres, situé non loin du cimetière, une tête se montra timidement à travers les branches.

— Tiens, dit Fabrice — car c'était lui — le chevalier a ses raisons pour nous faire veiller au grain pendant son absence ; mais, depuis son retour, il ne perd pas de temps pour y veiller lui-même.

— Regarde, dit Barnabé, les voilà qui se quittent là-bas, à la croisée du chemin. Ils sont vraiment jolis comme des anges, quoique monsieur notre maître soit un vrai démon pour la malice. C'est égal, ils m'intéressent, et s'ils ne s'épousent pas c'est que je n'y pourrai rien.

VI

LA ROUSSE

Le Poitou et le Limousin se touchent. Ces deux provinces limitrophes ont beaucoup des mêmes usages et des mêmes mœurs. Cependant le Limousin est plus industrieux, plus propre au commerce que son voisin, à son tour plus aristocratique et plus agriculteur. Le patois, l'accent diffèrent. Le patois poitevin n'est que le vieux français corrompu; presque tous les mots se retrouvent dans Rabelais et dans les plus anciens auteurs. Le Limousin a pris beaucoup de l'Auvergne, son autre bordure; c'est un pays très-pittoresque, il participe déjà de la chaîne des *Puys* qu'il va rejoindre; il est difficile, par exemple, de trouver en France un site plus remarquable que celui de Saint-Léonard.

Situé moitié au pied, moitié à la cime d'une colline élevée, le village est entouré de ruisseaux accidentés de cascades. Des rochers énormes les surplombent,

des arbres admirables les bordent, des tapis de verdure, émaillés de pâquerettes, descendent en pente jusqu'à la route, qui domine une vallée merveilleuse, plus loin sont des coteaux à perte de vue.

Tout au sommet de la côte se trouve une petite maison blanche aux volets verts, entourée d'un jardin rempli des plus belles fleurs et des plus beaux fruits de la saison. On touchait à la fin de juin, plusieurs mois s'etaient écoulés, l'été avait remplacé les frimas. Ce jour était celui de la Fête-Dieu. La création tout entière était en liesse et semblait s'associer aux bénédictions qui montaient vers le ciel avec l'encens, avec les cantiques, avec les prières.

Une jeune fille de dix-huit à vingt ans, debout à la porte de l'enclos, regardait attentivement en face d'elle sur la pente opposée, l'église où s'agitaient les préparatifs de la procession; sa main cachait ses yeux afin de les garantir du soleil, elle offrait dans sa pose une grâce et une morbidezza infinies. Son pied, sa main, sa taille eussent fait envie à une Parisienne; ce n'était pas une beauté pourtant, mais c'était le charme incarné par hasard dans la fille d'un huissier, exerçant jadis sa profession à Bourganeuf, la petite ville la plus proche de ce paradis.

Il s'était retiré quelques années auparavant dans la propriété où il était né, et d'où l'ambition de porter la verge l'avait chassé. Veuf, avec deux filles, il y avait vécu, assez riche pour sa position, et aussi heureux que peut l'être un honnête recors, qui n'a pas trop fait crier ses pratiques, et qui jouit en paix

du repos acquis par les services rendus aux créanciers et des petites rentes que lui ont procurées ses exploits.

Une fluxion de poitrine l'emporta presque subitement. Il laissa ses enfants orphelines, non pas abandonnées. Prévoyant, comme un ministre de la justice qui sait le vrai de l'humanité et ce que l'on peut attendre d'elle, il avait pourvu à leur avenir et les avait rendues parfaitement indépendantes, même de leurs plus proches parents.

Sa fille aînée, Thérèse Chartier, avait vingt-quatre ans. Trompée dans son premier amour, elle jura de ne se marier jamais. C'était une belle personne, un peu virile, sérieuse, intelligente, d'un caractère ferme et hardi, très-entière dans ses volontés, très-persévérante et fière comme la fille d'un grand d'Espagne ; elle n'aimait que la retraite, bien qu'elle eût en elle toutes les ressources nécessaires pour se faire une place dans la vie.

M. Chartier l'avait instituée, par son testament, tutrice de sa sœur, moins âgée qu'elle de dix ans. Il la savait capable de défendre les intérêts de cette enfant et les siens, mieux que tous les gens d'affaires du pays. Geneviève, la plus jeune des sœurs, était celle que nous venons de voir en observation sur la route et si occupée de savoir quand la procession passerait devant chez elle et s'arrêterait à un beau reposoir qu'elle avait disposé avec amour.

— Ma sœur, ma sœur, ils sont partis, dépêche-toi ; on entoure notre reposoir, les voisins y portent des

flambeaux, ta corbeille doit être prête. Si tu ne la remets pas tout de suite, ils sont capables de ne pas lui laisser la place, et ta peine sera perdue.

— J'y vais, j'y vais, petite folle ; ne vois-tu pas qu'il y a loin de l'église ici, et que nous avons le temps? Quant à prendre la place de ma corbeille, je voudrais savoir qui l'oserait. Du reste, me voilà.

Thérèse parut, portant sur ses bras un véritable chef-d'œuvre, une masse de fleurs arrangées en pyramides avec un goût exquis. Geneviève sauta de joie ; elle s'empara d'une des anses et marcha triomphalement vers le petit autel, où une statue de la Vierge sortait d'un nid de roses. On se rangea pour laisser passer les jeunes filles, qui semblaient jouir d'une grande considération, et le bouquet fut inauguré au milieu des applaudissements de l'assemblée.

Geneviève portait un charmant costume qui tenait de la bourgeoise et de la paysanne ; on n'avait pas encore confondu les rangs, et les nouveaux principes, qui commençaient déjà à bouleverser la France, n'étaient pas en honneur dans ce pays reculé. A peine si deux ou trois jeunes gens, sortis du bourg pour chercher fortune, en avaient apporté un faible écho ; ils n'avaient point été compris, les braves habitants de Saint-Léonard obéissaient aux anciens usages. Ils servaient Dieu et le roi de leur mieux, et, pourvu que leurs récoltes ne fussent pas grêlées, pourvu que le receveur des tailles ne les tourmentât pas trop pour les impôts, ils se montraient satisfaits.

La jeune fille était jolie comme un lutin avec son

déshabillé de basin blanc, son fichu de linon, garni d'une malines, dont la pareille bordait le bonnet brodé à fond de satin blanc, son tablier de taffetas gorge de pigeon et ses souliers de veau d'Orléans, ornés de boucles de marcassite. Il n'existait pas de modèle plus complet d'une de ces grisettes de l'époque, dont les seigneurs raffolaient et qu'ils préféraient souvent à la majestueuse beauté des grandes dames.

Geneviève était honnête, jamais un mot n'avait effleuré sa réputation. Thérèse faisait bonne garde, elle éloignait les godelureaux. Elle comptait marier sa sœur à un des anciens clercs de son père, un jeune homme *qui avait de quoi* et qui achèterait l'étude, peut-être mieux encore. Il aspirait à être procureur, et il travaillait en conséquence.

Joseph Dulac, reconnu officiellement pour le prétendu de Geneviève Chartier, était un bon et loyal garçon, peu brillant, très-occupé de ses affaires, et qui laisserait sa femme absolument maîtresse au logis. Thérèse regardait cette circonstance comme parfaitement heureuse, elle ne croyait pas sa sœur susceptible d'un sentiment très-passionné, et la tranquillité de l'intérieur était, à ses yeux, la plus désirable des conquêtes.

Mais la pauvre Thérèse connaissait peu le cœur humain, elle comptait sans le hasard, sans le diable, qui se mêle volontiers de nos affaires, et sans l'amour surtout, cet autre diable qui n'a ni griffes, ni cornes, et dont les blessures sont si envenimées pourtant.

Un jour, que Geneviève allait à Bourganeuf, voir une parente dans la carriole du curé, conduite par le sacristain, celui-ci la versa au beau milieu d'un champ où le cheval eut la fantaisie d'aller brouter, attiré sans doute par le joli tapis bleu que formaient les fleurettes du lin.

Le sacristain n'y voyait guère ; il était vieux ; il eut mille peines à se retirer du trou où gisait la carriole. Geneviève en fut bientôt dehors. Elle se releva lestement et employa ses petites forces à relever son compagnon, mais à eux deux ils ne pouvaient venir à bout de remettre sur pied le cheval et la voiture. Comment faire ? S'il passait seulement quelqu'un !

— Restez là, père Bastien, je vais aller voir sur la route ; j'appellerai les voyageurs.

— Et ils ne vous résisteront pas, Geneviève, car vous êtes bien avenante.

Cette route de Saint-Léonard à Bourganeuf est un enchantement. Ce sont tantôt des bijoux de montagnes, couvertes d'éricas de toutes couleur et d'éclatants orchis, tantôt des vallées vertes comme des émeraudes où courent de petits filets d'eau aussi limpides que du cristal. De temps en temps la pointe d'un clocher gothique ou quelque ruine féodale accidentent le paysage ; les bêlements des troupeaux, parcourant les vastes pâturages qui sont la richesse de la contrée, donnent de la vie à ces solitudes. Mais, à cette heure matinale, bergers et troupeaux étaient encore à l'étable, et Geneviève commençait à croire

qu'il faudrait rester longtemps avant de voir arriver personne.

Cependant, après une demi-heure d'attente, il lui sembla distinguer de très-loin encore un homme armé d'un fusil, qui sortait du bois et qui descendait vers le grand chemin. Son premier mouvement fut la frayeur.

— Ah ! mon Dieu ! pensa-t-elle, si c'était un voleur, qui me prît mes boucles d'oreilles et ma croix !

Elle eut envie de se cacher, un examen plus attentif la rassura. Le nouveau venu était fort bien habillé, un beau chien le précédait, ce devait être un chasseur. Peut-être quelque seigneur des environs, qui s'amusait à tuer des cailles ; celui-là leur porterait secours. On lui a souvent répété que les seigneurs ne refusaient rien aux jolies filles. Mais il faut se méfier d'eux, ajoutait la conscience ; ils font payer cher leurs services.

Plus il [illegible] plus Geneviève reprenait confiance. [illegible] mme de vingt-trois ans, beau et [illegible] s pourrions avoir déjà rencontré [illegible] archait vite et n'avait pas encore [illegible] euse, qui s'approcha et lui fit la

[illegible] elle...

[illegible] s, ma belle enfant ?

[illegible] t le père Bastien et la Rousse [illegible] s un trou, et je ne peux pas les

— Vraiment ! Où cela ?

— Là, monsieur, en bas du pont. Voyez-vous ?

Elle s'avança jusqu'au bord du parapet de l'arche jeté epar la nature sur un ruisseau plus fort que les autres.

— Oui, je vois et je vais vous tirer d'embarras· D'abord, qui êtes-vous, ma jolie fille ?

— Geneviève Chartier, monsieur, la fille de l'ancien huissier de Bourganeuf.

Pour elle, un huissier était l'égal d'un président ; elle s'imaginait inspirer un respect profondà tous ceux qui connaîtraient la qualité de son père.

— La fille d'un huissier, est-il possible ? répéta-t-il en riant. C'est là une dignité du premier ordre ; on ne peut pas laisser votre carrosse dans un fossé, ne plaisantons pas.

— Ce n'est pas mon carrosse, monsieur, c'est la carriole du curé de Saint-Léonard, où je demeure.

— Vous demeurez à Saint-Léonard ? Et monsieur votre père ?

— Il est mort, monsieur, et ma mère aussi, je suis seule avec ma sœur.

L'inconnu la regardait d'une singulière façon ; elle se sentit troublée sous ce regard et se retourna vers son protecteur toujours assis sur le côté du véhicule et ne pouvant s'en arracher, tandis que la Rousse, à moitié couchée, humait l'air de tous ses poumons, comme pour appeler du secours qui ne lui venait pas.

— Monsieur, monsieur, allons donc aider le père Bastien et la bête à sortir de là.

— Soit! c'est œuvre de charité; puissé-je vous donner la foi et en être récompensé par l'espérance.

Cet abominable jeu de mots parut à Geneviève une phrase impie, mais une phrase charmante.

— Monsieur, puisque vous avez tant d'esprit, je vous en prie, ne vous moquez pas des vertus théologales.

Le jeune homme rit de bon cœur de cette supplique, la naïveté de l'enfant lui sembla aussi ravissante que son visage. A son aspect, le père Bastien fut tenté de risquer le signe de la croix; il a dit depuis qu'il avait cru voir l'ange du mal s'emparant de la pauvre fille.

— Ah! Geneviève, il ne faut jamais rien demander à des beaux messieurs comme cela, ils ne sont pas faits pour rendre des services aux pauvres gens et ne savent pas comment s'y prendre.

— Mon brave homme, je vais d'abord vous ramener ici, et puis, à nous deux, nous remettrons la voiture sur ses roues, pourvu qu'elles ne soient pas cassées toutefois. Voyons tendez les deux mains, ou bien attelez-vous à mon fusil, il n'est pas chargé. Qui diable pouvait s'attendre à trouver une fondrière dans un champ de lin et comment avez-vous fait pour y tomber?

— Monsieur, c'est que la Rousse... voyez-vous... un coup de fouet... et puis la Rousse, elle a l'oreille dure et la tête fêlée, c'est que...

— Allons, du courage! nous allons y être, vous conterez l'histoire après. Ne craignez pas, je vous

tiens. Là, vous n'êtes pas blessé, j'espère. Au cheval, maintenant.

Avec une habileté peu commune, qui prouvait une habitude consommée, il commença par dételer la jument ; se sentant libre, elle se releva. Restait la voiture. Le cheval, entremêlé dans ses harnais, n'aurait pu lui être d'aucun secours ; au contraire, il se fût débattu et eût pu lui envoyer quelque ruade.

— L'homme est sain et sauf. La bête boite, seulement un peu plus qu'à l'ordinaire ; quant à cette boîte, elle est imprimée dans la terre ; il va falloir se salir les doigts pour la toucher. Si vous ne m'en récompensez pas, belle Geneviève !...

Le sacristain leva la tête à ces mots ; il flairait un enjôleur ; on ne pouvait cependant pas laisser la carriole de M. le curé par terre et rester là jusqu'à l'éternité.

— J'aurais préféré un goujat, murmura-t-il entre ses dents. Que la Vierge nous protége !

Il porta de son mieux la roue, suivant les instructions du beau gentilhomme, et après un peu d'efforts, ils parvinrent à rendre son équilibre au vieux berlingot ; par une protection visible de la Providence, il en était quitte pour quelques avaries qui ne l'empêchèrent pas de rouler sur le chemin du roi.

— Dieu soit loué ! Nous allons partir.

Cette exclamation de Bastien révélait son désir de s'arracher le plus tôt possible à une compagnie qu'il redoutait ; il tomba de son haut quand son sauveur, après avoir réparé le dommage, lui dit d'un ton délibéré :

— Vous allez à Bourganeuf, et moi aussi ; vous ne me refuserez pas une place.

Le nouveau venu, qui n'était autre que l'amant de Mariette, on l'a déjà reconnu, expert en séductions, trouva la proie belle et se promit qu'elle ne lui échapperait pas. Il fallait de l'adresse, afin de ne pas effaroucher la belle et de ne pas éveiller les soupçons du vieillard. Il ne paraissait que trop disposé à en concevoir, et il pouvait faire crouler tout le plan, non-seulement en dévoilant à Geneviève le danger qu'elle courait, mais surtout en prévenant sa sœur, qui mettrait tout en œuvre pour la préserver.

Bastien avait fait une horrible grimace en apprenant que le beau jeune homme les honorait de sa compagnie.

— Mais, monsieur, une pareille voiture n'est pas digne d'un seigneur tel que vous.

— Vous ne me connaissez guère, père Bastien, je ne suis pas fier, moi, je regarde les hommes comme tous égaux devant Dieu, et je ne me crois pas au-dessus de vous le moins du monde ; ce qui est bon pour vous et pour cette belle enfant est bon pour moi ; suis-je d'une autre espèce que la vôtre parce que je m'appelle le chevalier de Clavières ? Allons donc ! ce sont des vieilleries dont nous faisons justice, nous autres philosophes. Touchez là et regardez-moi comme votre serviteur.

Il lui tendit la main ; le sacristain se retira et se confondit en révérences, il n'avait jamais rien entendu

de pareil ; Geneviève ouvrait des yeux démesurés et des oreilles encore plus grandes.

— Ne vous moquez pas d'un pauvre homme, monsieur le chevalier, et ne cherchez pas à enjôler une jeune innocente.

— Je ne me moque pas, et je ne cherche à enjôler personne. Je vais me marier, je suis ici pour des intérêts de famille, et je vous prouverai bien que j'ai dit la vérité.

— Vous allez vous marier, monsieur, c'est différent.

— Avec une jeune et belle demoiselle, qui partage mes idées et qui se fera un plaisir de vous traiter comme ses amis. C'est dans les cœurs simples qu'on trouve la vertu et la bonté, et non pas parmi nos pareils, orgueilleux et égoïstes. Je suis bien jeune, mais j'ai beaucoup réfléchi et mon unique occupation est de me rendre digne du titre de philosophe, auquel j'aspire.

— Philosophe ! je n'ai jamais entendu parler de cela. C'est donc plus que chevalier ?

— Philosophe est plus que roi ; c'est le plus grand des noms quand on a su le mériter.

— C'est-il plus beau que d'être évêque ?

Cette naïveté de Geneviève arracha un sourire au jeune homme, en dépit de sa gravité. La pauvre petite était émerveillée de ses phrases et l'admirait déjà comme un être supérieur. Elle était triste à l'idée de son mariage et n'en comprenait pas la raison. Elle devait en être joyeuse, au contraire, puisque la belle dame qu'il amènerait serait aussi bonne que lui, elle

donnerait aux pauvres gens, à qui Thérèse mesurait les aumônes et que sa sœur eût voulu secourir tous.

Ils cheminaient au petit trot de la Rousse, remise de son accident, car le chasseur avait conquis sa place. Le chevalier prit les rênes, causa avec le bonhomme et regarda à peine sa compagne. Cependant deux ou trois fois leurs pieds se rencontrèrent, elle rougit, elle devint préoccupée, le vaurien le remarqua et en tira un bon augure.

Si le sacristain était seulement sourd! se disait-il.

Un peu avant d'arriver à Bourganeuf, il demanda à descendre sous prétexte d'une visite dans le voisinage, il ne se souciait point d'être vu en pareil véhicule. Il savait d'ailleurs tout ce qu'il voulait savoir : Bastien resterait quelques heures seulement à la ville, il repartirait le soir; Geneviève y séjournerait une semaine, chez des parents. Pendant ce temps, il pourrait la voir, ne fût-ce qu'à l'église, il trouverait moyen de lui déclarer ses sentiments, et ce serait bien le diable s'ils ne parvenaient pas à s'entendre.

Il connaissait la demeure de la tante chez qui Geneviève demeurait. Dès le lendemain, il passa et repassa devant la porte, espérant l'apercevoir. Elle ne l'attendait point, mais ayant tourné les yeux vers la rue, elle le reconnut. Il allait entrer à l'église. Aussitôt la jeune fille mit sa cape et annonça qu'elle partait pour la messe; personne ne s'y opposa. A cette époque, dans les familles bourgeoises surtout, la messe était la première action de la journée.

Geneviève était d'une innocence complète; l'idée de

mal faire n'était pas même entrée dans son âme. Le chevalier avait exprimé les meilleurs sentiments ; il était pieux, puisqu'il fréquentait les offices ; il était sur le point de se marier ; il ne lui avait pas dit un mot répréhensible. Que pouvait-elle craindre ? Un penchant secret l'entraînait vers lui ; il lui sembla qu'elle prierait mieux en unissant sa prière à celle d'un si digne seigneur qui deviendrait le bienfaiteur du pays.

Le Satanas est si fin qu'il se sert, pour nous entraîner, des bons côtés de notre nature, quand il n'en a pas d'autres à sa disposition.

La première personne qu'elle aperçut en entrant, ce fut M. de Clavières : il s'était assis près de la porte, convaincu qu'elle ne tarderait pas à venir. Il avait entendu sonner la messe, c'était une occasion à tenter. Geneviève se rendit au banc de sa famille, devant l'autel ; il ne tarda pas à se rapprocher et s'agenouilla de manière à être vu dans l'attitude du recueillement. Il ne leva pas les yeux une seule fois, mais il se trouva auprès du bénitier pour lui offrir l'eau sainte et la salua ; elle lui rendit gauchement son salut et s'échappa tout émue.

En rentrant, elle ne put s'empêcher de parler du chevalier, de sa piété et de ses vertus.

— Le chevalier de Clavières ? reprit la bonne femme, je connais cela ; ce sont de grandes gens du Poitou, ils avaient jadis des terres par ici ; on les a vendues parce qu'ils étaient moins riches ; peut-être le sont-ils redevenus et vont-ils les racheter.

Geneviève se sentit fière et heureuse de ce renseignement ; son compagnon de voyage avait dit la vérité. C'était un homme d'importance, il pourrait accomplir les projets qu'il avait annoncés ; une telle connaissance devait lui faire honneur.

A dater de ce moment, ils se rencontrèrent chaque matin à l'église ; ils se virent plusieurs fois de loin dans la journée. Peu à peu le chevalier s'enhardit, il la regarda d'abord, il lui parla ensuite de choses indifférentes , puis du sentiment irrésistible qu'elle lui avait inspiré, mais en termes si couverts, si convenables, que la tigresse la plus renforcée n'eût pu lui en faire de reproches.

Lorsque la pauvre enfant quitta Bourganeuf, la séduction était très-avancée, elle ne s'effaroucha nullement quand M. de Clavières lui annonça qu'elle le verrait très-incessamment à Saint-Léonard. Il désirait n'y pas être connu, pour des raisons très-importantes qu'il lui confierait plus tard, il la priait, en conséquence, de garder le secret, même vis-à-vis de sa sœur. Il désirait savoir où il pourrait la rencontrer sans éveiller les soupçons de personne et sans la compromettre surtout. Elle lui indiqua un petit bois, situé autour d'une mine, assez près de leur enclos et où les paysans n'allaient point dans la semaine, parce qu'il ne conduisait à rien et que le pays était inculte aux environs. Geneviève ignorait le mal, elle ne fit donc aucune difficulté de s'y rendre. Elle devait recevoir des confidences qui la rendaient orgueilleuse, apprendre ce que nul ne savait dans le pays, elle pre-

nait une grande importance à ses propres yeux. Elle aimait et elle n'en savait rien. Le chevalier la devinait, lui, et dès lors sa victoire était certaine.

Hélas ! c'est l'éternelle histoire du serpent, il n'est pas de parabole plus vraie que celle-là.

Thérèse Chartier, rigide et sérieuse, avait pour sa sœur un sentiment maternel peu éclairé. Elle la traitait sévèrement pour des babioles, et lui laissait, du reste, une liberté entière : leurs caractères ne se comprenaient pas ; la naïveté, la gentillesse de la cadette étaient, aux yeux de l'aînée, un puéril enfantillage ; pour elle, sa sœur avait toujours dix ans ; si on lui disait :

— Geneviève est bien belle !

Elle répondait :

— Oui, elle le sera, quand elle aura l'âge.

Elle ne songeait pas que cet âge était venu, et que mille dangers entouraient ce trésor. Les sorties de la jeune fille n'étaient pas plus fréquentes qu'à l'ordinaire, seulement elle rentrait rêveuse souvent, gaie quelquefois, son humeur changeait, elle avait des impatiences et des distractions, elle s'occupait moins de ses oiseaux, elle renvoyait son chien quand il voulait la suivre, elle cueillait de gros bouquets qu'elle oubliait sur la haie et qu'elle délaissait pour effeuiller des marguerites des champs.

Un observateur eût reconnu promptement ces symptômes, Thérèse ne s'en douta pas. Elle avait aimé un paysan, sa nature n'était pas, à beaucoup près, aussi fine, aussi distinguée que celle de sa sœur ;

les délicatesses, les péripéties des sentiments, lui étaient inconnues. Scrupuleuse à l'excès, comme les dévotes sans lumières, elle s'était crue une grande coupable, pour avoir avoué sa préférence à un homme avant le mariage, mais sa *perversité* n'allait pas plus loin.

Les rendez-vous se répétèrent presque chaque jour, le chevalier avait constamment de nouvelles confidences à faire, et Geneviève les écoutait avec un intérêt toujours plus vif. Bientôt il ne fut plus question de son mariage et de sa prétendue encore moins. Geneviève en parla, il éluda le discours. Elle insista, il prit un air réservé et répondit que tout était changé, qu'il ne se marierait pas, ou du moins pas avec la même personne. Le cœur de la pauvre enfant se mit à battre bien fort, elle trouva à peine le courage de demander pourquoi.

— Parce que je ne l'aime plus et que j'en aime une autre.

— Ah !

Elle pâlit affreusement et s'appuya sur un arbre voisin.

— C'est très-mal, monsieur, murmura-t-elle.

— Il serait encore plus mal de la tromper. Je lui ai tout écrit ; j'ai repris ma parole, elle se consolera, je ne vaux pas tant de regrets. Au lieu que moi, je serais mort, s'il m'avait fallu renoncer à l'espoir si doux que j'ai conçu. J'ai choisi une jeune fille adorable, élève de la nature, bonne, aimante, dévouée, un ange. Il lui manque quelques quartiers de noblesse,

peu importe ! j'en ai pour elle. Et d'ailleurs, la noblesse n'existera bientôt plus qu'en souvenirs. Elle est pauvre, je suis riche, je pourrai lui tout donner, c'est le premier bonheur de la vie, le plus doux, n'est-ce pas? N'est-ce pas que j'ai bien fait de changer, Geneviève !

— Mais, monsieur, balbutia-t-elle, une fille au-dessous de vous, tout le monde vous blâmera, c'est impossible !

— Tout est possible si elle m'aime, et j'ose l'espérer. Dites, chère Geneviève, le croyez-vous?

— Moi ! Oh ! je n'y puis croire.

Elle fut si surprise, si transportée, si ravie, que ses yeux se fermèrent et qu'elle serait tombée s'il ne l'eût soutenue. Ce fut un moment d'extase, elle crut voir le ciel ouvert. Le piége était grossier, mais une enfant aussi ingénue devait y tomber. Une demi-heure après, elle avait repris la tranquillité et la confiance, il lui avait expliqué ses projets.

Le plus grand secret était nécessaire, afin d'amener la famille de Clavières à accepter le choix du chevalier. Sa mère était parfaite, elle l'aimait par-dessus tout; mais son père pourrait s'opposer à ses desseins et il dépendait de lui. Il fallait donc se taire, même vis-à-vis de Thérèse, surtout vis-à-vis d'elle, qui ne voudrait entendre aucun tempérament et qui gâterait tout. Ils continueraient à se voir comme par le passé; il allaient échanger leurs serments, ils seraient dès lors époux devant Dieu et rien ne les séparerait plus.

A dater de ce moment, la pauvre fille fut perdue.

Le jour de la Fête-Dieu, où nous la retrouvons et où elle attendait si impatiemment la procession, c'est qu'il lui avait promis de s'y rendre déguisé, méconnaissable pour tous. Ils pourraient, dans la confusion de la cérémonie, échanger quelques paroles, quelques regards. Leurs entrevues n'étaient plus aussi fréquentes, Thérèse avait témoigné de l'humeur de ces sorties continuelles assez mal expliquées; elle retenait sa sœur au logis, elle lui imposait sa tâche de travaux, et les amoureux n'étaient plus libres comme dans les premiers moments. Genoviève en prenait un vrai chagrin, et le chevalier menaçait de briser violemment les entraves; elle employait son éloquence et sa tendresse à le modérer, dans la crainte de voir ruiner leur avenir. Elle était ce matin-là heureuse et gaie, elle allait le voir! Peut-être pourrait-elle s'échapper un instant et courir à la ruine, où il ne manquerait pas de l'attendre. Cette pensée illuminait son cœur comme le soleil illuminait le paysage.

Elle aidait de tout son zèle à l'arrangement du reposoir, lorsqu'une voix se fit entendre à son oreille.

— Mademoiselle, disait-on, laissez-moi soulever ce flambeau; il est trop lourd pour vos petites mains.

Elle se retourna vivement et sa respiration s'arrêta. C'était lui, mais transformé, de telle sorte que sa mère eût hésité à le reconnaître. On eût juré un novice paysan, timide, mais gauche; personne ne fit aucune attention à lui, les villages d'alentour affluaient à Saint-Léonard et la foule était grande. Il put cau-

ser avec Geneviève, en feignant de donner tous ses soins à la dévotion de l'autel.

— Je vais te donner une lettre, lis-la attentivement et prends courage. Je dois partir tout à l'heure, je suis rappelé par ma mère, mais je reviendrai bientôt et je penserai à toi sans cesse. Ne va pas pleurer, je t'en conjure, on nous regarde.

— O mon Dieu, mon Dieu ! répétait la pauvre enfant, dont les yeux se mouillèrent en dépit de ses efforts.

— Je serai à peine absent quelques jours, et puis nous ne nous quitterons plus. Je te laisse ce billet, où j'ai mis tout mon cœur, il me remplacera.

— Geneviève ! Geneviève ! cria Thérèse, viens donc ici, la nappe est déchirée, il faut vite la recoudre.

Elle obéit, en jetant à son amant un regard désolé. Il resta à la même place tant que dura la cérémonie ; ensuite il s'en alla lentement, mais il ne prit pas le chemin du bois ; c'en était fait, elle ne le reverrait plus. Cette journée de fête, commencée sous de si charmants auspices, se termina par une douleur que le temps devait augmenter encore. Geneviève se mit au lit, elle ne mentait point en disant qu'elle souffrait, et son mal était de ceux qui ne guérissent point.

VIII

COMMENT LES CURÉS DE CE TEMPS-LA PARLAIENT A LEURS PÉNITENTES

Revenons maintenant au château de Bois-Bryant, où nous avons laissé Radegonde, décidée à résister, à combattre sans paix ni trêve plutôt que de renoncer à Richard. Elle était rentrée chez elle le jour du rendez-vous avec une joie infinie dans le cœur. Son père l'avait demandée plusieurs fois et témoignait son mécontentement d'une absence aussi prolongée.

Julienne ne manqua pas de la prévenir, la bonne fille était inquiète.

— Je ne sais, mademoiselle, ajouta-t-elle, mais M. le comte est très-préoccupé, il a en tête quelque projet qui vous concerne, je le connais assez pour en être sûre.

Radegonde se rappela le récit du chevalier, elle se rappela les paroles de M. de Bois-Bryant à propos du marquis, elle se sentit défaillir, son courage s'évanouissait déjà.

— Qu'avez-vous, chère enfant? vous pâlissez. D'où venez-vous? que vous a-t-on appris? Vous paraissiez si contente d'abord et vous voilà si surprise de ce que je vous annonce. Vous étiez prévenue cependant, vous-même redoutiez les idées de M. le comte sur votre avenir, c'est pourquoi j'ai cru devoir vous répéter...

— Ah! Julienne, j'étais si heureuse! et maintenant, je le vois, le moment terrible est venu, la lutte va commencer, il me brisera, te dis-je.

— Pauvre enfant! si douce, si bonne, mais si faible et si timide!

— J'étais forte tout à l'heure, je ne te cacherai rien, à toi, ma seule amie; j'ai vu Richard.

— Richard? Mademoiselle, c'est un monstre.

— Écoute-moi, on t'a trompée, Richard m'aime comme il m'a toujours aimée, Richard est digne de moi. Je lui ai avoué tes soupçons, les calomnies dont il est victime, et si tu avais vu de quel air il a écouté tout cela, quel regard était le sien, comme il s'est justifié! tu aurais été persuadée comme moi.

Julienne secoua la tête, elle ne parut pas convaincue.

— Richard est innocent, mais Richard m'a prémunie contre les intrigues qui me menacent. Je lui ai promis de ne pas céder, je ne veux pas céder et je tremble déjà. La voix seule de mon père, lorsqu'il est furieux, me paralyse; il me conduirait à l'échafaud que je ne me défendrais pas, je crois.

Julienne ne le savait que trop; depuis son enfance, elle avait trouvé chez Radegonde la même impression.

Ce père, qu'elle ne voyait que de loin en loin, devant qui ceux qui l'entouraient frémissaient de crainte, était placé dans sa jeune imagination comme un épouvantail. Quand elle l'apercevait par hasard, elle n'entendait que des menaces ; il ne la caressait jamais, il n'avait jamais eu pour elle la moindre de ces attentions qui prouvent un attachement même superficiel. A peine la regardait-il ; quand on la lui amenait, il répétait d'un ton dur à Julienne :

— C'est bien, c'est bien, elle est jolie ; ayez soin que rien ne lui manque ; emportez-la.

Elle le quittait glacée de peur ; elle n'osait même pas pleurer devant lui. Cette impression grandit avec elle, et rien désormais ne pouvait l'effacer.

— Ma chère demoiselle, reprit la gouvernante, il faudrait pourtant nous entendre et nous préparer, si le danger est proche. Je vous aiderai de tout mon pouvoir, pourvu que ce soit à l'intention de votre bonheur. Richard n'est pas coupable, il vous l'a prouvé, soit ! Alors qu'il nous explique comment le compère Mathurin, un brave homme, n'est-ce pas, l'a vu de ses propres yeux dans un cabaret à Lussac, entouré de coupe-jarrets ?

Comment la Limousine l'a rencontré à Saint-Léonard, il y a un mois, courant après les jolies filles ; comment, à Poitiers, quand il y va, il fait des orgies telles, que le maître de l'auberge des Trois-Piliers ne veut plus le recevoir. Et ce n'est pas avec ses pareils qu'il se compromet ainsi, c'est avec des bohèmes, des aventuriers, des comédiennes. Je vous cite les témoins,

puisque aujourd'hui vous consentez à m'entendre, c'est la première fois !

— Ces témoins ont menti ou ils se sont trompés, Julienne ; Richard est incapable de ces turpitudes ; il n'y a qu'à le regarder pour en être convaincu. Richard est l'honneur même, ses sentiments sont aussi élevés que ses instincts, c'est un gentilhomme, c'est un chevalier. Il quitte à peine sa mère, qu'il adore, l'amie de la mienne, tu la connais et tu ne peux supposer qu'elle l'ait élevé dans de tels principes.

— D'abord, mademoiselle, il reste très-peu chez madame la baronne, c'est lui qui ment s'il vous l'affirme, on le trouve sur tous les chemins. Il se déguise, à ce qu'il paraît, et il est aussi habile à cela qu'un saltimbanque : il ne peut masquer ses yeux et on le reconnaît à son regard. Je sais qu'il a la mine trompeuse, c'est un hypocrite, dont j'enrage ; quand il est près de vous, il semble un petit saint, on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

— Julienne, je t'imposerai de nouveau silence, si tu persistes à me soutenir les mensonges que nos ennemis soudoient. Ils ne croyaient pas sans doute te persuader si aisément.

— Quels ennemis avez-vous, mon bon Jésus, vous que tout le monde aime dans le pays ?

— Le marquis de Lamenerie, son infernal médecin, qui ressemble au diable.

— Vos ennemis ! cela est impossible !

— Mes ennemis, puisqu'ils veulent m'arracher à

mon seul amour! puisque le marquis compte m'épouser!

Julienne jeta un cri d'épouvante.

— Il n'aura pas cette effronterie, mademoiselle; devant moi, devant madame de Clavières il n'osera pas prétendre à votre main. Ce serait une infamie telle que je n'y croirai pas avant de l'avoir vue.

— J'ignore pourquoi ce serait une infamie à lui que de me prendre pour femme; ce que je sais, toutefois, c'est qu'il a confié ses intentions à la baronne et que la baronne n'est pas comme toi convaincue de l'impossibilité du fait, puisqu'elle m'a fait avertir de me tenir sur mes gardes.

Le tonnerre, tombant dans la chambre, n'eût pas plus terrifié la bonne fille.

— Madame de Clavières ne croit pas la chose impossible! j'irai à Clavières, j'irai demain, je lui parlerai, elle oublie donc... notre devoir à toutes deux est de dire la vérité et d'empêcher ce sacrilége.

— Oh! fais cela, Julienne, avoue tout à mon père, qu'il ne me force pas, qu'il ne m'arrache pas à Richard, et je te bénirai tous les jours de ma vie.

Elle embrassa l'excellente créature, dont la tendresse n'était pas douteuse, mais que son exaltation et ses connaissances bornées rendaient dangereuse pour un jeune esprit comme celui-là. Le temps passait pendant ces explications, le comte s'impatientait de plus en plus et sa fille n'était pas en disposition de paraître devant lui. Il envoya de nouveau son valet de chambre pour l'avertir qu'il l'attendait, il fallut obéir.

En la voyant paraître, les yeux rouges et sans être habillée, la mauvaise humeur de M. de Bois-Bryant redoubla.

— Vous voilà donc, enfin, mademoiselle, d'où venez-vous dans cet équipage ? pourquoi avez-vous pleuré ?

— Je suis allée à Savigny, mon père, et...

— Et vous avez pleuré les chevaliers tués à la bataille de Poitiers, c'est d'un bon cœur ; néanmoins il faut avoir des larmes de reste. D'où vient que vous sortez seule, comme une bouvière ? Manquez-vous de domestique pour vous accompagner ? Que cela ne vous arrive plus, entendez-vous ? Dès que vous quittez le parc, que quelqu'un vous suive, il n'est pas convenable de faire autrement.

Radegonde n'osa pas répliquer.

— Je vous ai fait appeler pour vous annoncer une visite et pour vous *prier* de la recevoir de votre mieux. Le marquis de Lamenerie va devenir notre hôte pendant quelques semaines, sans doute. Vous ne paraîtrez pas dans un pareil négligé devant un seigneur de ce rang. Il se peut qu'il vous parle de choses sérieuses dans des termes qui vous étonneront, vous l'écouterez, il a mon assentiment.

— Mon père, ne pourrait-on savoir...

— Vous devez me comprendre, que diable ! je croyais ne pas avoir besoin de mettre les points sur les *i*. Puisqu'il vous faut des explications complètes, en voici : Le marquis vous demande en mariage ; c'est un parti inespéré, vous ne sauriez en trouver un meilleur et vous l'épouserez.

— Mon père, je ne l'aime pas.

Le comte partit d'un éclat de rire formidable.

— La belle raison! est-ce qu'on a besoin d'avoir de l'amour pour son mari? est-ce que votre mère m'aimait quand je l'ai choisie? Ce sont des idées de petite fille, vous en reviendrez.

— Il est plus âgé que moi.

— Tant mieux! il saura vous conduire. D'ailleurs, n'est-il pas plus beau, plus séduisant que les jeunes muguets? En connaissez-vous un aussi accompli? je vous engage à vous plaindre. On vous offre deux cent mille livres de rentes, un grand seigneur, un homme d'esprit, renommé dans toute la France pour son mérite, et vous n'êtes pas satisfaite. Vous devriez me remercier à genoux.

Radegonde ne put retenir un sanglot, elle suffoquait.

— Ah! pas de scènes, mademoiselle, pas de désolation. Je vous ai prévenue une fois déjà, vous savez qu'on ne m'attendrit pas; j'ai ma volonté, elle ne saurait fléchir. Conserviez-vous l'espérance d'une union disproportionnée que votre entourage avait arrangée sans mon autorisation? elle est plus impossible que jamais; si Julienne vous entretient dans votre révolte, je la chasserai; on la remplacera, quoi qu'elle en pense. Si nos voisins vous soutiennent de leurs conseils, la porte leur sera fermée. Enfin, vous deviendrez marquise de Lamenerie, je l'ai décidé, je le veux, je ne vous écouterai même plus; n'essayez pas de m'influencer.

Il tourna le dos à sa fille, lui fit signe qu'elle pouvait se retirer, et rentra dans sa chambre.

Mademoiselle de Bois-Bryant se soutenait à peine. Quelque accoutumée qu'elle fût aux brutalités de son père, cette douleur l'écrasa sous son poids. Il y a de ces natures indomptables, qui ne cèdent à rien, que rien ne touche, dont la volonté est la seule règle. Ce sont de pareils gens qui font les despotes. Roi, M. de Bois-Bryant aurait traité son peuple comme il traitait sa fille. Il eût, ainsi que Néron, mis le feu à Rome pour satisfaire un caprice. Malheureux sont les êtres qui dépendent d'un homme sans cœur et sans frein, ils doivent ployer sous sa verge de fer et rien ne peut les sauver de son despotisme.

Julienne, consternée, reçut dans son sein le pauvre oiseau blessé; elles pleurèrent ensemble jusqu'au moment où le bruit des roues leur annonça l'arrivée de l'hôte détesté. La gouvernante parut reprendre tout à coup un peu de courage.

— Rassurez-vous, dit-elle, rajustez-vous de votre mieux, et laissez-moi faire. Puisque M. le comte ne nous écoute pas, puisqu'il est inflexible, je verrai le marquis, je lui parlerai, il m'entendra; je lui dirai la vérité, et il a trop d'orgueil pour vous épouser malgré vous.

— Que Dieu t'entende, Julienne! car c'est ma mort que l'on prépare.

— Oui, on en meurt, je le sais, je l'ai vu, et ce marquis n'en peut douter; espérons pourtant.

Radegonde descendit au salon, elle y trouva M. de

Lamenerie, le docteur et le curé; son père vint au devant d'elle et la reçut avec un sourire aimable.

— Ces messieurs vous excuseront, ma fille, ils savent que vous êtes souffrante et fatiguée d'une course à Savigny où vous avez été dès le matin. Elle aime les antiquités, l'abbé, et les énigmes historiques. Vous devriez développer ses dispositions et lui donner des notions plus certaines, vous qui êtes un puits de science. Elle vous ferait honneur, n'en doutez pas.

Le comte parlait comme un homme qui cherche à détourner l'attention, la tristesse de Radegonde l'inquiétait. Il tremblait que M. de Lamenerie ne s'en alarmât, et tous ses efforts devaient tendre à empêcher une explication entre lui et sa fille.

En vain appela-t-elle à son aide et son savoir-vivre et les devoirs de maîtresse de maison, elle ne pouvait trouver ni un sourire, ni un mot gracieux. Chaque fois que ses regards se levaient, elle rencontrait ceux du marquis et de son complaisant fixés sur elle, avec une expression significative.

Le premier ne cachait pas une admiration et une affection naissante; le second plongeait comme de coutume son œil ardent jusqu'au fond de son âme et de sa pensée. Il voulait savoir : ce besoin impérieux chez lui brisait les obstacles. Radegonde frissonnait à l'idée de ne rien pouvoir lui cacher et d'être ensuite à sa merci.

La conversation prit un tour sérieux qui l'intéressa et qui fit trêve à ses préoccupations. Le marquis et M. de Bois-Bryant ouvrirent leurs anciens souvenirs

et se retrouvèrent sur le terrain commun des regrets.

Il existait entre eux, néanmoins, un embarras qu'ils ne pouvaient vaincre. Ils marchaient sur un terrain mouvant ; ils s'arrêtaient au moment de prononcer certains noms, de raconter certaines anecdotes ; ils se craignaient mutuellement ; il devait y avoir entre eux des circonstances délicates à rappeler ; le curé, plus instruit sans doute que les autres convives, suivait leurs discours avec une attention inquiète, prêt à porter secours à celui qui semblerait fléchir.

— Je ne me rends pas compte du changement prodigieux de la baronne de Clavières, dit le marquis après quelques exclamations sur la beauté des femmes au temps passé, il ne reste aucune trace de son charmant visage ; je ne l'ai pas reconnue ici, à notre première rencontre. Elle a donc eu quelques bouleversements extraordinaires de santé?

— Madame de Clavières a été malade, en effet, répliqua vivement le prêtre, elle a eu de violents chagrins aussi, et le chagrin produit de grands ravages sur les natures délicates.

— J'ai peu vu son mari, ajouta le docteur; mais, selon moi, il ne doit y avoir aucune sympathie dans leurs rapports, car c'est un sot, un brutal, un grossier personnage. Une femme de Paris s'en inquiéterait moins; elles ont tant de distractions ! Dans vos provinces, c'est plus sérieux. Une dame de château, quand elle n'a pas une fortune hors ligne, vit beaucoup avec monsieur son époux ; ils ont des points de

contact continuels et de fréquents tête-à-tête. Le baron, j'en suis sûr, est désagréable en ces occasions-là !

— Le baron est tout ce que vous dites, monsieur, poursuivit M. de Bois-Bryant ; il joint à ces défauts une jalousie stupide qui s'étend aux moindres détails. Il ne peut en concevoir sur le présent, il la concentre sur le passé. La plus légère allusion à la beauté de sa femme, à ceux des gentilshommes du pays qui ont eu la moindre velléité de s'occuper d'elle, le rend enragé ! Il pourfendrait nos souvenirs ; si l'on en croit la voix publique, la pauvre femme a souvent à se plaindre de sa brutalité, quand son imagination la reporte en arrière.

— Je ne m'étonne plus qu'elle ait vieilli si vite !

— Clavières n'a que deux pensées : cette jalousie et la rage de la chasse ; au total, c'est une brute.

— Et son fils ? Il m'a paru fort distingué. Il ressemble à sa mère, à ce qu'elle était, du moins. Est-il intelligent ? En pourra-t-on faire quelque chose ?

— Jusqu'ici, il n'est rien encore qu'un beau fils ; on verra plus tard, répliqua sèchement le comte.

Le médecin fixait sur Radegonde deux prunelles ardentes, elle en perdit presque contenance et comprit qu'il avait des soupçons.

L'abbé devinait bien des choses, d'après sa connaissance des caractères et des positions. Il vint en aide à la jeune fille en attaquant un autre sujet ; mais il ne la délivra pas des obsessions de l'Italien, c'était chez lui un parti pris, sans doute.

Cette journée s'écoula comme un siècle pour made-

moiselle de Bois-Bryant. Elle trouva Julienne dans sa chambre quand elle y entra, et la bonne femme, toujours décidée à sa démarche hasardeuse, essaya de nouveau de la con soler.

— Je vais ce soir même, tout à l'heure, chez M. le marquis, dès que je vous aurai mise au lit, ma chère enfant; il m'entendra, il se souviendra et il renoncera de lui-même à une union impossible. Je reviendrai vous rendre la tranquillité aussitôt; vous passerez une bonne nuit, j'en suis sûre. Je vous aurai débarrassée d'un soupirant incommode et acquis un ami sincère. Attendez-moi.

Julienne s'en alla par les corridors, faisant le moins de bruit possible et rasant les murailles, comme si elle eût couru à un rendez-vous. Tous les hôtes du château s'étaient retirés, il était de bonne heure pourtant, et M. de Lamenerie ne pouvait être endormi; elle frappa en tremblant à sa porte, son valet de chambre se présenta.

— Dites, je vous prie, à M. le marquis, que Julienne lui demande un moment d'entretien.

— Julienne! la bonne Julienne! répondit une voix du fond de l'alcôve; qu'elle entre, je suis enchanté de la voir.

La femme de charge fut introduite, le domestique se retira et la porte se referma discrètement derrière lui.

Radegonde attendait avec une impatience fiévreuse. Les heures passaient et sa gouvernante ne revenait pas. Il était plus de minuit qu'elle n'avait pas reparu.

Enfin, elle l'entendit marcher et son cœur se serra. Ce n'étaient pas les pas légers de la femme qui apporte une bonne nouvelle; elle traînait ses pieds, elle s'arrêtait, elle hésitait! Elle aussi elle avait pleuré, et ses traits exprimaient une véritable douleur. Radegonde n'eut pas besoin de l'interroger, elle avait échoué dans sa mission, tout espoir était perdu.

— Ah! mademoiselle, ah! ma chère enfant, pardonnez-moi, je vous ai trompée involontairement, je ne suis qu'une sotte, une niaise, je ne comprends rien aux idées du grand monde. J'ai cru à un obstacle insurmontable entre vous et M. le marquis, je regardais comme un sacrilége l'union qu'on vous propose, et c'est justement pour cela qu'il la désire. Il m'a prouvé qu'il était libre de vous aimer, de vous le dire, de faire de vous sa femme; j'ai dû me taire; non pas qu'il m'ait persuadée, ma conscience me répète qu'il a tort; mais, en effet, aucune loi ne vous sépare, et je n'ai plus qu'à me soumettre à ce que je considère comme votre malheur.

Radegonde cacha son visage dans son oreiller et sanglota.

—Maintenant, ajouta Julienne, tout dépend de vous, refusez hautement, ayez du courage. Si vous dites *non*, aucune puissance humaine ne peut vous faire dire *oui*, et M. le curé ne vous mariera pas malgré vous. Je ne saurais trop vous le répéter. Allons demain ensemble au presbytère, confions-lui votre douleur, votre répulsion, il la comprendra, il nous aidera, croyez-le, et ne vous tourmentez pas.

— Mais as-tu dit à cet homme que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais?

— Sans doute.

— Eh bien! qu'a-t-il répondu?

— Qu'il saurait vous faire changer de sentiments, que ses soins, ses procédés, sa délicatesse vous toucheraient.

— Non, non, et je le lui répéterai moi-même quand il le voudra.

La nuit entière se passa ainsi. Julienne essaya de tranquilliser sa maîtresse; elle lui présenta des espérances lointaines et flatteuses, elle parla même de Richard en des termes que sa conviction repoussait. Tout fut inutile; elle ne put ramener le calme dans cette âme troublée, et le jour les trouva éveillées toutes deux.

— Je suis décidée, Julienne, je mourrai plutôt que d'épouser un homme que je hais; je ne sais comment je pourrai résister à mon père, j'ai le frisson rien que d'y penser; mais il en sera ainsi. Habille-moi, allons chez M. le curé et cherchons auprès de lui la force et les consolations nécessaires, lui seul peut venir à notre secours.

Personne n'était levé à Bois-Bryant quand elles en sortirent, hors les gens des communs, qui s'étonnèrent de cette promenade matinale. C'était par une belle matinée du mois d'août, le soleil dorait la rivière de ses premiers rayons, elle semblait rouler des paillettes d'or, tout était parfums, concerts, autour d'elles, la nature s'éveillait dans la splendeur de sa force. Malgré

sa préoccupation Radegonde s'arrêta un instant pour contempler le paysage.

— Ah ! s'écria-t-elle en soupirant, que tout cela serait beau si l'on était heureux !

Le village et l'église de Boussy étaient situés entre les deux châteaux ; une allée de vieux châtaigniers, plantée au bord de la Vienne, y conduisait directement. Les oiseaux chantaient sur les branches leurs hymnes du matin, les petits insectes bruissaient dans l'herbe, une tiède vapeur montait des eaux paresseuses aux rameaux des saules qui les caressaient, la flèche de l'antique chapelle pointait seule au milieu des arbres qui cachaient les toits de chaume, comme un symbole de la prière qui s'élève vers Dieu.

L'*Angélus* sonnait, on était déjà debout au hameau, les paysans se disposaient au travail, les enfants jouaient devant les maisons, et les canards, les poulets couraient par la rue; le chien du curé aboyait joyeusement sur le seuil de son maître. Le prêtre pourrait recevoir un instant la désolée avant de dire sa messe.

La servante la connaissait depuis son enfance et ne l'avait jamais vue arriver que les mains pleines de bienfaits pour le petit troupeau ; elle l'accueillit avec un sourire et l'introduisit dans la modeste pièce qui servait au curé de cabinet de travail, de salle à manger et de salon. Des livres épars ouverts sur les tables révélaient ses recherches assidues ; déjà il était à l'ouvrage. Il se leva en apercevant la douce fille et lui demanda avec empressement ce qui l'attirait si matin.

— La douleur, mon bon père, vous seul pouvez me soutenir et me tendre une main amie.

— Je suis tout à vous, n'en doutez pas, mais je suis aussi bien peu de chose. Qu'y a-t-il? que désirez-vous?

Elle raconta au milieu de ses larmes ce qui se passait au château.

— Oui, monsieur le curé, interrompit Julienne, on veut la marier au marquis de Lamenerie, comprenez-vous cela? Vous savez mieux que personne que c'est impossible.

L'abbé ferma les yeux, comme pour se recueillir et se consulter.

— Je ne vois pas que ce soit impossible, dit-il enfin.

— Comment? vous oubliez donc...

— Je n'oublie rien. Les souvenirs devraient être douloureux pour certaines gens et les éloigner de cette chère colombe; ces gens-là sont les seuls juges de leur conscience, il ne nous est pas donné d'y pénétrer avec eux.

— Mais, monsieur le curé, tout s'oppose à ce mariage, le passé, le présent, l'avenir. Le cœur de ma chère demoiselle Radegonde a parlé; bien que son choix ne soit pas selon mes vœux, je le préfère mille fois encore à celui que M. le comte veut lui imposer.

— Quoi! mademoiselle, vous avez donné votre amour et...

— Mon père, je n'ai pas changé; depuis que j'existe, j'aime Richard de Clavières, vous ne l'ignorez pas.

Le visage de l'abbé se rembrunit.

— J'ai cru à un enfantillage. Le chevalier de Clavières ! Tant pis, tant pis, mon enfant, il m'en coûte de le dire, mais ici c'est un devoir de conscience ; il n'a pas tenu ce que promettaient ses jeunes années, il oublie ses principes de foi, il donne dans la philosophie, on lui reproche en outre une conduite déréglée, il circule sur son compte des bruits peu honorables...

— C'est faux ! interrompit Radegonde en se levant vivement.

— Mon Dieu ! mademoiselle, ce dont je parle n'implique pas l'honneur, ni même le caractère de M. de Clavières aux yeux du monde. A la cour, sans doute, ce sont des peccadilles dont on se tire avec le dicton : Il faut que jeunesse se passe. Ici, dans nos vieilles habitudes, ce sont des choses sérieuses, et je ne crois pas qu'il se trouve beaucoup de mères disposées à lui donner leurs filles.

Radegonde devint rouge et se sentit irritée contre l'abbé, au point de ne vouloir accepter de lui ni conseils, ni protection.

— Si vous portez un semblable jugement sur le chevalier, M. le curé, je ne vous ennuierai pas davantage de mes chagrins. Vous ne pouvez nous servir auprès de mon père, je ne vous demande qu'une chose, c'est de rester neutre ; c'est de ne pas répéter les sots propos des paysans qui, je ne sais pourquoi, s'obstinent à voir ce qui n'est pas et à calomnier un homme qui ne leur a fait que du bien.

— Vous m'accusez, mademoiselle !

— Je ne vous accuse pas, monsieur l'abbé ; vous

êtes prévenu, cela suffit pour vous rendre injuste. Comment vous, qui connaissez si bien Richard, vous qui l'avez suivi de si près et toujours, comment pouvez-vous admettre des calomnies aussi absurdes?

— Je n'admets pas, je crains, je constate un fait, vrai ou faux, dont les conséquences sont indubitables. Ne m'en veuillez pas, regardez-moi toujours comme votre meilleur ami et disposez de moi en cette qualité.

La servante entra, avec force saluts, force excuses et force *révérence parler*; le messager du Limousin était à la porte, chargé d'une lettre pour M. le curé, de la part d'un de ses confrères. Il en prendrait la réponse à son retour de Poitiers, le dimanche suivant. Que fallait-il faire?

— Accepter la lettre et me la donner, Gondille, nous verrons ensuite.

Le messager, resté en dehors, entendit ces paroles et présenta lui-même son petit paquet.

— Permettez-moi de lire, mademoiselle, je ne sais ce que ce peut être et j'ai toujours peur des surprises.

Sur l'autorisation de mademoiselle de Bois-Bryant, il ouvrit la lettre, sa physionomie prit sur-le-champ une expression triste et inquiète.

— De mauvaises nouvelles, M. le curé? j'en serais désolée.

Le curé songeait et ne répondait pas.

La cloche commença à sonner pour la messe.

— Ma chère fille, et vous, Julienne, assistez au saint

sacrifice que je vais célébrer. Priez Dieu de m'éclairer sur ce que je dois faire ; priez-le avec ferveur, car la position devient grave et difficile pour un pauvre prêtre de campagne comme moi. Quoi qu'il arrive, ne doutez pas de mon zèle ; je le répète, hélas ! les événements nous entraînent et les faits accomplis sont plus forts que tous nos vœux. Allez à l'église et que le Seigneur veille sur nous.

IX

OU LE MARQUIS DEVIENT AMOUREUX

Radegonde pria de tout son cœur; cependant, malgré elle, sa curiosité, vivement excitée, lui donna des distractions. Quelle pouvait être cette lettre arrivée d'une manière si inattendue? Pourquoi M. Raymond l'avait-il regardée avec une sorte de pitié après l'avoir ouverte? Pourquoi avait-il imploré les lumières d'en haut? Ce message la concernait, elle n'en doutait pas, ou bien il concernait Richard, n'était-ce pas la même chose? Ce qui le touchait ne la touchait-il pas? Elle remarqua chez le prêtre un recueillement triste qui l'inquiéta, et attendit imaptiemment la fin de l'office pour l'interroger.

Elle rentra la première à la maison curiale; l'abbé la suivit bientôt, toujours rêveur et préoccupé.

— Nous avons prié, dit-elle, le Seigneur vous a-t-il inspiré, mon père?

— Oui, mademoiselle, j'ai pris ma résolution. J'ai reçu une lettre étrange, je ne vous le cache pas, je ne la communiquerai à personne avant d'avoir obtenu des explications plus précises. Pour être plus tôt éclairé, je n'attendrai pas le messager du Limousin, j'écrirai par la poste.

— Cette lettre m'intéresse, monsieur le curé?

— Pas directement. Ne vous inquiétez pas, ma fille, ayez confiance en Dieu et en mon vieil attachement. Peut-être la Providence veut-elle vous sauver par moi d'un grand danger. Je vous en conjure, jusqu'au moment où je vous instruirai de ce que je vais apprendre, ne faites aucune démarche décisive, ne vous brouillez pas avec M. le comte, ne revoyez pas M. de Clavières, retirez-vous dans votre chambre le plus possible, et priez.

— Mon père, mon père! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous avez découvert quelque chose d'horrible, ne me laissez pas dans cette incertitude, qui me rendra folle.

— Je n'ai rien découvert, je vous le jure; ce que j'appréhende est trop vague pour que je puisse préjuger. Retournez au château, votre absence serait remarquée. Dieu envoie des forces pour supporter les épreuves, et sa main protectrice s'étend sur ceux qui l'implorent, ne l'oubliez pas. Julienne, je vous recommande mademoiselle de Bois-Bryant, consolez-la de votre mieux, détournez ses inquiétudes. Rien n'arrive que par la volonté d'en haut, qu'elle en soit persuadée et qu'elle attende, recueil-

lie, la manifestation de cette volonté. Adieu, voici l'heure de mes visites pastorales, je suis forcé de vous quitter, je vous reverrai souvent jusqu'à ce que je puisse vous guider avec certitude. Comptez sur moi.

Radegonde, en sortant du presbytère, prit le plus long sentier pour rentrer au logis ; elle avait besoin d'épancher son cœur, de former des conjectures sur ce nouvel incident. Un homme plus adroit, moins primitif que l'abbé Raymond, lui eût caché ses craintes et n'eût pas éveillé le soupçon dans son cœur. Pour lui la franchise et la loyauté étaient le premier des devoirs. Incapable de dissimuler ses impressions, il avait laissé deviner à la jeune fille ce qu'un peu de réflexion l'eût engagé à taire. Il pressentait une douleur, un danger ; ce coup préparé d'avance serait moins cruel, pensait-il, l'intention était bonne, l'exécution manquait d'adresse peut-être, peut-être aussi l'avenir lui donnerait-il raison.

Lorsque l'heure du déjeuner réunit les hôtes de M. de Bois-Bryant, il s'étonna que sa fille se fît attendre ; il fronçait déjà le sourcil quand il la vit entrer, froide, cérémonieuse, triste, strictement polie, s'efforcant de ne manquer à aucun de ses devoirs de convenance et ne laissant pas à son père le plus léger prétexte de se plaindre d'elle.

La conversation fut naturellement sérieuse ; en vain le docteur essaya-t-il de l'animer, la contenance de Radegonde posait entre les convives une barrière d'airain. Elle traitait le marquis surtout avec une défé-

rence obséquieuse, dont il ne pouvait se plaindre et qui le glaçait.

— Je ne sais ce qu'a cette jeune fille, dit-il en sortant de table à son confident, elle m'impose plus que la reine, son sourire et son regard sont tranchants comme des lames d'acier.

— Je vous l'ai attesté, monsieur le marquis, elle en aime un autre, et, si elle vous épouse, ce sera comme une victime conduite à l'autel pour être égorgée. Il ne faut pas vous en effrayer, tout cela changera, elle ne résistera pas longtemps au charme de vos séductions, dont elle ne se doute pas, la pauvre petite campagnarde! épousez toujours!

— Non pas, s'il vous plaît; vous pourriez vous tromper, et il ne serait plus temps d'y revenir. Faut-il vous l'avouer? Je me sens entraîné vers elle par un attrait invincible, je l'aimerai plus que je n'ai aimé personne, et cette *petite campagnarde* fait battre mon cœur comme il n'a pas encore battu.

— Vous êtes à l'âge où ces phénomènes se présentent, monsieur le marquis, dans la plénitude de votre force et de vos passions. Prenez-y garde! ces passions-là dévorent tout.

— Oui, répliqua M. de Lamenerie avec un amer sourire, c'est l'ardeur du soleil couchant.

En causant ainsi ils se promenaient sur une vaste terrasse qui dominait les jardins et la Vienne, les portes du salon étaient ouvertes et leur permettaient de voir ce qui s'y passait; ils buvaient goutte à goutte un excellent moka, que leur avait versé la belle main

de Radegonde; en ce temps-là, je l'ai dit, une châtelaine n'eût pas manqué à ce devoir dans ces provinces reculées, où les nouveaux usages n'avaient pas encore pénétré.

Mademoiselle de Bois-Bryant avait ensuite pris son tambour et s'était mise à broder une nappe d'autel pour la paroisse. Son père donnait quelques ordres à ses travailleurs.

— Voyez-la, ajouta le marquis, n'est-elle pas adorable dans cette occupation vulgaire? Quelle physionomiecharmante!

— Et triste, oui, monsieur le marquis. Comme ses beaux yeux suivent avec langueur ce cavalier là-bas, sur la route de Chauvigny, que je crois bien reconnaître.

— Où cela? qui donc? Ah! cet homme, si bien enveloppé d'un manteau, qui marche au pas de son cheval, et qui se tourne sans cesse de ce côté? Pourquoi cache-t-il ses traits?

— Il sait que l'*on* ne s'y trompera pas, et c'est tout ce qu'il lui faut. Il tient peu à ce que vous ou M. le comte vous aperceviez ce petit manége.

— Vous avez de bons yeux et une vive perspicacité, docteur, pour reconnaître un amoureux de si loin.

— J'ai le zèle de votre service, mon honoré patron, répliqua le médecin en s'inclinant, je n'ai pas besoin d'un long examen. Ce jeune homme est votre rival, le chevalier de Clavières, l'objet d'un amour enfantin, le rêve des dix-huit ans de la pauvrette. Nous éteindrons facilement ce beau feu, vous dis-je, le héros

n'est pas immaculé, il dissimule ici sous des dehors de sentiment une grande tendance aux plaisirs; je suis sur la trace de ses fredaines et, d'ici à très-peu de temps, j'en aurai l'histoire au complet. Ce sont autant de crimes irrémissibles aux yeux de notre pastourelle, elle fera la comparaison et votre succès est assuré.

— Quoi! ce drôle est aimé et il trompe une beauté semblable! pour des poupées sans grâce et sans esprit, c'est certain. Un gentilhomme de cet âge, si loin de Paris! décidément il n'y a plus de province. De mon temps nous étions, en Poitou et si jeunes! fidèles comme des Amadis.

— Vous en avez beaucoup rappelé, depuis.

Radegonde n'entendait pas cette conversation; elle eût pu en saisir quelques mots lorsqu'ils passaient et repassaient devant elle; son attention était ailleurs. Elle suivait de l'œil ce voyageur mystérieux que le docteur avait remarqué. C'était le manteau vert galonné de Richard, c'était son chapeau à larges bords, pourtant ce n'était pas son cheval. Bien qu'il regardât avec affectation le château, elle ne trouvait pas dans son allure hardie, dans la brusquerie de ses mouvements, son charme et sa distinction habituels. Il tourna la tête tout à fait, elle ne put le méconnaître, c'était lui!

— Ah! pensa-t-elle, ce n'est pas de moi qu'il s'occupe en ce moment; il a aperçu le marquis, et toute sa contenance est une provocation. De là ce changement qui m'étonne. Mon Dieu! envoyez-lui la patience et la raison, autrement comment cela finira-t-il?

Le chevalier disparut derrière un bouquet de bois ; plus tard la route tournait, il n'y avait plus moyen de l'apercevoir ; elle respira, le danger s'éloignait avec lui.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, Radegonde ne changea pas d'attitude, elle demeura froide comme une statue, et cette froideur même excitait davantage la passion croissante de son prétendu.

— Si cela continue, dit-il à Carrachio, j'en perdrai la tête, mais elle ne m'aimera pas !

— Patience, monsieur le marquis, nous verrons.

De son côté, mademoiselle de Bois-Bryant comptait les jours et les minutes, le temps coulait trop lentement au gré de son impatience. Les postes en ce temps-là, surtout d'une campagne à une autre, étaient d'une extrême lenteur ; M. Raymond ne recevait pas la réponse désirée, bien que le messager, à son retour de Poitiers, eût été chargé d'une nouvelle missive pour presser le correspondant.

Radegonde avait eu par les colombes plusieurs billets de Richard, inquiet et malheureux au delà de toute expression. La présence de son rival au château le désespérait. Il rôdait, disait-il, autour de cette maison, où peut-être son bonheur allait se détruire, comme s'il eût pu le préserver par sa présence occulte.

La jeune fille recommandait la prudence, elle jurait de se conserver à lui, elle le suppliait de ne faire aucun éclat et d'attendre, comme elle, le secours de Dieu. C'était enfin le plus joli commerce du monde, que celui de ces deux enfants, Roméo et Juliette en personne. Hélas ! la tempête s'élevait à l'horizon et les char-

mants tourtereaux allaient être cruellement séparés.

Un matin, le temps était superbe, M. de Lamenerie se sentit plus jeune que jamais ; il éprouvait un besoin d'agitation, de mouvement qu'il n'eût point ressenti à Versailles, alors que la politique des cours, les soucis de l'ambition l'occupaient.

— En vérité, comte, dit-il à son hôte, je rajeunis à cet air natal, à cette bonne vie de campagne, j'ai un grand désir de me promener aujourd'hui. Je ne me souviens plus guère de nos environs, je l'avoue à ma honte. Où pourrions-nous aller, que pourrions-nous voir? Ce pays est ravissant, je le sais, je me le rappelle, et je serais enchanté de le parcourir.

— Voulez-vous faire une visite à madame de Châtaignier? Touffou est le roi de la contrée. C'est vraiment un beau manoir, une résidence royale.

— C'est peut-être un peu exagéré, monsieur ; cependant Touffou est, en effet, fort remarquable. Je ne suis pas en disposition de faire des révérences ; cherchons autre chose.

— Vous plairait-il de revoir Chauvigny.

— Ah! oui, les ruines. Elles sont intéressantes et cette course me reportera vers ma jeunesse. Allons à Chauvigny, nous mettrons le carrosse et les chevaux sur le grand bac du village et nous traverserons dans un de vos bateaux au bout du parterre. La rivière n'est pas large, d'ailleurs.

Mademoiselle de Bois-Bryant avait grande envie de refuser, elle opposa quelques difficultés qui furent

promptement levées, un regard de son père lui fit comprendre qu'il comptait être obéi. Elle se disposa donc à partir; triste et dolente comme elle l'était et devait l'être désormais; elle eût voulu courir au presbytère, c'était jour d'ordinaire, et peut-être le curé aurait-il quelque chose à lui apprendre. Il fallut y renoncer.

Lorsque le bateau fut au milieu de la Vienne, elle aperçut M. Raymond dans l'allée de châtaigniers; il se dirigeait probablement vers le château et il ne la trouverait point. Quelle angoisse! Elle hasarda de signaler sa présence.

— Il est dommage qu'il ne soit pas arrivé plus tôt, nous l'eussions emmené; il sait beaucoup de choses sur Chauvigny, dit le comte.

— Nous pourrions retourner le prendre, nous ne sommes pas encore loin, ajouta-t-elle timidement.

— Il ne viendra peut-être pas, et puis cette robe de prêtre me glace quand j'ai envie de m'amuser; je vois toujours derrière le confessionnal et le cercueil, répliqua le marquis.

La proposition en resta là. Le carrosse attendait, on y prit place et les distractions de la route firent oublier ce que l'on laissait derrière soi, Radegonde seule conserva ses pensées. Bientôt on aperçut la petite vallée et les ruines, qui produisent de loin un imposant effet.

— C'étaient de puissants seigneurs que ces châtelains, nous devons être parents éloignés par eux, monsieur le comte, votre maison et la mienne se sont très-souvent alliées avec Chauvigny. J'ai dans mon chartrier

bien des actes qui en font foi. De là sans doute cette singularité d'avoir bâti deux châteaux si près l'un de l'autre que Boussy et Bois-Bryant; nos ancêtres étaient amis, ils prévoyaient que dans l'avenir leurs descendants seraient plus unis encore.

En prononçant ces mots, le marquis s'inclina gracieusement vers Radegonde, qui resta immobile et qui pâlit. Les chevaux s'arrêtèrent, un laquais ouvrit la portière, on descendit au milieu d'un groupe de curieux, accourus pour voir de près la noble compagnie.

Le marquis offrit le poing à mademoiselle de Bois-Bryant et pénétra avec elle dans les ruines. Ils se trouvaient un peu en avant des autres; il était trop adroit pour ne pas profiter de l'occasion si souvent cherchée en vain.

— Me serait-il permis, mademoiselle, de vous adresser une question?

— Assurément, monsieur.

— Pourrais-je savoir d'où vient votre tristesse? pourquoi vous êtes si pâle, si mélancolique à présent? Vous n'étiez pas ainsi la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Radegonde hésita à répondre et se troubla. Une inspiration lui vint soudain.

— Je ne vous satisferai pas aujourd'hui, monsieur; mais je vous promets de ne vous rien cacher. Je désire avoir avec vous un entretien suprême, lorsqu'il en sera temps. Ne me trouvez pas bien hardie, et considérez que ma position me force à vous parler ainsi.

— Voyez donc, monsieur le marquis, s'écria le comte,

9.

qui s'approcha avant que M. de Lamenerie ait eu le temps de répondre, voyez donc la singulière architecture.

— Est-ce que ces ruines sont habitées? demanda le docteur. Voilà des hardes, fort sales j'en conviens, et tout une batterie de cuisine.

— Ce seront quelques vagabonds, sans doute.

M. de Bois-Bryant ne se trompait pas, M. Fabrice et M. Poupard n'avaient eu que le temps de se jeter derrière un pan de murailles. De là ils échangeaient des signes avec Barnabé, qui suivait son maître en grande livrée.

— Et le patron qui doit venir! glissa Fabrice à l'oreille de son camarade, comment cela va-t-il se passer?

M. de Bois-Bryant n'avait pas visité les ruines depuis bien des années, le marquis y était plus étranger encore; Radegonde seule les connaissait parfaitement. Elle servit de cicérone à la compagnie, et montra avec beaucoup d'intelligence les beautés de cet antique séjour. Comme son père, elle s'étonna des vestiges d'habitation qu'elle rencontrait.

— Je suis venue souvent ici, ajouta-t-elle, je n'y ai jamais aperçu que des rats et des chouettes.

— Il n'est pas prudent, mademoiselle, de vous aventurer dans ces vieilles murailles. Elles doivent être le rendez-vous de tous les mauvais sujets du pays.

— C'est probable.

— Comment messieurs du bailliage n'y font-ils pas

des rondes. Il y a ici des gardes-ville, cela rentre dans leurs fonctions, je crois; vous plaît-il, M. le comte, que nous prévenions les échevins. Ces misérables commettront quelque méfait si l'on n'y prend garde.

— Ils ont peut-être des protecteurs, reprit le docteur d'un air indifférent.

— Et qui protégerait de pareilles espèces?

— Un jeune seigneur très-connu, et qui a l'honneur d'être de vos amis, le chevalier de Clavières. S'il faut en croire le bruit public, il vit en parfaite intelligence avec ces bohêmes, il les admet à sa table et s'amuse infiniment en leur compagnie.

Radegonde devint rouge comme une cerise.

— C'est un infâme mensonge, répliqua-t-elle vivement, le chevalier est un vrai gentilhomme, incapable d'une telle bassesse; on voit que vous ne le connaissez pas, monsieur le docteur.

— Eh! eh! je le connais peut-être trop, murmura celui-ci.

Le temps a porté de rudes atteintes au château de Chauvigny, comme à toutes choses ici-bas; la révolution aidant, beaucoup de pierres en ont été enlevées, depuis l'époque où se passe cette histoire. On y voyait encore les restes très-bien conservés, des passages secrets dont tout manoir ancien était pourvu. Dans l'épaisseur des murs, des galeries, des escaliers parfaitement cachés, dont les issues et les ouvertures se dissimulaient sous des ornements, permettaient au maître du lieu de pénétrer les secrets de ses hôtes et

de se défendre contre la trahison en la prévenant.

Le comte avait fait apporter un déjeuner copieux et délicat, pendant qu'on parcourait le vieux monument; ses gens et ceux du marquis avaient dressé le couvert dans ce qui fut la salle des fêtes, un côté défoncé permettait de découvrir le paysage, le cours de la rivière et les prairies qui la bordaient.

Au moment où mademoiselle de Bois-Bryant prenait si vivement la défense de M. de Clavières, on revenait vers les provisions, dont le besoin se faisait sentir à ces estomacs campagnards.

On mangeait plus qu'aujourd'hui du temps de nos pères, on mangeait mieux, peut-être. La cuisine avait atteint son apogée au dix-huitième siècle. On se préoccupait moins de l'apparence et plus de la réalité. Nous voulons déguster nos mets par les yeux avant de les savourer par le goût. Cette belle écorce est presque toujours aux dépens de la saveur. Les gourmands des vieilles traditions se gardent de sacrifier ainsi à la mine. Ils exigent une propreté exquise, une élégance raffinée dans le service, mais ils n'admettent aucun déguisement pour les plats choisis qu'ils adoptent, et laissent ces colifichets à ceux qui se contentent de *viande creuse*.

Rien ne manquait à ce festin improvisé, même les spectateurs.

Le sieur Poupard et le sieur Fabrice s'étaient établis à leur observatoire et de cette place ils dominaient les convives sans perdre un seul mot de leurs discours.

— Ils se nourrissent joliment, disait tout bas Fa-

brice, Barnabé a là une fière condition; pourquoi ne m'y a-t-on pas envoyé à sa place. Je gage qu'il n'en sent pas comme moi tout le prix.

— Fabrice, reprenait l'autre, ayons l'oreille au guet, le chevalier va venir, il ne faut pas qu'il tombe dans cette assemblée où on a si bonne opinion de lui.

— Et où cette petite mignonne le défend vaillamment. Elle a du courage, je l'aime à cause de cela. Elle sera heureuse ou j'y perdrai mon nom.

— Ce serait là une immense perte, ceux qui le trouveront ne seront pas tentés de le ramasser.

Fabrice jeta à son camarade un regard de défi et de dédain dont rien ne peut rendre l'expression.

— Tout doux! ne te fâche pas, nous sommes ici en fonctions; nous attendons l'arbitre de nos destinées et de nos pistoles; il pourrait les remettre à l'escarcelle, s'il nous croyait occupés d'autre chose que de son service. Palsembleu! on marche en bas de l'escalier : ce doit être lui, courons.

C'était en effet le chevalier lui-même. Il montait avec précaution; à la vue de Poupard, qui s'approchait sur la pointe du pied et les lèvres closes par un doigt comme Harpocrate, il marcha plus doucement encore.

— Il y a du monde, monsieur, prenez garde!

— Je le sais, j'ai aperçu les livrées. Où sont-ils?

— Voyez.

Fabrice s'ecarta et laissa la place à son maître, qui ne put retenir un mouvement de satisfaction.

— Ah! murmura-t-il, c'est à merveille.

— Monsieur, vous êtes rudement attaqué ; mais vous avez un avocat sans pareil dans cette blondine, je vous en réponds.

— Maraud, on ne parle pas ainsi d'une noble demoiselle, je te ferai rentrer tes insolences dans la gorge, si je t'y reprends.

— Oui, monsieur le marquis, disait en bas le docteur, quoi que vous en pensiez, cette espèce de gentilshommes-brigands n'est pas absolument propre à l'Italie. Vous en avez eu en France des exemples nombreux, vous en avez encore. Je ne mentionnerai pas le nom qui blesse les susceptibilités de mademoiselle ; mais les fastes de la magistrature en signalent plusieurs. Dans ce pays même, n'en est-il pas un qui a transformé son château en forteresse, qui rançonne les passants et fait trembler toute la province?

— Ceci n'est pas absolument exact, docteur, bien qu'il y ait du vrai, interrompit le comte. Il a fermé ses portes, il ne sort jamais de son nid que pour augmenter *sa petite fortune* par des moyens un peu violents, j'en conviens ; mais il ne s'adresse qu'aux prêteurs d'argent et aux huissiers, les autres peuvent dormir en paix, il ne leur touchera pas un cheveu.

— N'a-t-il pas tenu chez lui, en charte privée, tous les recors à dix lieues à la ronde? Ne leur a-t-il pas fait signer leur acquit le pistolet sur la gorge !

— Sans doute. Aussi pas un ne s'y frottera.

— Si vous n'appelez pas cela du brigandage, que

vous faut-il de mieux? Sa maison est peuplée de coupe-jarrets...

— Le brave homme! murmura Fabrice, dès que j'aurai fini ici j'irai me présenter à son intendant.

— N'avez-vous pas, continua Annibal, toute la famille des comtes de la Roche, en Normandie? N'avez-vous pas des Bretons en quantité qui volent sur la grande route, sous prétexte que leurs ancêtres en faisaient autant, et que leur ayant laissé pour tout héritage une épée, c'est bien le moins qu'il aient la permission de s'en servir?

— Jamais, monsieur, je ne croirai ces choses-là d'un gentilhomme.

— Bonne Radegonde! pensa l'écouteur.

— Ceci vous fait honneur, mademoiselle, vous n'admettez pas le mal; les belles âmes sont ainsi. Il existe néanmoins, l'expérience ne vous en convaincra que trop. Encore bien peu de temps peut-être, et vos illusions tomberont devant une réalité douloureuse

— D'ici là, monsieur, je désire les conserver, et, si vous voulez m'être agréable, vous choisirez un autre sujet de converation.

— Cette belle fille est un vrai bijou, glissa Fabrice à l'oreille de son camarade. Quel dommage qu'elle ne plaide pas! je la prendrais pour avocat à mon premier jugement.

Le médecin obéit sans répliquer; le regard du marquis, fixé avec une admiration passionnée sur le visage de Radegonde, lui imposa doublement silence. Évidemment il avait pour mademoiselle de Bois-

Bryant un de ces sentiments qui triomphent de tous les obstacles. Le rusé Italien sut promptement détourner l'attention sur un récit de voyage; il lui servit de transition pour arriver à des considérations personnelles aux auditeurs; sans prononcer le mot de mariage, il fit des allusions transparentes aux projets des deux familles; mademoiselle de Bois-Bryant en perdit contenance, et M. de Lamenerie ne put effacer de ses lèvres un sourire de contentement de lui-même et de bonheur, qu'elle eût trouvé doublement insolent si elle eût levé les yeux vers lui.

— Non, par ma foi! le fat ne l'épousera pas! pensa le chevalier, je le jure par le nom de mon père. Son complaisant parle de voleur, y en a-t-il un plus endurci que lui?

Le repas touchait à sa fin; M. de Bois-Bryant, impatient de lever le siége, en pressa le dénoûment. Les révoltes de Radegonde l'inquiétaient, il ne l'avait jamais vue si hardie. Il tremblait que le marquis s'en alarmât. Une semonce paternelle lui semblait indispensable pour faire rentrer la rebelle dans le devoir.

Depuis longtemps il la croyait guérie de ce qu'il appelait son entêtement pour un va-nu-pieds, et maintenant le péril se dressait devant lui, il allait avoir à combattre, au moment même où il avait le plus besoin de la victoire.

Les trois espions ne perdaient pas un mot, pas un geste des convives, et ceux-ci ne se doutaient guère qu'on les observait. Pendant qu'on enlevait la table et que le marquis admirait le point de vue avec Rade-

gonde, le comte emmena Carrachi un peu à l'écart, juste au-dessous du judas où se tenaient les invisibles.

— Véritablement, docteur, lui dit-il, savez-vous quelque chose sur ce vaurien de Clavières. Qu'y a-t-il de vrai dans ces histoires?

— Je ne suis encore éclairé qu'à moitié; je le serai complétement d'ici à peu de jours, monsieur le comte, Ne croyez pas qu'un intérêt de curiosité, d'antipathie, ou de tripotage me fasse agir, je vous en conjure, et permettez-moide m'expliquer franchement avec vous, puisque l'occasion s'en présente.

— Je vous écouterai, monsieur, avec toute mon attention.

— Ma vie appartient à M. le marquis; je lui dois tout, et mon unique but est de lui prouver ma reconnaissance. Il aime passionnément mademoiselle votre fille, son plus vif désir est d'obtenir sa main; quelques souvenirs d'enfance pourraient seuls empêcher mademoiselle de Bois-Bryant d'apprécier ses mérites. J'ai dû m'enquérir des moyens de l'emporter sur ces anciennes sympathies. J'ai appris de telles choses qu'elles sont de nature à rompre les relations les plus solides.

— Vraiment, je ne m'en doutais pas.

— Une personne telle que mademoiselle votre fille ne peut pas songer un seul instant à un homme de cette trempe. Seulement, avant de le dévoiler à vous et à elle, je veux une certitude, et je l'aurai. Ce sont des faits trop graves pour agir à la légère, je me reprocherais éternellement une calomnie, dont les

suites compromettraient l'avenir d'un gentilhomme, pauvre surtout.

— Le bon apôtre! dit le chevalier dans sa barbe, tout cela est excellent à savoir, on avisera.

— Je vous remercie, docteur, je vous remercie sincèrement, vous me rendez un immense service; aussitôt que ces accusations seront prouvées, je chasserai cet indigne de chez moi; il n'y vient plus que rarement, il n'y viendra plus du tout. J'en serai fâché pour ses parents, mais qu'y puis-je faire? S'ils l'avaient mieux élevé, ils récolteraient d'autres fruits, et la position, l'honneur de ma fille, doivent passer avant tout.

— Mon père, interrompit Radegonde, ne partons-nous pas? M. de Lamenerie désire rentrer par la forêt, c'est un grand tour à faire.

— Qu'elle est belle! mon Dieu, qu'elle est belle! murmura le jeune homme à son observatoire.

Pendant que les futurs fiancés s'étaient trouvés seuls près de la muraille ouverte, en face du beau paysage qu'ils avaient devant les yeux, le marquis, de plus en plus émotionné, avait tenté de reprendre l'entretien interrompu.

— Pourquoi remettre cette conversation, mademoiselle, pourquoi ne pas vous confier à moi sur-le-champ. Je n'ai rien de plus à cœur que d'être votre ami et je suis digne de vous entendre, croyez-moi.

Radegonde, hésitante et troublée, ne répondit pas d'abord.

— Je vous en conjure, ne me repoussez pas,

J'éprouve pour vous, pour votre innocence, pour votre pureté virginale, un sentiment que votre beauté seule ne m'eût pas inspiré, quelque séduisante qu'elle soit. Vous ne pouvez avoir rien à me dire que d'honorable, que d'angélique; car vous êtes un ange et je voudrais me prosterner devant vous.

Telle était la galanterie et l'exagération de cette époque, où le sentimentalisme des romans commençait à se répandre. Mademoiselle de Bois-Bryant se sentit ébranlée par cette insistance. Elle conçut l'espoir de trouver en ce prétendu qu'elle redoutait, des sentiments généreux, une sorte de chevalerie, assez commune encore en ce temps-là. Il devina ses irrésolutions.

— Je ne veux vous devoir qu'à vous-même, mademoiselle, soyez-en sûre, je ne souffrirai pas qu'on vous persécute. Si je suis assez malheureux pour vous déplaire, si vous vous sentez éloignée de moi par une répulsion invincible, je me retirerai et mon désespoir m'aura bientôt délivré d'une vie odieuse, dès lors que je ne pourrai plus la mettre à vos pieds.

Ainsi finissaient les déclarations du bel air en cette année de grâce 87. C'était une passion de convention, qui succédait à la coquetterie légère de Louis XV et qui précédait les élans de la passion réelle, éclose, au milieu des dangers, au pied de l'échafaud de 93.

Radegonde se laissa entraîner surtout par son propre désir, et elle répliqua :

— Je me rends à vos instances, monsieur, je vous ouvrirai mon cœur et vous déciderez. Soyez demain,

après le dîner, dans la grande Châtaigneraie, derrière l'église, vous m'y trouverez et personne ne nous dérangera, nous serons près du cimetière, c'est le meilleur voisinage en notre cher pays, lorsqu'on redoute les importuns.

— Merci mille fois, mademoiselle, je n'y manquerai pas.

Telle était la source du parfait accord existant entre eux et dont le comte et le docteur tirèrent un favorable augure.

— Bah ! s'écria le chevalier lorsqu'ils furent partis, ce sont de pauvres gens que tout cela, et il ne faut pas être bien habile pour leur en remontrer, je le jure. Écoutez-moi tous les deux, et vous verrez.

X

SOUS LA CHATAIGNERAIE

Mademoiselle de Bois-Bryant espérait voir le curé dès ce jour-là et apprendre de lui la réponse désirée. Il était en effet venu et il avait annoncé une seconde visite pour le soir. Julienne savait seulement que la lettre n'avait point apporté ce qu'on attendait, et laissait M. Raymond dans la même incertitude. Ce fut pour Radegonde une vive anxiété ; elle alla au devant de lui presque jusqu'au presbytère, et l'aperçut qui s'avançait lentement, la tête basse, dans l'attitude de la réflexion.

— Mon père, mon père, vous n'avez plus de motifs pour me rien cacher maintenant, s'écria-t-elle, l'ordinaire du Limousin est arrivé.

— Je ne suis pas plus instruit, mademoiselle, et je vais vous en faire juge. Mon confrère de Saint-Léonard m'a demandé l'autre jour des renseignements sur la amille de Clavières, et particulièrement sur le cheva-

lier. J'ai rapproché ces questions d'un bruit qui se répand dans le pays, et qui pourrait vous désabuser sur le compte de ce dangereux jeune homme, si j'en avais la certitude. Au lieu de satisfaire mon correspondant, j'ai voulu connaître les motifs de sa curiosité ; après avoir hésité à me les apprendre, il m'écrit aujourd'hui d'une façon évasive, rejette sur une erreur de sa part l'envoi de sa première missive, et bref me laisse tout aussi perplexe qu'auparavant. Je ne vous cache pas la moindre circonstance, c'est à vous de comprendre, si vous pouvez, et à vous éclairer, si vous voulez l'être.

— Pauvre Richard ! reprit tristement la jeune fille, tout le monde l'accuse, on l'accable, on lui cherche des torts, même dans les endroits éloignés où jamais peut-être il n'a paru. Et l'on croit ainsi m'empêcher de l'aimer, lorsque je lui reste seule !

— Je vous demande pardon, mon enfant, les Clavières ont eu des terres en Limousin et le chevalier a dû souvent visiter ce pays.

— Alors on y connaît sa famille et l'on n'a pas besoin de renseignements. Cela se rapporte à la trame ourdie contre nous, à la lutte que nous soutenons, nous autres malheureux isolés, contre toute une province, toute une caste. On veut nous séparer, parce que nous nous aimons. Cela ne sera pas, je trouverai du courage pour nous défendre. La journée prochaine éclairera bien des changements. S'il arrive un malheur de tout ceci, M. le curé, vous vous repentirez amèrement d'y avoir participé.

Le prêtre fut touché jusqu'au fond de l'âme et pro-

testa de son dévouement sans convaincre sa pénitente. Ils rentrèrent ensemble, et Radegonde s'efforça de cacher sa tristesse. Elle se retira de bonne heure sous prétexte de fatigue, mais en réalité pour écrire à Richard une lettre qu'un gentil messager devait emporter le lendemain.

« — Je suis bien malheureuse de ne pas vous voir, mon cher Richard, disait-elle, mais il ne faut pas venir ici, où chacun vous accuse et vous calomnie, même le curé. C'est chez eux un parti pris de vous méconnaître. En ce moment, tous les moyens leur sont bons pour la réussite de leurs projets. Demain il se passera tel événement qui, si j'en crois mon pressentiment, viendra les détruire, et alors ils seront contraints d'y renoncer.

» Je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui. J'attendrai que tout soit terminé pour vous en donner le détail. Je veux seulement vous envoyer un rayon d'espérance et calmer votre douleur. Si Dieu me prête un peu d'éloquence, demain, à pareille heure, nous serons délivrés de l'ennemi qui nous obsède, et je pourrai me dire, avec plus de certitude encore, votre Radegonde à jamais. »

Sa première action à son réveil fut une fervente prière, et quand arriva l'heure de l'explication, elle se sentit vaillante et forte.

Le marquis l'avait devancée dans la Châtaigneraie, il se promenait agité et tremblant, comme un écolier à sa première bonne fortune, il ne se reconnaissait plus lui-même.

— Elle ne m'aime pas, se répétait-il amèrement, elle ne m'aimera jamais, j'aurais pu être son père. Elle a dix-huit ans et moi plus de quarante. C'est folie ! Ah ! si elle était seulement un peu ambitieuse, si elle estimait l'argent ! Mais elle est trop parfaite, son cœur est trop grand, trop généreux, il n'y a plus d'espoir.

En vain ces pensées se présentaient-elles à son imagination, tout en se disant :

— Il n'y a plus d'espoir !

Il espérait encore. Il espérait dans son habileté, dans sa séduction tant de fois exercée et tant de fois triomphante. Il avait remporté bien des victoires, il se croyait irrésistible, et il ne pouvait s'accoutumer à la défaite.

Lorsque mademoiselle de Bois-Bryant parut, accompagnée de Julienne, il resta immobile et n'eut pas la force de marcher au devant d'elle. La gouvernante resta au pied d'un gros arbre et s'assit sur l'herbe. Radegonde eut bientôt rejoint le marquis et le salua avec une grâce bienveillante, qui lui rendit un peu d'assurance.

Un banc rustique était placé à côté de la haie, dominant le cimetière, la jeune fille le montra du geste.

— Nous serons là parfaitement à notre aise pour causer, monsieur, dit-elle, si vous voulez bien me suivre.

Le marquis obéit, toujours en silence ; il ressemblait à un criminel attendant son arrêt.

— Monsieur de Lamenerie, continua-t-elle lorsqu'ils eurent pris place, vous avez prononcé hier de

bonnes paroles qui m'ont encouragée à vous parler franchement. J'espère trouver en vous un ami.

— Vous n'en pouvez pas douter, mademoiselle.

— Je vais aborder un sujet délicat pour une fille de mon âge. Heureusement le vôtre me rend plus hardie ; avec un homme jeune je n'oserais point.

Le marquis fit une atroce grimace ; Radegonde, tout occupée d'elle-même, ne s'en aperçut pas.

— Je suis très-flattée... très-honoré, mademoiselle... Je... j'attends votre bon plaisir.

— Vous m'avez fait l'honneur de jeter les yeux sur moi, monsieur, vous avez songé à une alliance dont toute autre à ma place serait heureuse, mais...

Elle s'arrêta, le mot était dur à prononcer.

— Mais... reprit-il d'une voix anxieuse.

— Mais, moi, avant de vous connaître, monsieur, j'avais donné mon cœur, et je ne suis pas de celles qui savent le reprendre.

Un silence assez prolongé se fit après cette déclaration.

— Vous comprenez donc maintenant, monsieur, que je ne puis être la femme d'un homme tel que vous, lorsque j'en aime un autre, lorsque je ne suis plus libre de ma foi. Ce serait vous faire une injure que vous ne méritez pas.

— Cependant, mademoiselle...

— Cependant, vous avez été admis chez mon père comme prétendant, c'est vrai, mais mon père refuse son consentement à mes désirs, il m'impose sa volonté ;

je ne saurais lui résister, c'est en vous seul que j'espère pour m'arracher au malheur.

— Vous me croyez donc bien généreux, mademoiselle.

— Certes, monsieur, je vous crois ce que vous êtes, un parfait gentilhomme. Je veux vous croire de plus un homme de cœur, incapable d'accepter ma main malgré moi, je veux vous croire un homme de sens, incapable aussi de confier son bonheur à une femme dont le souvenir est plein d'un autre amour. Si je m'étais trompée, je ne serais pas la plus à plaindre de nous deux.

Le marquis se sentit acculé, il n'y avait guère possibilité de reculer devant un raisonnement aussi positif et aussi logique que celui-là. Il voulut jouer son dernier atout.

— Je vous remercie, mademoiselle, d'avoir de moi une opinion aussi favorable, je serai fier de la mériter ; néanmoins, j'attends de vous une nouvelle preuve de franchise, daignez répondre à une question qui, j'espère, ne vous offensera pas. Si vous n'aviez pas une affection ancienne, eussiez-vous également repoussé mes vœux ?

— Il me serait difficile de m'expliquer à cet égard, monsieur, car je n'y ai jamais réfléchi. Votre recherche ne peut qu'honorer une femme quelle qu'elle soit, et je ne vois rien en vous qui me déplaise, je l'atteste.

— C'est du moins une consolation ; permettez-moi encore une espérance. Je vais vous obéir, malgré

mon désespoir, je vais renoncer au bonheur de ma vie ; mais si une circonstance quelconque, indépendante de ma volonté et même de la vôtre, vous rendait la liberté de vos sentiments, laissez-moi le droit de vous rappeler les bonnes paroles que vous venez de prononcer ; laissez-moi implorer la permission de vous rendre le bonheur perdu, de devenir votre esclave, vot e serviteur ; peut-être, touchée d'un amour si vrai, daignerez-vous un jour tendre la main vers moi et accepter mon inaltérable dévouement.

— Vous faites une supposition inadmissible, monsieur le marquis. Je comprends parfaitement à quoi vous faites allusion, mais ne vous abusez pas et retenez bien ma profession de foi. Je connais le chevalier de façon à n'être influencée par personne, lorsqu'il s'agit de lui. Tout ce dont on l'accuse est faux, on le calomnie et je le soutiendrai envers et contre tous. A moins que je ne voie de mes yeux, à moins qu'il n'avoue lui-même ses fautes, je ne croirai point.

Le marquis s'inclina assez désappointé.

— Vous savez maintenant comme moi l'état de mon âme, je vous ai donné une preuve de confiance et d'estime qui doit vous éclairer sur mes dispositions. J'ose attendre davantage de votre complaisance ; la volonté de mon père est inflexible, elle ne cèdera jamais devant mon refus ; si vous ne prenez l'initiative, je serai fiancée malgré moi.

— Ah ! mademoiselle, pouvez-vous croire...

— Soyez noble et bon jusqu'à la fin, chargez-vous de la rupture, acceptez la responsabilité.

— Qui supposera jamais que je vous refuse? s'écria-t-il.

— On croira que ma froideur vous rebute ; on croira que vous reculez devant l'idée d'accepter la main sans le cœur. Les honnêtes gens vous approuveront, et je vous bénirai chaque jour de ma vie.

— Ah ! si vous pouviez m'aimer une heure seulement, ce serait plus que toute une vie d'indifférente amitié. Je donnerais la mienne pour cette heure-là.

Radegonde bouillait d'impatience, l'heure avançait, il fallait rentrer au château, elle n'avait encore obtenu que des paroles vagues.

— Monsieur le marquis, reprit-elle en hésitant, décidez-vous.

— Vous êtes cruelle, mademoiselle, vous exigez ma mort et vous ne me laissez pas le temps de me préparer.

— Ah ! monsieur, c'est que je souffre mille morts !

— Accordez-moi quelque répit, je vous en conjure. Ce soir, avant de nous séparer, vous aurez ma réponse. Songez que depuis un mois je me berce d'un enivrant espoir et qu'il me faut y renoncer sans préparation, tout de suite, qu'il me faut accepter en échange une douleur immense, n'exigez pas que ce soit ici, devant vous, lorsqu'il m'est encore permis de vous voir, de vous entendre. Vous n'êtes point une barbare, une tigresse, vous aurez pitié de mes tourments.

Une cocodète rirait au nez de celui qui lui conterait

sa flamme en de pareils termes, une dame de ce temps prenait ces choses pour très-bien senties, très-bien dites et ne s'en offusquait nullement.

Mademoiselle de Bois-Bryant ne put refuser le sursis demandé par ce pauvre condamné au supplice, mais elle resta à demi persuadée qu'elle avait gagné sa cause et très-décidée à ne rien céder de ses exigences. Ils se séparèrent immédiatement, la jeune fille voulait rentrer seule avec Julienne et le marquis avait besoin de se consulter lui-même avant de prendre un parti définitif.

Il se rappelait les promesses de Carrachi, la certitude qu'il affichait d'obtenir des renseignements certains sur les déportements du chevalier, et l'impossibilite pour Radegonde d'épouser un homme aussi compromis que celui-là, lorsqu'on l'aurait affiché aux yeux de toute la noblesse du Poitou.

Il lui restait donc un espoir presque certain d'obtenir par la force des choses le bonheur auquel il allait renoncer volontairement.

D'un autre côté, son sacrifice deviendrait un titre de plus auprès de Radegonde. Elle lui saurait gré de s'oublier à ce point, pour lui épargner des persécutions, pour la rendre libre. Il avait donc tout à gagner en lui obéissant et en lui laissant voir combien l'abandon de ses espérances lui était pénible et douloureux.

Quand il revint au château et qu'il confia au docteur le résultat de son entrevue, il était complétement décidé. Annibal, trop habile pour ne pas com-

prendre les avantages de la situation, le confirma dans ses projets.

Ils parurent tous les deux au souper avec des mines désespérées et les efforts du comte ne parvinrent pas à les égayer. Tant que dura le repas, en présence des domestiques, on ne causa que de sujets indifférents; mais, rentrés au salon, M. de Lamenerie tira à part son futur beau-père, et, après quelques phrases de politesse et de regrets assez entortillés, il lui annonça qu'il avait demandé ses chevaux pour le lendemain à la première heure.

— Vous partez, monsieur le marquis, interrompit le comte, au comble de l'étonnement, et quand reviendrez-vous !

— Plus tard!... nous verrons... Je vais à Poitiers, où des affaires m'appellent.

— Mais c'est une rupture, monsieur! quels sont vos motifs, s'il vous plaît?

— Ce n'est pas une rupture, monsieur! Dieu m'est témoin que mon plus ardent désir est d'épouser mademoiselle de Bois-Bryant; pourtant il est nécessaire, je crois, de la livrer un peu à elle-même, à ses réflexions. Ce mariage lui plaît peu, elle ne m'a pas choisi, un séjour prolongé près d'elle pourrait la détourner tout à fait de moi, elle me haïrait si je l'obsédais. Je vous en supplie, monsieur, ne la violentez pas, elle m'en rendrait responsable et tout serait perdu.

— Ma fille est trop bien élevée pour me désobéir, monsieur; cependant je respecterai vos convictions, il en sera ce que vous voudrez. Je vous attends le

plus tôt possible, et nous terminerons. Vous avez ma parole, cela suffit. Ces caprices de petite fille disparaîtront devant ma volonté.

Sûr de ne pas déplaire à M. de Bois-Bryant, le marquis s'approcha de Radegonde, qui causait d'un air distrait avec le docteur.

— Mademoiselle, lui dit-il avec un respect cérémonieux, je viens prendre vos ordres pour Poitiers, je pars demain matin.

— Je n'en ai aucun, monsieur, je forme tous les souhaits du monde pour votre bonheur.

Elle fit une profonde réverence, et sortit du salon le cœur palpitant et joyeux.

XI

AU COTEAU D'ABIRÉ

Nous sommes obligés d'insister beaucoup sur les péripéties du mariage de Radegonde; sans ces détails minutieux, les événements qui vont suivre paraîtraient inexplicables, et le caractère de cette jeune fille ne serait pas compris. Ce mélange de résolution envers les autres et de faiblesse inouïe envers son père, n'est pas une exception très-rare. L'habitude de la soumission invétérée depuis l'enfance, les craintes perpétuelles qu'inspire une brutalité tant de fois éprouvée, peuvent modifier une nature et la comprimer tout à fait vis-à-vis d'une seule personne, en lui laissant, au contraire, son expansion en dehors de cette domination tyrannique.

C'est ce qui arrivait à Radegonde. Ce soir-là, retirée dans sa chambre, loin de son père, heureuse et triomphante, elle croyait avoir ville gagnée. Le len-

demain, dès le lever du soleil, elle entendit partir le marquis et sa suite, et poussa un grand soupir de soulagement.

Un discret messager fut aussitôt dépêché à Richard, il annonçait une vive joie, partagée sans doute par l'amoureux, dès qu'il se saurait délivré de son rival. Mademoiselle de Bois-Bryant descendit de bonne heure, courut dans les parterres en chantant toutes les chansons de son répertoire. Puis elle s'assit rêveuse au bord de la Vienne et regarda couler l'eau, cette eau limpide, réflétant l'azur du ciel, qui s'en allait vers le bien-aimé. Que ne pouvait-elle la suivre, quelle joie de le revoir et de lui répéter :

— Nous sommes sauvés, j'ai chassé l'ennemi.

Il fallait rejoindre le manoir, s'asseoir à la table du comte, qui ne dit pas un mot en présence des domestiques, mais qui avait vu, deviné surtout, ces transports et ces espérances. Au moment où sa fille allait le quitter, il lui prit la main, l'entraîna vers la terrasse, et lui signifia cet arrêt :

— Mademoiselle, il est bon que vous sachiez à quoi vous en tenir, afin de ne pas nourrir de folles pensées. Vous êtes parvenue à rebuter M. de Lamenerie, il s'est éloigné temporairement, mais il ne tardera pas à revenir. Nous avons de nouveau échangé nos paroles, rien ne peut maintenant vous séparer de lui, rien ne pourra surtout me faire consentir à une union dont M. de Clavières s'est rendu indigne. Vous êtes avertie ; je compte sur votre obéissance ; au besoin je saurai la provoquer. Il s'agit de votre bonheur, de votre

avenir, et je suis inflexible à cet égard. C'est de la tendresse bien entendue. Ne criez donc pas à la violence et soumettez-vous.

Il la laissa debout, immobile, attérée, ayant à peine la force de rejoindre son appartement, où elle arriva en larmes. Julienne, occupée des soins de l'intérieur, ne s'y trouvait pas. Elle resta donc seule plusieurs heures et se livra au paroxysme de sa douleur, sans être troublée.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait-elle, secourez-moi, inspirez-moi.

La colombe était revenue, rapportant quelques lignes passionnées et pleines de joie. Les autres frappaient de leurs becs les barreaux de la cage, impatientes de rejoindre *il nido paterno*. Cette jolie correspondance avait ainsi sept ou huit messagers, qu'un petit pasteur, confident modeste et naïf, échangeait lorsqu'ils avaient tous rempli leur rôle. Jacquet était trop simple pour penser à mal. Il apportait dans un panier à Bois-Bryant ou à Clavières, alternativement, les pigeons de la volière; les dissentiments survenus entre les maîtres n'avait pas encore franchi les limites du salon, et d'ailleurs l'enfant aimait trop sa belle maîtresse pour lui désobéir.

Quoi de plus naturel qu'un échange de présents de ce genre entre des voisins de campagne, des amis d'enfance? Nul n'y fit attention, pas même M. de Bois-Bryant, qui, du reste, n'en fut pas instruit. Sa surveillance n'allait pas jusque-là.

Radegonde sentait en elle-même des instincts de ré-

volte auxquels elle était bien près de céder. Elle voulait voir le chevalier, s'entendre avec lui, chercher les moyens de se soustraire au malheur qui les menaçait, et tout cela à l'insu de Julienne, qui ne l'aurait pas suivie, croyait-elle, dans ce sentier dangereux. Il serait temps, du reste, de la prévenir, lorsqu'on aurait pris une décision positive.

Elle écrivit donc, annonça que le lendemain elle serait avant sept heures à un endroit fort désert et fort sauvage, situé au délà de Boussy, par la traverse. C'était un ravin étroit, creusé jadis par les eaux dans des rochers à perte de vue. Quelques arbres rabougris naissaient sur la pente, la ruine d'une tour, sentinelle avancée du château de Chauvigny probablement, dominait cette vallée pittoresque, et un ruisseau de cristal tombait en cascatelles, à travers les pierres, jusqu'au fond de ce gouffre en miniature. On appelait ce dimunitif de montagnes, je ne sais pourquoi, le coteau d'Abiré. Le Poitou fourmille de sites de ce genre, et nul pays, je l'ai dit, n'offre des retraites plus charmantes, des paysages plus ravissants.

Mademoiselle de Bois-Bryant, pour ne pas sortir seule à cette heure et ne pas éveiller les soupçons de son père, éleva Jacquet à la dignité de page. Il l'accompagnait quelquefois dans ses excursions lointaines, il portait son parasol, son sac, un livre, quelques provisions pour le cas où elle se trouverait attardée. C'était pendant les fréquentes absences du comte qu'elle se permettait de pareilles courses, elle pensa qu'une fois en passant on n'en prendrait pas ombrage ; d'ail-

leurs il fallait bien risquer quelque chose dans une position désespérée.

Il y avait pour une bonne heure de marche de Bois-Bryant à Abiré. La jeune fille n'adressa pas la parole à son petit compagnon, qui la suivait insouciant, en grignotant des prunes vertes. Arrivée au but du rendez-vous, elle s'arrêta près d'une roche assez élevée.

— Jacquet, dit-elle, je vais monter jusqu'à la tour pour me reposer. Installe-toi sur la plate-forme de ce rocher, toi qui grimpes comme un chat. Surveille le chemin des deux côtés ; si tu apercevais quelqu'un du château, tu viendrais immédiatement m'en avertir. Tu comprends bien ?

— Oui, mamzelle, le bout de cette grande pierre me servira de *boulite* et ils ne m'échapperont *ja.* Ils n'en ont point envie d'ailleurs, *bonnes gens !* ils ne viendront pas dans ce *recoin* où l'on ne trouverait pas tant seulement un *boutillon* d'oronges.

Le patois poitevin n'est autre chose que du vieux français ; il a conservé l'ancienne langue, et, sauf dans quelques cantons très-rapprochés du Limousin, il est facile à comprendre.

Radegonde atteignit promptement la ruine, où M. de Clavières devait l'attendre. Il y était déjà. Les murailles, encore debout à une assez grande élévation, les mettaient à l'abri de la curiosité, tandis que de larges meurtrières percées à hauteur d'appui, leur permettaient d'inspecter les environs et d'éviter une surprise, le lieu était bien choisi.

Dès qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un vers l'autre et se prirent les mains.

— Ah! Richard, qu'allons-nous devenir? Je croyais mon affreux mariage rompu; il est plus certain que jamais! mon père est impitoyable; j'en mourrai; mais. j'ai voulu vous dire adieu auparavant, vous demander si vous ne connaissiez pas un moyen de me soustraire à cette tyrannie, de nous sauver tous les deux, enfin!

— Le meilleur, Radegonde, c'est votre résistance, c'est votre volonté; dites *non* devant l'autel, si on vous y traîne, en face de toute la noblesse du pays, le marquis et votre père n'oseront pas passer outre.

— Oh! s'écria la pauvre fille, tout mon corps frémit en y songeant, mon père me maudira à l'église même.

— Ou bien je vais provoquer ce marquis en duel; je le tuerai.

— Non, il vous tuera, Richard, il est plus habile et plus fort que vous.

— Il y a bien encore autre chose à tenter; vous n'oserez pas, vous si timide, si...

— Si lâche, dites-le; s'il faut affronter mon père en face, j'essayerai, je ferai tout ce que mes forces me permettront, mais si elles me trahissent...

— D'ailleurs, je ne puis, je ne veux pas qu'on m'accuse de... Vous êtes riche et je suis pauvre, on ne verrait dans notre rébellion que le désir de m'emparer de vos biens, c'est impossible.

— Oh! dites, dites toujours, qu'importe ce que l'on dira! je vous connais, est-ce que le monde est quel-

que chose pour vous, lorsqu'il s'agit de notre amour? Parlez, parlez, Richard.

— Eh bien! consentiriez-vous à me suivre?

— A vous suivre, Richard, où cela?

— J'ai pensé bien des fois à ce qui arrive aujourd'hui; j'ai pensé que si au lieu d'être une riche héritière, vous étiez la fille d'un gentilhomme pauvre, je vous dirais : Radegonde, m'aimez-vous assez pour être ma femme envers et contre tous?

Si cela est, partons ensemble, le vieil abbé Davier, mon ancien gouverneur, habite le prieuré de Doulières, il nous mariera, j'en suis sûr, ensuite nous nous cacherons dans quelque asile ignoré, pour laisser passer l'orage; ma bonne mère, que sa tendresse et son intelligence sauront bien guider, obtiendra notre grâce. Il faudra qu'on accepte un fait accompli, et notre bonheur est assuré.

Radegonde poussa un cri de joie.

— Comment! vous hésitiez à me donner ce moyen? Vous doutiez que je l'acceptasse? C'est le meilleur, c'est le seul à prendre. D'abord, ne craignez pas mes sottes frayeurs : de loin, je n'en aurai aucune. Pourvu que je ne voie pas mon père, je serai forte. Quant à vos scrupules, écartez-les, ils sont inutiles. Après ma désobéissance, le comte de Bois-Bryant me déshéritera complétement; il préférera vendre le manoir de ses ancêtres, en jeter le prix dans la Vienne ou le démolir jusqu'aux fondements, plutôt que de léguer un sou à la fille hardie rebelle à son autorité.

— Est-ce très-certain? Le croyez-vous, Radegonde? n'avez-vous plus rien?

— Absolument rien, grâce à Dieu!

— Alors, je vous donne ce que j'ai; c'est bien peu, mais ce sera à vous, non plus à moi. Alors, je vous prends, je vous enlève. Je n'ai plus d'hésitations, je n'ai plus que du bonheur... Ah! que je suis heureux! ma Radegonde, enfin! *ma* Radegonde!

Pour la première fois, le jeune homme serra sa bien-aimée sur son cœur, et ils échangèrent le baiser des fiançailles

Ils restèrent ainsi entrelacés pendant de longs instants, qui s'enfuirent comme des songes. Il fallut pourtant revenir sur la terre, dans l'intérêt même de leurs chers projets. L'heure du déjeuner était venue; le comte ne devait pas remarquer l'absence de sa fille; il était indispensable de ne donner prise à aucune supposition. Mademoiselle de Bois-Bryant reprit donc le chemin du château, le cœur palpitant de joie, légère comme un oiseau, belle comme une femme aimée et heureuse; elle s'arrêtait à chaque pas pour envoyer un adieu à celui qu'elle ne voyait pas et qui la regardait partir.

Jacques était toujours à son poste et *boulitait* de son mieux; elle l'appela, il l'eut bientôt rejointe, et tous les deux retournèrent à Bois-Bryant par les sentiers des collines; la tour les dominait longtemps; de cette manière, Radegonde put l'apercevoir presque jusqu'à ce qu'elle eût rejoint le parc de Boussy.

En passant auprès de cette belle demeure, elle se

dit avec transport qu'elle n'en serait pas la maîtresse.

C'était cependant, avant Touffone même, le plus riche manoir de la contrée; il y régnait une animation, un mouvement de gens, de bêtes, qui sentait son grand seigneur d'une lieue. Radegonde aperçut dans la cour d'honneur des carrosses dorés, des piqueurs à cheval, toute une suite brillante et magnifique; elle eût pu être la reine de ces plaisirs. Elle sut gré à M. de Lamenerie de ne l'avoir pas invitée. Elle remarqua cependant que, pour un homme désespéré, il prenait facilement son parti et il cherchait des distractions bien promptes. La femme qui dédaigne le plus l'amour d'un homme n'est pas fâchée qu'il la pleure; elle est presque sur le point de lui en vouloir s'il se console trop vite.

Elle passa inaperçue en courant, elle était en retard. Julienne lui apprit que le comte avait reçu un message de Boussy, où il venait d'arriver grande compagnie pour une chasse. Il était parti en toute hâte et ne devait revenir que le soir.

— Tant mieux! s'écria Radegonde, je vais rester seule et penser à *lui*.

Il entrait dans les plans des amoureux de ne prévenir Julienne qu'à la dernière extrémité; ils n'étaient pas assez sûrs de son consentement. Elle chercherait à retenir Radegonde, à empêcher la réalisation de ce qu'elle appellerait une folie, et qui sait même si son zèle ne les trahirait pas.

Il devait s'écouler au moins une semaine avant le

jour où l'héritière de Bois-Bryant renoncerait à ses richesses, à sa position, pour partager la médiocrité de l'homme qu'elle aimait. Le chevalier devait voir l'abbé Davier, obtenir son consentement, sans lequel rien n'était possible, Radegonde ne suivrait jamais que son mari. Il devait encore préparer la retraite où ils attendraient que la colère paternelle s'apaisât. Cela demandait et du temps et des précautions infinies. La moindre indiscrétion pouvait donner l'éveil et les fait échouer au port.

La jeune fille ressentait une tristesse involontaire, en songeant qu'elle allait quitter ce manoir où elle avait passé sa vie, où sa mère était morte ; en songeant surtout qu'elle ne le reverrait plus. Chaque objet lui paraissait plus cher et plus précieux ; ses regards se mouillaient, en se fixant sur son père, qu'elle eût tant aimé s'il eût voulu le lui permettre. Il allait souffrir par elle, à cause d'elle ; un seul mot affectueux l'eût rappelée à son devoir ; il ne le prononça pas.

Enfin, elle fut avertie que tout était prêt ; le surlendemain, elle se rendrait de très-bonne heure à Abiré ; une chaise l'attendrait sur la route ; et, avant qu'on eût pu s'apercevoir de son absence, ils seraient déjà loin. Son cœur se serra. Le moment était venu.

Elle parut au souper, émue et distraite. L'abbé Raymond arriva sans être prié ; il était comme de la maison. Elle trouva, dans ses yeux fixés sur elle, une expression qui l'inquiéta, et se sentit plus inquiète encore quand il l'engagea à entendre sa messe le lendemain.

— J'ai à vous parler, ajouta-t-il à voix basse.

Radegonde reçut comme un coup au cœur.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, je ne sais ce que j'éprouve; mais il me semble que mon bonheur est perdu.

XII

CATASTROPHE

Lorsque mademoiselle de Bois-Bryant arriva le lendemain chez le curé, elle se soutenait à peine; ainsi que toutes les personnes coupables, elle ne douta pas que son projet ne fût découvert et que l'abbé ne s'opposât à son exécution.

La servante la renvoya à l'église, où M. Raymond était déjà depuis longtemps ; elle le trouva agenouillé près de l'autel et priant avec une ferveur telle qu'elle n'osa pas le déranger. Puis vint l'heure de la messe, qu'elle attendit impatiemment, il lui tardait de savoir.

Elle n'avait pas emmené Julienne, dont elle se cachait encore : Jacquet seul l'accompagnait; elle le laissa sur la place du village en l'autorisant à jouer avec le quadrille de bambins qui y prenaient leurs ébats; elle préférait être seule, en ce moment suprême pour elle. Le curé la rejoignit d'ailleurs avant qu'elle entrât au presbytère, et, la saluant tristement, il lui dit

qu'il avait prié pour elle et qu'il fallait tout attendre de la bonté de Dieu...

— Vous m'effrayez, mon père, interrompit Radegonde; ce que vous avez à m'apprendre est donc bien terrible.

— Venez dans mon cabinet, ma chère fille, et nous causerons. Armez-vous d'avance d'une résolution puissante, soyez une des femmes fortes de l'Écriture, que Dieu aime et protége particulièrement, parce que son esprit est en elles.

— Monsieur l'abbé, hâtons-nous, je vous en conjure; je ne puis plus supporter cette anxiété terrible, j'y succomberai. Qu'allez-vous m'apprendre? quel malheur me menace? Parlez.

Ils entraient alors dans la retraite studieuse de M. Raymond; il en ferma la porte et avança un siége pour la jeune fille, qui s'y laissa tomber plus morte que vive.

— Il faut louer le Seigneur, dont la bonté est grande, mon enfant; il vous sauve d'un malheur véritable au prix d'un douleur cruelle, mais passagère. Promettez-moi d'avoir du courage, de supporter dignement, noblement, le coup que vous allez recevoir. Le ciel m'est témoin que je voudrais vous l'épargner aux dépens de mes propres souffrances, mais...

— Parlez, parlez, je vous le demande à genoux.

— Les affections de ce monde sont presque toutes passagères et trompeuses; les grands cœurs comme le vôtre font des ingrats.

— Ah! interrompit-elle en respirant fortement, que

le ciel soit béni! Je devine ce que vous allez dire. Vous accuserez le chevalier de quelques méfaits auxquels je ne crois pas et dont je l'absous d'avance. Je sais mieux que vous, mieux que personne, la vérité. Racontez maintenant, monsieur le curé, je n'ai plus peur.

— Hélas! ma pauvre fille, reprit l'abbé d'un ton désolé, je ne viens pas vous rapporter des contes en l'air, des propos calomnieux ou légers; vous devez me connaître assez, ce me semble, pour ne pas m'en supposer capable. Je n'ai malheureusement que des preuves trop certaines.

— Des preuves?

— Oui, et ces preuves ne peuvent laisser un doute, même à votre esprit prévenu. Le chevalier vous abuse, il se joue de votre amour, comme il se joue de celui de dix autres ; c'est un parjure, un libertin.

— Cela est faux. Je vous l'atteste, j'ai des preuves aussi.

L'abbé eut un regard d'affectueuse pitié.

— Écoutez-moi, et sans emportement, mademoiselle, vous ne croyez pas que je veuille vous affliger à plaisir? M. de Clavières vous jure qu'il vous adore, qu'il n'aime que vous, qu'il veut vous épouser. Il vous supplie de résister à votre père, de vous conserver pour l'ami de votre enfance, dont vous êtes le seul bonheur, la seule espérance.

— Sans doute, je ne vous l'ai pas caché!

— Ce qu'il vous promet, il le promet en même temps à de malheureuses créatures, assez simples

pour le croire, comme vous. Ne m'interrompez pas, je vous en prie, et écoutez. J'ai reçu une nouvelle lettre du curé de Saint-Léonard.

Radegonde releva la tête.

— La première m'avait vivement inquiété, vous le savez, la seconde me rassurait un peu, mais pas autant que j'ai voulu le paraître à vos yeux; la troisième confirme toutes mes craintes, elle les dépasse même. Il vous faut renoncer à M. de Clavières, le bannir, ne jamais le revoir.

— Oh! non.

— Pendant qu'il vous leurrait de sa fausse tendresse, il séduisait à Saint-Léonard une innocente jeune fille, Geneviève Chartier; il lui jurait comme à vous qu'il deviendrait son époux, qu'il l'aimait uniquement. Elle a été faible, elle l'a cru, et maintenant cette malheureuse orpheline est perdue. Sa faute a des suites qui ne peuvent se cacher, et mon confrère s'adresse à ma loyauté, à mon cœur, à mon honneur de prêtre, pour obtenir du coupable une réparation qu'il refusera sans doute. Un gentilhomme n'épouse pas la fille d'un huissier, me répondra-t-il, et le préjugé lui servira de bouclier contre le devoir.

— Je veux voir cette lettre! s'écria Radegonde, c'est un tissu de mensonges, Richard est incapable de cette infamie; cette fille se vante, ou plutôt elle cache, sous un nom honorable et qu'elle croit lucratif, quelque rustaud qui partagera avec elle le prix de ses mensonges.

— Lisez, mon enfant, lisez aussi les deux lettres

précédentes, l'ecclésiastique qui les a signées est un homme renommé dans le pays pour sa sainteté, pour sa bonté immense. Il est aimé, respecté de tous, ce qu'il affirme ne peut être mis en doute.

Mademoiselle de Bois-Bryant n'écoutait pas, elle dévorait ces lignes qui lui martelaient le cœur. Rien n'était plus positif, plus clair que cette histoire, nous le savons. Nous connaissons Geneviève, sa vie si calme et si douce jusqu'au moment où elle avait rencontré M. de Clavières. Nous avons vu ses entraînements, ses tromperies, nous savons comment il l'avait quittée, et depuis lors pas un mot, pas un souvenir ne lui était parvenu; il l'avait délaissée, après sa passion éteinte. La pauvre fille au désespoir s'était jetée aux pieds du doyen, avait tout avoué et n'attendait que de lui consolations et secours.

Elle avait pu jusque-là dissimuler à sa sœur ses chagrins et sa position, sous prétexte de maladie; mais cela devenait impossible, et bientôt ses voisins, sa famille, le village tout entier, apprendraient sa honte. Si le chevalier l'abandonnait, il ne lui restait plus qu'à mourir, elle ne supporterait jamais l'infamie. Thérèse la repousserait, la renierait, sa rigidité ne céderait même pas devant une désolation inconsolable. Tout cela était raconté simplement, sans phrases, de la manière la plus naturelle et la plus touchante. Mademoiselle de Bois-Bryant ne put méconnaître l'accent de la vérité, et cependant elle se refusait à croire, tout son être se révoltait contre une accusation qu'elle repoussait en dépit des apparences.

Un éclair traversa sa pensée.

— Mais c'est impossible ! continua-t-elle, le chevalier n'est pas allé en Limousin.

— Je vous demande pardon, ma fille, je vous l'ai dit : il y a quelques mois, il y est même retourné après la Pentecôte. Je lui ai remis un petit paquet de la part de madame la marquise de Châteigners pour Aubusson.

La jeune fille fut obligée de convenir du fait.

— Mais alors...

— Mais alors, mademoiselle, cet homme est indigne de vous, cet homme se joue d'un sentiment généreux et délicat comme le vôtre ; il n'en veut qu'à votre fortune.

— Ah ! pour cela, mon père, c'est une fausseté ; nous devons partir demain pour nous marier au prieuré de Doullières, et assurément mon père me deshéritera. Il le sait, je le lui ai attesté, et c'est pour cela qu'il me veut. Avec une dot, il me refuserait.

— Comment ? que dites-vous ? Vous marier ! Il vous enlève !

— O mon père, mon père, ne nous trahissez pas ; c'est le secret de la confession.

L'abbé eut un moment d'éblouissement, il lui sembla que tout s'écroulait autour de lui.

— Il vous enlève, vous, mademoiselle ! Il veut vous soustraire à l'autorité paternelle, vous arracher à vos amis, et vous y consentez, et vous nous quittez tous ! Malheureuse enfant, vers quel abîme vous conduisait-il, et que la Providence est grande ! elle me

permet d'arriver à temps pour vous arracher à ce danger ; vous êtes sauvée.

Radegondo ressemblait à une morte, les lettres s'étaient échappées de ses mains ; elle restait immobile, les yeux fixes, les lèvres crispées ; l'abbé se précipita vers elle et lui fit respirer des sels.

— Mon Dieu ! murmura l'infortunée, je l'aime tant !

La première déception est pire que la mort ; il semble que le cœur ait cessé de battre à force de souffrir, c'est un poids qui nous écrase, c'est un déchirement dans tout notre être. Plus tard, quand cette douleur est connue, elle n'est pas moins intense, mais elle change de nature ; elle est moins étouffante, elle n'étonne plus, elle blesse plus profondément jusqu'à ce qu'à force d'être creusée, la plaie soit incurable et ne se referme plus.

Radegonde était trop jeune, trop inexpérimentée pour perdre si vite l'espérance, pour que la confiance se fanât sans retour. La réaction se fit.

— Monsieur le curé, mon père, cela ne se peut pas, M. le doyen de Saint-Léonard est trompé, il vous trompe sans le vouloir : cette fille est une intrigante, Richard ne l'aime pas, il ne l'a jamais aimée, elle a pris quelques banalités pour des protestations, elle profite d'une erreur. Vous allez écrire en Limousin, vous direz que moi, sa fiancée, je réponds de lui comme de moi-même. Vous le ferez, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas bien lu, mademoiselle, sans cela vous ne demanderiez pas ce que je vais faire.

— Je ne sais...

— Je vais aller aujourd'hui même à Clavières, mon enfant, je dois parler au chevalier, je dois savoir ce qu'il pense de cette malheureuse fille, comment il entend réparer...

— Allez-y, l'abbé, allez-y vite. Vous reviendrez converti à notre cause, vous verrez qu'il n'est pas coupable, mon noble Richard, vous avez trop d'expérience pour ne pas reconnaître la vérité.

— Me promettez-vous, mademoiselle, de vous en rapporter à moi à ce sujet? En croirez-vous mes paroles?

— Je vous le promets.

— De mon côté, je vous engage ma foi de mettre dans cette entrevue toute l'impartialité dont je suis capable. Je verrai, j'écouterai et je jugerai ensuite. M'accordez-vous pleine et entière confiance?

— Je suis si sûre de lui que je n'hésite pas. Je vous croirai.

— C'est bien.

— Mais vous irez promptement, mais vous me rendrez vite la réponse. Songez que je souffre, que je meurs. Et comment le cacher? Comment dissimuler à mon père, à Julienne, le supplice que j'endure? Ce soir, ce soir, je saurai.

— Je vous quitte, mademoiselle, je tenterai l'impossible, je ferai tout pour être persuadé. Il niera, je m'y attends, j'en suis sûr, il n'avouera pas son parjure et son infamie.

— Mon père!...

— Je ne suis pas aveuglé, mon enfant, je vois, je sais la vérité ; ni ses ruses, ni ses dénégations ne me feront changer d'avis. Dans tout ceci c'est à vous que je pense, le chevalier n'est pour moi qu'un homme sans foi, sans honneur, auquel je veux vous arracher à tout prix, et j'y parviendrai, Dieu m'inspirera. Dussé-je m'adresser à sa mère, c'est une noble et digne personne, elle me comprendra.

Mademoiselle de Bois-Bryant oubliait l'heure du retour ; elle n'avait plus qu'une pensée, l'horrible douleur qui la brisait, l'incertitude épouvantable qu'elle devait subir si longtemps encore. Le curé la rappela à la réalité en lui conseillant de rejoindre son père, il allait bientôt l'attendre et M. Raymond connaissait le caractère du comte, ses violences et ses brusqueries. En ce moment surtout, où sa fille, pour la première fois, osait résister à ses ordres, il devait être plus sévère encore. Radegonde se leva comme un automate mu par un ressort ; la servante appela Jacquet, qui laissa à regret une toupie ronflante.

La jeune fille s'aperçut à peine qu'elle revenait au château ; elle s'arrêta au bout de l'avenue pour suivre de l'œil la carriole du curé, qui le transportait à Clavières. C'est lui que nous allons accompagner, si vous le voulez bien.

Convaincu de l'importance de sa mission et de la difficulté de l'accomplir, il y songeait beaucoup, tout en conduisant sa jument grise, très-capricieuse, très-accoutumée à une allure paisible. Son maître rêvait, il oubliait son fouet à côté de lui ; Cocotte en

profitait pour brouter les branches des haies et pour se livrer à des repas fréquents, lorsqu'il faisait trop chaud ou que la pluie tombait drue et serrée.

Ce jour-là, elle fut plus libre que jamais. L'abbé repassait dans son imagination les bruits répandus sur le jeune homme, il n'était pas possible que tant de gens, qui citaient des circonstances positives, fussent dans l'erreur. Il allait attaquer un ennemi rusé, à qui tous les moyens étaient bons, il sentit la nécessité d'un auxiliaire. Cet auxiliaire devait être la baronne ; nul n'aurait plus de pouvoir sur l'esprit de son fils, nul ne saurait mieux trouver le chemin de son cœur. Il s'adresserait d'abord à elle, au risque de l'affliger. Ne devait-elle pas tout savoir ?

Lorsqu'il entra dans la cour du château, aucun domestique ne vint à sa rencontre ; ils n'étaient pas nombreux à Clavières. Cocotte, en personne bien élevée, hennit bruyamment afin d'annoncer sa présence. Une servante accourut et, sur la demande du curé, elle l'introduisit chez madame de Clavières, pendant qu'on conduisait Cocotte à l'écurie.

Il entra dans la petite pièce que nous avons déjà dépeinte, et que des rideaux de damas vert foncé, baissés devant les fenêtres, rendaient plus obscure. On apercevait, tout au plus, la baronne, vêtue de couleurs sombre, assise près d'une table ; elle vint au-devant de l'abbé Raymond, et lui témoigna le plaisir qu'elle avait à le recevoir.

— Vous êtes trop rare, ajouta-t-elle.

— Je travaille, madame la baronne, et mon trou-

peau est nombreux. J'ai peu de temps à moi. La visite que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui n'est pas de celles qu'on désire, je viens, comme pasteur et comme ami, porteur de tristes nouvelles. Je voudrais en amortir le coup le plus possible et je me sens très-malheureux, je vous l'assure, de ne pas pouvoir vous l'éviter.

— Je suis si accoutumée à souffrir, mon cher abbé, qu'on ne me surprend pas en m'annonçant de nouvelles épreuves. Quelle croix le ciel m'envoie-t-il encore?

— Une très-cruelle, madame; la plus cruelle de toutes, car elle touche ce que vous avez de plus cher. D'abord, M. le chevalier de Clavières est-il au château?

— Non, il est allé passer deux jours à Doullières, il reviendra ce soir.

— Êtes-vous certaine qu'il soit chez l'abbé Durier?

— Je n'ai aucune raison d'en douter, monsieur.

— Je tremble, ma chère dame, en songeant à ce que je vais être obligé de faire; j'accomplis aujourd'hui deux tâches cruelles; c'est un devoir de mon ministère, c'est aussi un devoir d'amitié, quand il s'agit de vous. Pardonnez-moi, je vais vous affliger.

— Hélas! l'abbé, rien ne peut plus m'atteindre, j'ai épuisé la coupe jusqu'à la lie.

— Vous vous trompez, madame, il vous reste encore à apprendre que votre fils bien-aimé est indigne de votre tendresse, qu'il a commis une action infâme et que demain il en commettrait une plus infâme

encore, si Dieu n'avait permis que je pusse y apporter un obstacle invincible aujourd'hui.

— Mon fils! des actions infâmes! Vous êtes en délire, monsieur l'abbé; mon fils, l'être le plus parfait, le plus pur, le plus loyal qui soit au monde!

— Pauvre mère! Vous aussi vous croyez en lui et vous devez y croire, vous ignorez ses égarements. Écoutez donc.

Madame de Clavières ne se troubla pas, elle s'attendait à tout. Lorsqu'on a l'habitude de souffrir, on n'est étonné que du bien, la douleur est l'état normal.

L'abbé raconta d'abord les propos du pays, qui firent sourire la baronne de mépris et de pitié. Il en vint à l'histoire de Geneviève, exhiba les lettres du curé de Saint-Léonard, détailla l'indignité d'une pareille conduite, montra la jeune fille perdue, pour avoir prêté l'oreille à des séductions dont la puissance ne pouvait être mise en doute. Le chevalier était charmant, sa mère en était assez fière pour apprécier le ravage produit par son esprit et son visage dans le cœur d'une enfant de la campagne, nature fine et distinguée, vivant au milieu des rustres et des paysans.

Madame de Clavières ne fit aucune observation, elle ne se récria pas sur la fausseté de l'accusation portée, mais l'abbé remarqua un changement subit dans sa physionomie. Elle devint plus pâle encore, et resta comme atterrée. Le curé avait cessé de parler, elle ne semblait pas s'en apercevoir. Un assez long silence se fit.

— Et que demande cette jeune fille? reprit enfin la baronne, qu'exige-t-elle?

— Exiger, madame! la pauvre enfant ne songe à rien exiger. Cependant les lois divines et humaines sont en sa faveur. Le chevalier a détruit sa vie, son repos, il l'a déshonorée, prononcez vous-même, que lui doit-il?

Madame de Clavières, plus que jamais rêveuse, fixait sur le curé ses grands yeux brûlés par les larmes.

— Quand on pense, dit-elle, qu'un homme de Dieu tel que vous, un homme intelligent et instruit, un homme bon, vient me débiter avec conviction de pareilles fables, à moi, une mère! Vous qui l'avez vu naître et élever, vous qui êtes son ami, son guide, et qui avez reçu cent fois ses confidences? A quoi servent donc l'expérience, la perspicacité?

— Madame...

— Quoi, vous, l'abbé, vous! vous pouvez croire mon fils assez lâche pour pervertir une innocente et l'abandonner.

— Comment, madame, en doutez-vous?

— Non; je n'en doute pas, je suis sûre que c'est un mensonge. Radegonde n'a pas douté non plus, n'est-ce pas? Ni l'une ni l'autre nous n'accuserons Richard, nous le connaissons.

— Puissiez-vous dire vrai toutes deux!

— Cependant, je vous le promets, ce soir mon fils apprendra par moi notre entretien; d'ici là, je ne puis me prononcer, lui seul décidera ma réponse. Je ne

vous accuse pas, mon cher curé, la calomnie est vraisemblable, elle vient d'une source que vous ne pouvez suspecter. Demain, à la première heure, Richard ira très-probablement chez vous, se défendre lui-même. Vous reconnaîtrez votre erreur, elle vous est pardonnée d'avance, quoique vous m'ayez fait horriblement souffrir.

— Demain! que la pauvre Radegonde va souffrir aussi jusque-là!

— Elle le mérite, si elle a pu être inquiète, et je ne la plains pas.

— Je vous dois encore un avertissement avant de me retirer, madame. Je sais les projets du chevalier, il compte enlever mademoiselle de Bois-Bryant, dans son aveuglement elle y a consenti. A présent que j'en suis instruit, je veille, et, je vous l'atteste, ce crime ne s'accomplira pas.

Madame de Clavières eut un mouvement de défi et de colère qu'elle réprima sur-le-champ.

— Soit, répliqua-t-elle en se levant.

C'était un congé, M. Raymond était trop bien élevé pour se le faire répéter. La baronne irritée désirait être seule. Comme Radegonde, plus que Radegonde encore, elle refusait de croire.

— Le serpent, pensa le curé, il fascine tout ce qui l'approche!

La châtelaine lui rendit son humble salut par un salut hautain, elle ne le reconduisit pas et donna seulement l'ordre à sa femme de chambre, qui vint à sa

sonnette, de veiller à ce que la carriole fût avancée dans la cour d'honneur.

— Au revoir, monsieur le curé, dit-elle.

Puis elle se replongea dans son fauteuil, elle rentra dans l'éternelle solitude dont la présence de son fils la distrayait quelquefois.

La femme de chambre reparut lorsque le curé fut parti; elle tenait à la main un paquet de papier, entouré d'une ficelle cachetée.

— On apporte ceci, madame, dit-elle en même temps.

— C'est bien, laissez-moi.

La baronne s'affaissa sur son siége, comme si elle avait reçu un coup douloureux. Sa main tremblait et son regard se fixait avec angoisse sur le paquet qu'on lui avait remis. Elle craignait de l'ouvrir, il devait lui causer une douleur nouvelle.

— Mon Dieu! mon Dieu! Que vais-je apprendre? Cette misérable vie durera-t-elle toujours?

D'un mouvement fébrile, elle saisit des ciseaux, coupa la petite corde et chercha, parmi deux ou trois notes insignifiantes, un papier découpé à jour, irrégulièrement, en plusieurs endroits. Il portait le chiffre quinze. C'était une grille, on n'en pouvait douter. De toutes les façons de correspondre en secret, celle-là est la plus sûre et la moins compromettante.

Elle prit dans une armoire, dissimulée par la tenture, un in-folio très-ancien, imprimé en caractères fort lisibles et assez espacés. C'était un traité de vénerie, orné d'un grand nombre de planches. Elle posa

le volume sur une table, chercha la page 15, et y appliqua sa grille ; aussitôt les mots apparurent, elle put lire couramment, puisque, excepté ces mots nécessaires, que les trous laissaient en relief, tout le reste était couvert.

A peine eut-elle parcouru la première moitié de la lettre qu'elle jeta un cri terrible et fut obligée de s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber.

— C'est horrible ! horrible ! répétait-elle sans s'en rendre compte. Mon Dieu, il y a de quoi devenir folle.

La pauvre femme voulut cependant aller jusqu'à la fin ; elle reprit sa lecture et ses larmes tombèrent à flots sur le papier blanc, qu'elle se hâta d'enlever.

Elle eût fait pitié à un barbare, son angoisse devint un désespoir épouvantable. Elle eut comme un accès de folie et répéta plusieurs fois de suite :

— C'est vrai ! c'est vrai ! c'est vrai !

Rien ne pouvait rendre l'expression de son visage en ce moment, on y lisait mille impressions diverses. Celle qui dominait était une épouvante indicible et une affliction sans bornes. Enfin elle tomba de toute sa hauteur sur le parquet sans connaissance.

Elle n'appela personne, et personne ne vint à son aide. La nuit arriva, l'heure du souper sonna, elle était seule au château, le baron chassait et son fils ne revint que plus tard. On entra néanmoins pour la prévenir, le domestique portait une lumière, il l'aperçut étendue par terre et donna l'alarme.

Ses femmes accoururent, on la releva, on la déposa

sur son lit, on parvint difficilement à la rendre à la vie. Elle resta quelques instants indécise, sans se rappeler ce qui s'était passé ; peu à peu sa mémoire s'éveilla et ses regards tombèrent sur le livre. Elle demanda la clef tombée à côté et la glissa dans sa poche.

Ses gens avaient appelé le frater du village. On l'introduisit, madame de Clavières le remercia poliment : la crise était passée, elle ne se renouvellerait pas, elle n'avait besoin de personne et priait qu'on la laissât seule, afin qu'elle pût reposer.

Le médecin et les laquais sortirent, ses femmes la déshabillèrent, on la coucha.

— Je me sens mieux, vous pouvez me quitter, dit-elle. Quand M. le chevalier rentrera, vous lui direz que je l'attends et que je ne veux pas m'endormir sans l'avoir vu. Excepté lui, que personne ne pénètre ici.

Deux longues heures s'écoulèrent pendant lesquelles la malade souffrit mille morts. Elle écoutait tous les bruits et tous répondaient dans son cœur. Elle entendit le baron et son équipage. Il parlait haut et sifflait des fanfares d'un ton joyeux.

— Madame est malade ! ah ! tant pis. Tonton, tonton, tontaine, tonton ! Elle ne peut me recevoir ? Tonton, tonton, tonton ! Je la verrai demain. Elle est seule, n'est-ce pas ? Tontaine, tontaine. Donnez-moi à souper et préparez mon lit.

Telle fut la touchante élégie chantée par son mari sur ses souffrances.

Une heure après tout mouvement avait cessé, le chevalier ne paraissait pas. L'inquiétude commença à

gagner la triste mère. Enfin, le pas de son cheval retentit dans la cour.

— Le voilà ! se dit-elle. Mon Dieu ! donnez-moi de la force et envoyez-lui le courage de sa situation. Pauvre Richard !

La porte fut poussée doucement, une tête inquiète se montra, c'était celle du chevalier.

— Entrez, entrez, mon fils, je ne dors pas.

— Qu'avez-vous eu, ma mère? D'où vient cette indisposition subite? J'arrivais si heureux en pensant à demain ! Tout est prêt, ma mère, ma mère chérie. Oh ! portez-vous bien, je vous en conjure, sans cela il n'y a plus pour moi ni amour, ni bonheur.

— Hélas ! hélas ! Richard, que dois-je donc vous dire ? Que Dieu ait pitié de nous ! Le bonheur ! il n'est fait ni pour vous, ni pour moi. Asseyez-vous, mon enfant, de ce qui va se passer ici dépend mon avenir et le vôtre.

Madame de Clavières et le chevalier restèrent ensemble une partie de la nuit. Leur conversation fut orageuse et cruelle pour tous les deux. La femme de chambre, qui couchait auprès de sa maîtresse, entendit les sanglots et les imprécations du jeune homme. Il refusait obstinément une chose qu'elle demandait avec des larmes ; enfin il céda, et l'attendrissement fut aussi douloureux que la discussion. Au moment où il la quitta, la chambrière entendit ces dernières paroles :

— Vous me connaissez maintenant, ma mère ; j'obéis, mais vous avez mis l'enfer dans mon cœur.

Le lendemain, de très-bonne heure, Richard monta

à cheval et se rendit chez M. Raymond. Celui-ci le prit pour son spectre, tant cette nuit d'angoisse l'avait changé.

— Monsieur le curé, dit-il, ma mère m'a appris votre visite ; je sais tout. Je viens rendre à mademoiselle de Bois-Bryant sa foi, que j'avais reçue. Elle ne doit plus porter un nom tel que le mien. Dites-lui, je vous en conjure, que je l'ai bien aimée ; suppliez-la de m'oublier pourtant et de chercher ailleurs le bonheur que je ne puis lui donner. Quant à cette Geneviève, elle ne sera pas abandonnée, ma mère en prendra soin.

Moi, je ne me marierai jamais. Je quitterai la France aussitôt que j'aurai terminé quelques affaires indispensables. Je trouverai bien un endroit dans le monde où l'on se batte, pour me faire tuer. Adieu, monsieur le curé, je ne vous reverrai plus ; personne ne me reverra. Je ne chercherai pas à me justifier, c'est impossible ; Adieu !... Que Radegonde m'oublie, moi je ne l'oublierai qu'en mourant.

Sans donner à l'abbé le temps de lui répondre, il sortit de la maison, s'élança sur son cheval et partit au galop.

XIII

LA PREMIÈRE ILLUSION PERDUE

L'abbé n'avait eu ni le temps ni la présence d'esprit de dire un mot. Il resta stupéfait de tant d'audace, jointe à un faux air de sentiment qui eût pu tromper un homme moins convaincu.

— Mon Dieu ! dit-il, ce jeune homme est un monstre de perversité et de dissimulation ; que votre bonté est grande d'avoir sauvé de ses mains une charmante créature telle que Radegonde ! Voyons ce que l'on peut faire pour la pauvre abusée. Donnez-lui de la force et du courage, et prêtez à mes paroles le don de consolation, je vous en supplie.

Il était à peine sept heures. Avant toutes choses, M. Raymond devait dire sa messe ; Radegonde l'entendrait sans doute, à moins qu'elle ne fût tout à fait malade. La veille au soir, Jacquet était venu chercher des nouvelles de sa part ; il n'en avait emporté que

de provisoires ; maintenant, tout était fini. Il fallait le lui apprendre, et comment le supporterait-elle? Le pauvre curé tremblait à l'idée du mal qu'il allait lui faire.

En montant à l'autel, il l'aperçut agenouillée, pâle et défaite ; ses yeux interrogèrent anxieusement ceux du prêtre, qui baissa les siens. Pendant la messe, il entendit les sanglots étouffés de la désolée; il eut plus d'une distraction. En repassant devant le banc seigneurial, il remarqua avec surprise qu'elle ne s'y trouvait plus.

La pauvre enfant errait seule dans le petit cimetière ; elle l'attendait, elle ne pouvait rester en place, son sang bouillait dans ses veines ; aussitôt que l'abbé parut, elle courut à lui.

— L'avez-vous vu enfin ? demanda-t-elle.

— Venez chez moi, mademoiselle, nous ne pouvons causer ici, en face de tout le monde.

Elle le suivit machinalement.

— Vous n'avez pas de bonnes nouvelles, autrement vous me les donneriez tout de suite.

— Dieu vous protége d'une manière sensible, mon enfant.

— Dieu m'enlève toute mon espérance, tout mon bonheur. Je ne saurais croire qu'il m'aime.

— Ne blasphémez pas et attendez que le calme se fasse dans votre esprit, vous me comprendrez alors.

Radegonde garda le silence, elle courut vers le presbytère et elle y entra brusquement; le pasteur avait peine à la suivre.

— Dites-moi tout maintenant, dit-elle, je veux tout savoir.

M. Raymond la préparait encore par quelques mots affectueux, elle ne l'écouta pas.

— Au fait, au fait ! s'écria-t-elle.

Il dut alors lui raconter son entrevue avec la baronne et celle qu'il venait d'avoir avec le chevalier. La jeune fille, assise, les bras fortement croisés sur sa poitrine, l'œil fixe, ne l'interrompit pas. Elle ne fit pas un mouvement, ne versa pas une larme, jusqu'à ce que le récit fût terminé.

— Vous m'avez répété ses propres paroles, demanda-t-elle.

— Je vous le jure, mon enfant.

— Ainsi donc il a avoué. Hier, pourtant, sa mère vous disait comme moi : C'est impossible !

— Sa mère était trompée comme vous.

— Oui, comme moi.

— Elle est revenue de son erreur, puisqu'elle se charge de la pauvre Geneviève, j'ai mission de le lui apprendre.

— Alors, c'est vrai.

— Ce n'est que trop vrai, ma fille.

— Il ne m'aimait pas, il mentait. Tout ce qu'il me disait, il le disait à cette jeune fille.

— Et à bien d'autres.

— Et moi je l'aimais ! je l'aimais ! Ah ! j'en mourrai.

— Non, vous n'en mourrez pas, mon enfant ; on ne meurt pas pour un amour brisé, croyez-moi.

— Oui, celles qui ont autre chose dans le cœur que

cet amour, celles qui ont une mère, une famille, des amis ; mais moi, mon père ! que me reste-t-il maintenant ? où mon cœur se reprendra-t-il ? A mon âge, on a besoin d'affection, on a besoin de s'appuyer sur quelqu'un, de penser qu'on est aimée. Qui m'aime, dites-le ?

— Dieu, ma fille, Dieu ! et tous ceux qui vous connaissent. Votre père même, abstraction faite de ses préjugés.

— Vous savez que cela n'est pas, pourquoi essayer de me le faire croire ? mon père ne me pardonne pas d'être une fille, de ne pouvoir perpétuer le nom de ses ancêtres, mon père n'aime que son château et son arbre généalogique.

— Il est père néanmoins et le sang doit parler en lui pour vous.

— Richard ! Richard ! Malgré moi, je doute encore, redites-moi ses derniers mots, je vous en prie.

— « Je rends à mademoiselle de Bois-Bryant sa foi et sa parole, elle ne doit pas porter un nom souillé comme le mien. »

— Ensuite ?

— « Je l'aimais bien pourtant ! »

— Vous le voyez, il m'aimait !

— C'est une menterie, mademoiselle ; il en eût dit autant à Geneviève.

— Oui, à Geneviève !

— Songez à elle chaque fois que le démon ramènera votre pensée vers ce trompeur ; songez ensuite à Dieu, qui vous tend les bras, qui vous consolera, qui a pour

Elle sortit sans être rappelée, ce qui fut un chagrin de plus.

Radegonde, assise près de la fenêtre, regardait dans l'espace, elle regardait sans voir, comme ceux qui pensent fortement. Sa mémoire lui retraçait jusqu'au moindre mot prononcé par Richard, et, malgré tout, malgré son aveu, malgré les apparences, elle doutait encore.

— Je ne croirai que lui, se dit-elle enfin; il faut que je sache tout de lui-même; l'abbé s'abuse peut-être, il a mal compris, il est persuadé, et il interprète d'après sa conviction. Je vais l'interroger directement; il ne peut refuser de me répondre. Sa dernière colombe retournera près de lui, et s'il me renvoie les miennes et qu'elles ne m'apportent rien, c'est que tout est fini.

Elle se mit à son bureau, et écrivit :

« Mon Richard bien-aimé, on m'a dit de votre part des choses que je ne puis croire; vous vous avouez coupable, vous me rendez mes serments; vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée; vous vouliez me perdre et me déshonorer pour m'abandonner ensuite, comme la pauvre Geneviève. Je n'y crois pas, vous dis-je, je ne veux entre nous aucun intermédiaire. Sur un mot de vous, je suis prête encore à exécuter nos projets! je me meurs de désespoir, et pourtant je doute, car vous ne m'avez pas parlé.

» Si vous n'osez pas, si vous craignez de confesser ce crime horrible d'avoir trompé un cœur qui vous chérissait, ouvrez la cage de mes colombes, leur retour sera le dernier lien brisé entre nous, vous vous reconnaîtrez ainsi indigne de conserver ces messagers, inno-

cents complices de tant de promesses trompeuses. Je comprendrai ce silence et je prierai Dieu de me donner la force de vivre, afin que vous ne soyez pas puni de ma mort.

» Adieu, Richard, adieu, peut-être pour la dernière fois. Si vous m'êtes rendu, j'oublierai vite ce que j'ai souffert ; si nous sommes séparés pour jamais, je demanderai au ciel de vous pardonner comme je vous pardonne ; je lui demanderai de vous rendre heureux en vous rendant meilleur, mais vous ne serez jamais aimé comme je vous aimais ! »

Cette lettre écrite et baignée des larmes qu'elle, ne pouvait retenir, Radegonde prit la tourterelle dans sa cage ; elle la couvrit de baisers et de caresses, elle la pria cent fois de revenir, de ne pas oublier le chemin de ce nid ouaté, où elle était si choyée ; puis elle attacha la lettre avec le ruban, ouvrit la fenêtre et la lança dans l'air. L'oiseau ouvrit ses ailes et bientôt il eut disparu.

La pauvre enfant se laissa tomber sur un siége, hors d'état de faire un mouvement ; elle ne pensait plus, elle ne sentait plus, pour ainsi dire, à force d'avoir souffert ; sa douleur s'était endormie, elle ne devait se réveiller que trop tôt.

Elle attendit longtemps, rien ne parut. Julienne venait souvent, sur la pointe du pied, écouter à la porte ; elle l'entr'ouvrait doucement et retrouvait la pauvre fille dans la même position, semblable à la statue de la Désespérance.

Enfin Radegonde aperçut loin encore plusieurs petits

points blancs sur le ciel bleu. A mesure qu'ils approchaient, elle les distinguait mieux, et son cœur battait. Bientôt elle reconnut à ne pas s'y tromper ses fidèles colombes, qui revenaient à leur perchoir!

— Ah! murmura-t-elle, il n'a pas écrit, qui sait? peut-être.

L'œil fixé sur les oiseaux, qui s'avançaient à tire-d'aile, elle ouvrit largement la croisée pour leur livrer passage; elles se précipitèrent toutes à la fois dans la chambre et se perchèrent sur leur volière. Mademoiselle de Bois-Bryant alla vers elles et les examina l'une après l'autre minutieusement; accoutumées à ses caresses, elles se laissèrent toucher sans se débattre.

— Rien! rien! Il n'a pu rien me dire, et il les renvoie. Richard! Richard! Il faut donc que je croie à votre perfidie, puisque vous m'y forcez! Mon Dieu! ne mourrai-je pas!

Pauvre enfant! si jeune et tant souffrir! Voir flétrir l'une après l'autre les fleurs de sa vie; sentir ses illusions s'effacer comme s'effacent les nuages qui flottent dans l'azur aux rayons du soleil! Ne plus trouver autour d'elle que le vide et l'isolement! N'avoir que dix-huit ans et assister ainsi à la mort de son cœur! Pauvre, pauvre enfant!

A dater de ce jour Radegonde n'entendit plus parler de Richard, elle avait confié sa douleur à Julienne, elle étouffait, cette humble amie devint pour elle une confidente indispensable. Comme elle ne trouva pas dans ses paroles une indulgence semblable à la sienne

pour celui qui l'avait trahie, elle lui défendit de prononcer son nom.

Le curé, son autre ami, fut prié également de ne pas ajouter à ses regrets, en accusant davantage l'homme qu'elle aimait en dépit de tout.

— Je n'en veux plus parler, ajouta-t-elle ; je ne veux rien voir qui me le rappelle. Si je pouvais l'oublier, puisqu'il est indigne de moi ! J'ai banni son souvenir de mes prières, j'implore Dieu pour moi, pour nous tous et non plus pour lui. Cela m'a cruellement coûté.

— Implorez aussi le Seigneur pour la France, votre patrie, pour le roi, pour la reine, car ils courent de grands dangers.

— Que la Providence les protége ! mes prières sont peu de chose ; mon père et M. de Lamenerie assurent que, si le roi a de la fermeté, il dominera ses ennemis. Le marquis devrait retourner à la cour, dit-il ; il devrait offrir son dévouement à ses maîtres, mais il se trouve si bien dans son pays natal qu'il ne peut se décider à le quitter.

— Je le comprends et je désire qu'il reste.

— Pourquoi ?

— Pour vous, mademoiselle. Plus je vois M. de Lamenerie, plus je l'estime. Il a véritablement de grandes qualités. C'est un homme d'honneur, bon, généreux, charitable. Il a fait un bien infini dans le pays, j'ai déjà distribué de sa part des aumônes en quantité, sans vanité, sans ostentation. Il n'a contre lui que les souvenirs de sa jeunesse, mais l'on

s'amende à tout âge ; d'ailleurs il est jeune encore et la seconde moitié de sa vie rachètera hautement les fautes de la première.

Mademoiselle de Bois-Bryant garda le silence.

— Il deviendra pour vous un bon voisin, un ami précieux. M. le comte a beaucoup de confiance en ses lumières, la considération qu'il lui porte est complète, les conseils du marquis le rendront plus affectueux envers vous, je n'en doute pas, et votre tranquillité intérieure y gagnera.

Plusieurs fois, pendant les semaines et les mois qui suivirent, Radegonde entendit le même langage ; elle trouva également chez M. de Lamenerie des égards et un tendre respect qui peu à peu firent sur elle une impression favorable. Il ne fut plus question du mariage projeté ; le comte seul y faisait quelquefois allusion dans des termes très-différents de ceux d'autrefois. Plus de despotisme, plus de commandement ; il parlait maintenant le langage de la raison, sans acrimonie et sans violence. La jeune fille se laissait prendre à cette bonne grâce, si nouvelle dans leurs relations. Elle passait volontiers les soirées au salon ; la conversation même et la science du docteur ne lui déplaisaient plus. Sa douleur ne s'apaisait pas ; elle s'endormait, bercée par des soins et par une sorte de tendresse auxquels elle n'était pas accoutumée.

Un soir, le curé et le marquis avaient soupé au château, la compagnie se promenait dans les jardins, Radegonde resta seule avec M. Raymond au bord de la rivière ; depuis longtemps une question errait sur

ses lèvres, l'occasion était si favorable qu'elle n'y résista pas.

— Mon père, dit-elle en hésitant beaucoup... sait-on ce qu'est devenu ce malheureux? En avez-vous des nouvelles?

L'abbé vit dans cette demande un symptôme favorable; elle pouvait elle-même maintenant prononcer son nom, elle ne redoutait plus d'en entendre parler, c'était beaucoup.

— Il voyage souvent, mademoiselle, il est rarement à Clavières, bien que madame la baronne soit très-malade. Le bruit de son départ définitif se confirme.

— Ah! et cette pauvre jeune fille... Vous savez? Que fait-elle? Madame de Clavières a-t-elle tenu sa parole, ou bien pense-t-il à l'épouser?

— Elle est à Poitiers, chez d'anciens serviteurs de la maison de Chantemarne, rien ne lui manque, mais elle ne pourra plus retourner à Saint-Léonard; sa sœur l'a chassée, et le chevalier ne l'en dédommagera point. Les jeunes seigneurs ne s'occupent guère des filles qu'ils séduisent.

Radegonde baissa la tête et se tut.

Le cœur a d'étranges mystères! Après avoir passé par toutes les phases de la douleur, après s'être persuadée par mille preuves de la culpabilité de Richard, Radegonde en était revenue au point de départ, au doute. Elle se rappelait les jours passés avec l'ami de son enfance, son caractère, son amour pour sa mère, celui qu'il avait pour elle et qui jamais n'avait

varié. Il lui revenait mille traits charmants qui peignaient son cœur.

— Non, non, c'est impossible, pensa-t-elle, Richard n'est pas un infâme, Richard ne m'a pas trahie ! alors pourquoi l'a-t-il avoué? Pourquoi m'a-t-il rendu mes serments ? S'il se fût senti innocent ne l'aurait-il pas crié à toute la terre ? N'aurait-il pas confondu ses accusateurs ? Je m'y perds, mon Dieu ! faites que la lumière m'arrive, faites que je ne l'aime plus, s'il en est indigne ; justifiez-le s'il est méconnu.

Un matin, après une nuit sans sommeil, elle aperçut Jacquet, qui rôdait dans les cours et qui attendait probablement ses ordres ; elle ne résista pas à la tentation, et, pour s'excuser à ses propres yeux, elle se dit que madame de Clavières, sa seconde mère, était malade, accablée d'une grande douleur et qu'elle lui devait un souvenir. Ce serait de sa part une marque d'ingratitude que de ne pas s'informer d'une pauvre mère réduite au désespoir. Radegonde lui prouvait ainsi qu'elle ne la confondait pas avec celui qu'elle ne reverrait plus.

Bref elle écrivit quelques lignes où elle mit tout son cœur ; puis elle appela Jacquet, sortit avec lui du château, comme pour faire une promenade, justement sur la route qui conduisait chez la baronne.

Parvenue à quelque distance de Bois-Bryant, elle s'arrêta.

— Jacquet, dit-elle, tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Ah ! que oui, mam'zelle, et bien encore, d'ailleurs mère grand me l'a recommandé.

— Je vais te donner une commission, tu la feras tout de suite, et n'importe qui t'interroge tu ne l'avoueras jamais, autrement tu serais cause de grands ennuis pour moi.

— Soyez tranquille, mademoiselle, et que dois-je crir? Il aurait dû prononcer *querir*.

— Voici une lettre pour la baronne de Clavières; tu vas la lui porter, tu la remettras à elle-même et tu reviendras avec la réponse. Je l'attendrai dans ma chambre, tu y monteras sans rien demander à personne. Pour te servir de prétexte, cueille un bouquet chez la mère Simonne, où il y a de si belles fleurs; si l'on te rencontre, il paraîtra tout simple que tu me l'apportes. Va vite, cache ta lettre et reviens, je te donnerai vingt sous marqués, que tu aimes tant.

— Nenni dà, mam'zelle, vous ne me donnerez rien du tout, et je cueillerai des fleurs pour vous plein mon *boutillon*.

L'enfant se mit à courir, Radegonde lui eût voulu des ailes. Elle revint à pas lents vers sa demeure. Comme elle entrait dans la cour, un palefrenier du marquis s'apprêtait à en sortir, monté sur un des beaux chevaux anglais qui faisaient l'admiration de toute la province. Il la salua respectueusement.

Mademoiselle de Bois-Bryant vit alors dans les mains d'un laquais de son père un vrai fagot des roses les plus rares, dans cette saison surtout et à cette époque. M. de Lamenerie les avait envoyé chercher à Tours par un courrier à franc étrier. Afin que le bouquet ne se fanât pas, il avait fait ses quarante lieues

sans s'arrêter un instant, si ce n'est pour changer de monture. Radegonde, deux jours avant, avait parlé, devant son prétendu refusé, d'un jardin, célèbre en Touraine et dans les provinces voisines, que possédait un horticulteur, appelé alors *Amateur des jardins*. Elle avait témoigné son regret de ne pas voir ces champs de roses, si savamment cultivées qu'elles fleurissaient même en hiver. En rentrant chez lui il avait fait partir son émissaire, et le désir de la jeune fille était satisfait.

Elle fut sensiblo à cette attention ; pourtant le bouquet de la mère Simonne était attendu avec une impatience beaucoup plus vive que le plaisir de recevoir celui-là. Elle remonta chez elle, plaça le beau présent du marquis dans un vase sur une table, mais elle réserva pour celui de Jacquet la plus belle place, devant sa vierge.

Les heures lui parurent longues, il y avait loin jusqu'à Clavières, et, bien que l'enfant fût léger comme un oiseau, il fallait le temps d'aller et de revenir. Enfin elle le vit paraître, il monta jusque chez elle par un petit degré do service, ello l'attendait à la porte.

— Eh bien ! dit-elle, respirant à peine.

— Eh bien ! mam'zelle, madame la baronne est malade ; elle est au lit, mais je l'ai vue.

— Tu l'as vue ! a-t-elle écrit?

— Attendez donc, mam'zelle, que je vous conte. Dans la cour, j'ai trouvé monsieur le chevalier.

— Ah !...

— Quand il m'a aperçu, il a couru vers moi. Il est

si changé que je ne l'ai quasiment pas reconnu. Apparemment il est malade aussi.

— Ensuite? parle donc.

— Il m'a tout de suite demandé comment allait mam'zelle et si je venais de sa part. J'ai répondu : — Oui, pour madame la baronne. Alors, il avait l'air si triste! Il m'a dit après : — Tu as une lettre? — J'en ai une, mais jo ne dois la remettre qu'à elle-même. — Viens donc. — Je l'ai suivi. Il m'a fait entrer dans une belle chambre, sa mère était couchée, pâle comme la dame qu'on voit à la chapelle de Boussy, sur le tombeau de pierre blanche. J'ai tiré mon papier de ma poche, elle l'a pris et puis elle s'est mise à pleurer, comme vous faites, mam'zelle, en ce moment.

— Et le chevalier?

— Il était debout devant la fenêtre et tambourinait les vitres. Je crois ben qu'il ne savait guère pourquoi. La bonne dame m'a fait dix questions sur vous, d'une voix si faible, qu'à peine on l'entendait. Et puis elle a lu ce qu'il y avait d'écrit. Elle s'est caché les yeux, comme si elle pensait, ensuite elle a dit : — Mon fils, soulevez-moi et donnez-moi l'encre, je veux répondre. — M. Richard a obéi, elle a griffonné pendant un instant; elle tremblait, il fallait voir! Alors, elle a ployé sa lettre, me l'a remise et a recommandé qu'on me servît à déjeuner. *J'ai* pas voulu, *j'ai* pas demandé mon reste, et je suis parti toujours courant.

— Le chevalier ne t'a rien dit de plus?

— Non, mam'zelle. — Voilà la lettre.

Mademoiselle de Bois-Bryant prit ce chiffon, sali par la poche de son messager, et qui contenait sa destinée, croyait-elle. Elle entra dans son cabinet; elle voulait lire sans témoin. Jacquet lui-même la gênait. Elle ouvrit :

« Ma bien chère Radegonde, merci de votre souvenir. Nous sommes bien à plaindre toutes deux, d'autant plus à plaindre qu'il n'existe pas de remèdes. Moi, j'en mourrai; vous, mon enfant, vous devez vivre, vous devez chercher ailleurs un bonheur devenu impossible en écoutant la voix de votre cœur. Mais, je vous en supplie, n'accusez pas un malheureux, que son infortune vous le rende sacré, moi, sa mère, je l'aime mille fois plus qu'auparavant, et tout mon être se révolte à l'idée qu'il a perdu votre estime. C'est la fatalité. Oubliez le passé; qu'il soit pour vous comme n'existant pas. Nous ne nous reverrons jamais, je ne me rappellerai plus à vous, je vous bénis, à cette heure suprême, au nom de votre mère et au mien. Ma dernière pensée vous unira avec mon fils, que Dieu me le pardonne! Mais je ne puis retenir ce cri de ma tendresse. Soyez heureuse, vous méritez de l'être, vous êtes bonne et secourable. Ne sortez pas de la ligne du devoir, et quand vous aurez des enfants, apprenez-leur à respecter leur nom, à aimer Dieu et à se soumettre sans se révolter aux nécessités de l'existence. Adieu, je vous aime, et rien ne m'empêchera de vous aimer.

» Chantemarne Clavières. »

Radegonde avait cherché malgré elle dans ce message une espérance, une consolation; elle n'y trouvait que la confirmation d'une séparation éternelle. Néanmoins il y eut pour elle une certaine douceur à apprendre que la mère avait pardonné au fils, qu'elle le défendait presque vis-à-vis de sa fiancée, qu'elle les unissait encore dans son souvenir et dans sa prière.

Elle y puisa du courage et comme un éclaircissement à ses peines. La certitude de son malheur, l'impossibilité d'en triompher jamais, lui portèrent un coup terrible, et cependant elle entrevit une existence nouvelle. La destinée, plus puissante qu'elle, la dominait, la domptait; elle ne serait pas la femme de Richard, sa mère elle-même renonçait pour lui à cette union. Dès lors elle devait s'accoutumer à cette idée et tâcher de donner à son avenir un autre but.

— Je ne me marierai jamais, pensa-t-elle.

Et tout à coup le visage de son père, implacable, inébranlable dans ses résolutions, lui apparut; elle frémit jusqu'au fond de l'âme; elle sentit que, s'il donnait un ordre, elle obéirait, maintenant surtout qu'elle n'avait plus son amour pour s'appuyer, qu'elle était seule dans cette lutte.

Dès lors elle se résigna. Elle n'avait plus d'espoir; elle devint indifférente pour elle comme pour tous.

— Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, disait-elle à Julienne, je ne me défendrai pas.

Le découragement s'empara de tout son être et pa-

ralysa le peu d'énergie qui lui restait. Elle agissait comme une machine, marchant, parlant, souriant, ne s'agitant de rien, acceptant tout. Plus douce, plus charitable encore qu'autrefois, elle ne s'occupait que des autres, des pauvres surtout. Une fièvre maligne sévit dans les villages d'alentour ; on la vit de chaumière en chaumière, au chevet des mourants, leur prodiguant des soins attentifs ; elle répandait sa bourse dans leurs mains, elle voulait même passer la nuit près d'eux, le curé le lui défendit.

Elle faisait tout cela, sans entraînement, sans zèle, presque sans émotion.

— Qu'avez-vous, ma fille ? lui disait un jour M. Raymond, vous ne semblez plus rien aimer, vous vous dévouez, vous vous multipliez pour ceux qui souffrent, avec une indifférence glaciale ; vous priez froidement, vous regardez sans voir, vous écoutez et vous n'entendez pas. Cet état m'effraye et me tourmente. Jo préférerais vous voir pleurer ; on aurait la chance de vous consoler au moins.

— C'est que je suis absente de moi-même, répliqua-t-elle, et je crois bien que je n'y reviendrai plus.

Julienne s'inquiétait horriblement, elle en fit part au comte, il la traita d'insensée.

Ma fille se résigne, elle revient à la raison ; dans quelques semaines, j'en suis sûr, elle sera tout à fait en état de me comprendre. J'ai fait ce qu'on a voulu, je ne l'ai pas brusquée ; le moyen était bon, je le reconnais, car je ne l'ai jamais vue si docile. Nous la marierons, elle sera complétement guérie ensuite.

La gouvernante dut se contenter de cette conclusion et garder pour elle les incertitudes de sa tendresse. Elle fut cependant alarmée à un tel point qu'elle communiqua ses craintes au docteur Carrachi.

— Laissez, dame Julienne, laissez faire au temps et tout s'arrangera. Voyez, dans l'allée là-bas, M. le marquis et mademoiselle de Bois-Bryant, voyez comme elle le remercie d'avoir été au-devant de ses vœux, d'avoir soulagé les pauvres qu'elle protége. Est-ce que son œil ne brille pas, est-ce que ses lèvres ne sont pas vermeilles ? La croyez-vous morte, cette belle jeune fille, aux joues roses et à la tournure de déesse? Calmez vos terreurs, attendez, et toutes traces des vieux souvenirs s'effaceront et l'avenir s'ouvrira calme, riant, magnifique.

Julienne secoua la tête ; elle n'y croyait point.

Cependant Radegonde avait en effet remercié presque chaleureusement M. de Lamenerie des bienfaits répandus par lui sur les paysans du canton. Il avait agi avec une délicatesse exquise, la jeune fille n'avait pu le méconnaître.

— Vous êtes bon, monsieur, avait-elle dit, vous méritez d'être heureux.

Il eût pu profiter de l'occasion, il craignit de se hâter, de compromettre le succès, il s'inclina en silence. Il lui en coûta beaucoup. Le marquis remarqua avec une satisfaction extrême que, pendant toute la soirée, Radegonde lui parla souvent ; que son regard, en se levant sur lui, prenait une expression plus douce. Les jours suivants, il en fut de même, et la gouvernante,

en dépit de sa répulsion, dut convenir qu'elle montrait à M. de Lamenerie une sorte de bienveillance qu'elle ne témoignait à personne.

Enfin, le moment arriva où le sort de cette enfant tant éprouvée devait se décider.

Elle sortait de dîner seule avec M. de Bois-Bryant, quand le curé et M. de Lamenerie arrivèrent. Le pasteur lui parut plus animé que de coutume.

— Ah ! monsieur le comte, dit-il vivement, remerciez M. le marquis, comme je le remercie du fond du cœur, au nom de vos vassaux. Il vient de donner des ordres, un hôpital sera construit à Boussy, il y fonde une succursale de Saint-Vincent-de-Paul, nos pauvres seront désormais soignés et sauvés par ce généreux cœur.

— Monsieur, s'écria Radegonde, c'est une bonne pensée, votre nom sera béni d'âge en âge et Dieu vous récompensera.

— Vous avez cependant refusé de le porter ce nom, ma fille, et vous refusez encore au marquis la seule récompense qu'il ambitionne, la seule qui puisse le satisfaire.

Mademoiselle de Bois-Bryant devint pâle ; elle mit involontairement la main sur son cœur.

— Ne vous déciderez-vous pas, mon enfant, ne m'accorderez-vous pas ce que je désire le plus au monde. Je n'ordonne pas, je prie.

— Que mademoiselle ne soit point excitée par un motif étranger à son cœur, monsieur, qu'elle soit parfaitement libre et qu'elle décide. J'attends

mon sort, je m'y soumets d'avance quel qu'il soit.

— Voulez-vous, Radegonde, accepter M. le marquis de Lamenerie pour époux ?

Elle eut un moment d'angoisse sans pareil, sa physionomie exprima une souffrance indescriptible, puis elle se calma comme par enchantement.

— Oui, murmura-t-elle... que m'importe !

Nul n'entendit ces derniers mots.

XIV

RENCONTRE

Revenons maintenant à un autre de nos héros dont les aventures ont le droit de nous intéreser.

La révolution approchait de plus en plus ; poussée en même temps par la force des circonstances et par les hommes intéressés à la faire naître, elle avançait à pas de géant.

Tout le monde sait qu'une partie des gentilshommes, les plus jeunes et les plus turbulents, l'accueillirent d'abord avec des transports d'allégresse ; gagnée par la fréquentation des philosophes, par le besoin d'opposition qui, depuis la ligue et la fronde, s'est incarné dans le caractère de la nation, la noblesse, de cour surtout, donna à plein collier dans les idées nouvelles.

La noblesse de province, plus récalcitrante, tenait davantage aux *préjugés* de l'antique monarchie ; on ne négligeait rien pour l'attirer sous le drapeau des réformes, et dans plusieurs châteaux, il se forma des

conciliabules de recrutement, qui eurent un certain succès, jusqu'au jour où les excès de ces faux apôtres éclairèrent leurs réelles intentions.

M. le duc d'Orléans était le véritable et le plus puissant auteur de ces tentatives antiroyalistes. Sa grande fortune lui permettait de soudoyer des agents et de se montrer généreux envers ceux de ses amis qui consentaient à lui en servir.

Depuis le souper de Monceaux, le chevalier de Clavières, regardé d'abord par ceux qui entouraient le prince et par le prince lui-même comme un vrai casse-cou, était beaucoup monté dans leur estime et dans leur considération. Les événements avaient marché, sa profession de foi cynique et prématurée était devenue celle de tous. On pressentit la nécessité d'un coup d'État, pour forcer la main au roi, et l'on désigna ceux qui pouvaient le seconder ; son nom se présenta des premiers à la pensée de tous.

En quittant Paris, Clavières avait donné à M. de Laclos une adresse pour lui écrire sûrement, au cas où l'on aurait besoin de lui. Il reçut une lettre de convocation et se mit en route pour l'Auvergne, où il devait se rencontrer avec les principaux fauteurs des troubles.

M. le duc d'Orleans devait y venir incognito ; on prendrait probablement une décision positive sur ce que l'on devait tenter de ce côté de la France. Les hommes d'action n'étaient pas rares alors. La jeunesse élevée à manier les armes, toujours prête à dégaîner au moindre mot, n'hésitait pas à se porter en

avant. Tout le monde était brave, par obligation et par habitude ; ce n'était pas même une qualité chez un gentilhomme, c'était une nécessité et rien de plus.

Le rendez-vous fut assigné sur une terre appartenant autrefois à la maison de Latour et où le célèbre marquis avait conservé des intérêts et de grandes relations. Le château de Pontlery était et doit être encore, je suppose, un des spécimens les plus complets des manoirs construits au temps des croisades. En 1775, messieurs de Latour s'étaient défaits de ce bien, situé si loin de Paris; le logis était désert, et depuis longtemps on n'y avait vu personne que le concierge et les domestiques.

Un jour, il arriva plusieurs chariots chargés de meubles; le nouveau propriétaire prêtait son habitation à un seigneur de ses parents; il y passerait quelques mois et débuterait par une partie de chasse où des gentilshommes de différents pays étaient conviés.

Ce fut dans tout le canton un bruit inaccoutumé et une sorte de rumeur de joie. La présence d'opulents étrangers apporterait de l'aisance dans ces montagnes pauvres et reculées. Les gens qui accompagnaient les meubles ne tarissaient pas sur la magnificence de leurs maîtres, le vicomte et la vicomtesse de Brulay. Ils avaient une immense fortune qu'ils dépensaient royalement.

La vicomtesse était d'une beauté merveilleuse, d'une élégance sans pareille. Elle jetait à poignées l'argent par la fenêtre et ne regardait à rien pour satisfaire ses caprices.

Elle avait épousé le vicomte afin d'avoir un nom et être présentée à Versailles. Fille unique d'un fermier général très-opulent, elle avait reçu une éducation à la Jean-Jacques. Libre de ses volontés, elle n'avait jamais été contrariée ; on la citait pour ses excentricités, — on avait un autre mot alors, car celui-ci n'était pas dans la langue.

Aussitôt qu'elle fut mariée, elle fit ses preuves, ou plutôt celles du vicomte, et entra dans les carrosses ; mais quelques mijaurées lui montrèrent grise mine à la cour : elle y reçut une ou deux leçons de la part des douairières de l'ancien régime, qui n'approuvaient pas les mésalliances. Elle déclara donc qu'elle n'y retournerait point, et son salon devint le centre des mécontents.

Madame de Brulay reçut ceux qui l'amusaient ; les hommes du bel air y accoururent ; les femmes philosophes, les gens de lettres, les artistes, tout ce qui était intelligent et ambitieux s'imposa le devoir de s'y présenter. On y fit de la politique en rigodons et de la doctrine sociale en jouant la comédie.

La vicomtesse, à vingt ans, d'une beauté hors ligne, d'un esprit supérieur et brillant, d'un caractère altier et téméraire, n'était pas pour la couronne un ennemi à dédaigner. Ses richesses, pour ainsi dire inépuisables, la rendaient plus dangereuse encore. La reine le sentit ; elle ne pouvait cependant courir après elle, puisqu'elle ne reparaissait plus. Elle la fit sonder par d'habiles négociateurs ; ils n'eurent aucune prise sur cette tête folle, trop avancée d'ailleurs dans la voie qu'elle avait prise pour reculer.

Lorsqu'il fut question de ces réunions provinciales, madame de Brulay demanda avec instance à en présider une. Ses terres, disséminées dans toute la France, lui donnaient la faculté de choisir ; elle n'en voulut point, le nouveau l'attirait. Elle ne connaissait pas l'Auvergne, elle désira voir l'Auvergne; quelqu'un parla de Pontlery, la chose lui parut charmante, c'était un plaisir inédit. Transformer comme les fées d'un coup de baguette un désert en palais, c'était pour elle une représentation de l'Opéra ; elle allait jouer Armide au naturel, rien ne lui sembla plus adorable, et le voyage fut décidé.

M. de Brulay — il est temps de le présenter au lecteur — était un mari commode, de cinquante à soixante ans, plein d'ostentation et de vanité, assez bonhomme, aimant l'argent pour le dépenser, très-gourmand, très-fastueux, enchanté des succès de sa femme, ne la contrariant jamais, non pas parce qu'il désirait lui plaire, mais pour ne pas troubler sa quiétude. Égoïste parfait, il avait épousé cette beauté, cette richesse, afin de profiter de l'une et de l'autre. La vicomtesse flattait son amour-propre, l'or flattait ses passions et ses goûts.

Leurs existences complétement séparées se côtoyaient dans les occasions d'apparat. En se réunissant ils donnaient des dîners et des fêtes dont la ville et la cour retentissaient, autrement ils ne se rencontraient pas une fois en huit jours ; ce qui ne les empêchait pas de s'aimer beaucoup, assuraient leurs flatteurs.

La vicomtesse était coquette comme une despote,

mais jusque-là on ne lui avait pas encore prêté d'amants sérieux. La file de ses adorateurs aurait fait le tour des Tuileries; elle n'en décourageait aucun et ne favorisait personne. Elle avait eu peut-être des fantaisies sans résultat, mais aucun homme ne lui avait paru digne d'être admis à ramasser sa pantoufle, si elle devait soulever son pied pour la laisser choir.

Elle trouva délicieux d'entrer dans une conspiration et se mit en tête de voyager incognito, afin de se donner un air de mystère. Au lieu de s'en aller tout droit de Paris à Clermont, elle se fit conduire d'abord à Limoges; elle y laissa ses équipages sous prétexte de se cacher, et, ravie d'une chose si rare dans sa vie de représentation, elle prit uniquement un laquais et une femme de chambre et s'embarqua pour Pontlery par la traverse, avec des chevaux de louage. Elle voulait se figurer qu'on la suivait et qu'elle déroutait les espions.

Son nécessaire d'or, son coffre de parfums, sa caisse de chiffons, furent huchés sur la berline, où elle se plaça avec sa soubrette, établit le valet sur le siége armorié, couvert d'une housse, par modestie, et se crut déguisée de façon à passer pour une bourgeoise.

Elle ne se sentait pas de joie. Son déshabillé *simple* était en pékin rayé, couvert de rubans et de dentelles de Malines, elle dissimulait sous une cornette ses cheveux magnifiques qu'elle ne poudrait plus, c'était encore un déguisement.

Elle arriva de la sorte à Bourganeuf, vieille ville

qui l'enchanta. L'auberge où elle descendit avait des portes et des fenêtres sculptées par les enchanteurs du moyen âge, avec des tourelles élancées, comme une gentilhommière, et, dans les rues qu'elle traversa, elle en rencontra plusieurs autres aussi curieuses. L'ancien château des seigneurs couronnait la ville de tours assez bien conservées.

La vicomtesse se mit à sa croisée, en attendant son souper; des femmes puisaient de l'eau à la fontaine monumentale, des enfants jouaient et tournaient autour d'elles, des hommes rentraient les chariots de labour; tout se préparait pour la veillée et pour la nuit.

Elle aperçut, au bout de la voie tortueuse, un homme à cheval qui venait vers elle. Il paraissait jeune et de bonne mine; sa monture, couverte de poussière, la tête basse, semblait fatiguée d'une longue route. Quant au cavalier, il levait les yeux sur les maisons et inspectait jusqu'aux plus hautes lucarnes, madame de Brulay ne pouvait lui échapper. Leurs regards se rencontrèrent.

— Ce voyageur est fort joli garçon, pensa-t-elle.

— Voilà une femme charmante, se dit-il, arrêtons-nous ici.

Il avait lu l'enseigne et il appela les gens; ils accoururent, filles et gars.

— Y a-t-il ici une bonne chambre, une provende copieuse pour mon cheval, et un excellent souper pour moi?

L'hôte se confondit en révérences, ces façons de

faire révélaient un homme accoutumé à être servi et dont la bourse est bien garnie. Madame de Brulay n'en douta pas non plus, elle s'ennuyait, et l'idée lui vint de voir de plus près ce rodomont.

— Je descendrai dans la grande salle réservée, dit-elle à sa camériste, faites-y mettre mon couvert.

Le voyageur y était déjà et s'y installait comme chez lui. Il avait jeté sur un siége son manteau, son chapeau, son épée, et restait vêtu seulement de son costume de route, assez élégant, bien que très-sombre ; son visage distingué, son teint mat, ne ressortaient que mieux sur une cravate de mousseline et un habit carré en drap marron, aux boutonnières soutachées de même nuance et aux boutons d'agate noire et blanche.

Il se promenait par la chambre, très-convaincu qu'il ne resterait pas longtemps seul ; le second couvert, bien installé assez loin du sien, lui annonçait un compagnon ou une compagne, ce qui lui plaisait infiniment.

En effet, au moment où on allait servir, il entendit le froufrou d'une robe de soie et un parfum pénétrant arriva jusqu'à lui.

— Ah ! se dit-il, c'est une petite-maîtresse ! attention.

La vicomtesse fit en entrant un signe de tête protecteur, et puis elle gagna sa place au haut bout de la table. Le chevalier salua profondément, resta ébahi en face de cette beauté, plus remarquable encore de

près que de loin. Il ne se souvenait pas d'en avoir rencontré une pareille.

Elle s'assit, son laquais derrière elle, sa femme de chambre à ses côtés. Elle avait des airs souverains qui imposaient au provincial, en dépit de sa hardiesse ordinaire.

Madame de Brulay parlait à haute voix, donnait des ordres, faisait ses remarques et lançait de temps en temps un regard dissimulé sous ses longs cils, du côté du jeune homme. Celui-ci mangeait à peine et ne la perdait pas de vue. Ils s'observaient mutuellement. La voyageuse comprenait à merveille qu'il n'oserait entamer le premier la conversation, et elle mourait d'envie de faire connaissance, ne fût-ce que pour essayer l'effet de son incognito.

Une circonstance fortuite et inattendue brisa la glace entre eux beaucoup mieux que s'ils l'eussent préparée.

La vicomtesse avait un *gredin*, gros comme un rat et aussi hargneux que s'il eût possédé une mâchoire formidable. Un dogue entra sans façon dans la salle; le petit chien, furieux, s'élança des bras de la femme de chambre qui le portait, au risque de rompre ses pattes imperceptibles, et se jeta sur cet intrus en aboyant de toute sa voix.

Le dogue était chez lui et n'entendait pas être molesté; il eut un instant d'hésitation, qui suffit à M. de Clavières pour ramasser l'imprudent bichon, le remettre à sa gardienne et chasser l'ennemi.

— Ah! monsieur, s'écria la maîtresse, que je

vous remercie ! sans vous Bijou était assassiné !

— Je suis heureux, madame, d'avoir pu arriver à temps ; le cerbère de notre hôte a des dents formidables, il n'en aurait fait qu'une bouchée.

Le premier pas était fait, la conversation s'engagea. Ce furent d'abord des lieux communs, puis des questions de la jeune femme qui désirait vivement savoir à qui elle avait affaire. Il ne se fit faute de décliner son nom, mais il voulut connaître aussi son interlocutrice.

— Mon mari est meunier à Limoges, dit-elle, et je m'en vais dans la Limagne acheter des blés.

Un fin sourire du chevalier lui prouva qu'il croyait peu à ces farines-là.

— J'ai entendu parler en Poitou des riches meuniers du Limousin, reprit-il ; mais je ne croyais pas qu'ils ressemblassent autant à des seigneurs.

Madame de Brulay ne put retenir une petite mine de contrariété ; décidément elle n'était pas heureuse dans ses histoires.

— Vous allez à Clermont, monsieur? demanda-t-elle.

— Je m'arrêterai à une journée de marche, madame.

— Ah ! vous restez en route ?

— Oui, madame, et je n'ai pas de raison pour le cacher, je vais à une partie de chasse.

— Vraiment ? interrompit-elle vivement.

— Je suis convié à une réunion où se trouvera une partie de la noblesse d'Auvergne, à Pontlery.

La vicomtesse ne put retenir un cri de surprise. Le nom du chevalier ne l'avait pas frappée sur la liste ; à

cette heure elle se le rappela. Il y eut un moment de silence.

— Eh bien! monsieur, puisque nous suivons le même chemin, voulez-vous me servir d'escorte jusqu'à votre destination?

— Jusqu'au bout du monde, madame, si vous le permettez.

Ils passèrent la soirée dans cette salle. La vicomtesse trouvait amusant au superlatif de connaître son hôte et de rester ignorée de lui. Elle lui fit raconter sa vie, ses opinions; elle admira cet enthousiasme juvénil qui l'animait, et le crut, de bonne foi, l'homme le plus loyal, le plus chevaleresque qu'elle eût rencontré.

Il savait à son gré changer de manières et d'allures, on l'a vu; nul n'avait l'abord plus sympathique, ses grands yeux exprimaient tout ce qu'il voulait leur faire dire. Il les rendait tour à tour caressants, ironiques ou terribles.

Quand ils se séparèrent, madame de Brulay dut s'avouer que depuis longtemps elle n'avait été aussi doucement occupée, et M. de Clavières se sentait sous une impression inaccoutumée qui le tint éveillé toute la nuit.

Dès l'aube il était prêt à monter à cheval; il pressa les gens de l'auberge, afin que la belle dame pût trouver son déjeuner prêt à son réveil. Il n'était pas dupe de son déguisement, bien transparent du reste, et bâtissait mille conjectures sur ce qu'il pouvait cacher. Ce devait être une dame de la cour; nulle part

ailleurs on n'avait ces façons élégantes et ce grand air. Il n'y avait chez elle rien de provincial : sa toilette, sa manière de parler, le train qu'elle menait après elle, tout cela sentait son Versailles d'une lieue.

Quand elle parut à sa fenêtre, fraîche comme la jeune aurore dont elle portait le nom, on l'eût prise pour une déesse. Elle lui fit un signe gracieux et lui demanda si l'on allait bientôt partir.

— Je vous ai fait mon maréchal des logis, monsieur, et je m'en rapporte à vous pour tout régler.

— C'est trop d'honneur et trop de bonheur à la fois, madame, je ne m'en montrerai pas indigne. Je connais ce pays dans ses plus petits détails, il est délicieux, et, si vous ne l'avez pas visité, vous en serez enchantée.

— J'y viens pour la première fois, il me plaît infiniment. Nous allons déjeuner, n'est-ce pas?

— Tout de suite, madame ; à vos ordres.

Le repas fut gai, on se mit en route bien lesté ; le chevalier monta à cheval, plus fier d'escorter cette belle créature que s'il eût été chevalier d'honneur d'une reine.

Le pays est, en effet, aussi pittoresque que riant. Les montagnes, peu élevées, sont charmantes ; la route circule au milieu des rochers, des bois de chênes-verts, des prairies, à chaque pas des ruisseaux limpides les traversent. La perspective varie sans cesse.

Entre Bourganeuf et Aubusson, on rencontre une antique forteresse. Rien ne lui manque, ni les tou-

relles, ni les machicoulis, ni les créneaux ; c'est un vrai monument. Nos voyageurs l'admirèrent beaucoup de loin, mais ils ne firent que passer.

Combien de choses nous effleurons ainsi dans la vie ! Combien de bonheurs aperçus et laissés loin derrière nous ! Combien d'illusions enchanteresses enfuies sans même avoir été nommées !

Madame de Brulay, vers le milieu du jour, se confina au fond de son carrosse, comme si elle dormait, le jeune homme ne lui parla plus, il respecta son sommeil ; elle ne dormait pas, elle pensait. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle eût fait quelque chose d'extraordinaire et d'inconvenant. N'ayant d'autres lois que sa volonté et son caprice, elle n'avait jamais hésité entre le désir de les satisfaire et les lois de la société. Elle voyageait seule, le ciel lui envoyait un compagnon, un protecteur, elle eût été stupide de ne pas l'accepter. Il l'amuserait, il lui éviterait la peine de s'informer, d'ordonner, et puis, lorsqu'il croirait se séparer d'elle, lorsqu'il la saluerait d'un air désolé, au moment de se diriger sur Pontlery et de lui dire adieu en soupirant, il y aurait un coup de théâtre superbe.

— Vous êtes chez moi, monsieur, répondrait-elle, soyez le bienvenu.

Quelle serait sa joie !

On ne fouille pas assez un repli du cœur ou plutôt de l'imagination de certaines femmes chez qui le romanesque est inné et se développe envers et contre tous. Elles adorent les scènes, les émotions, il leur en faut

à tout prix. Elles se les préparent par mille moyens et ne sont véritablement contentes qu'en les jouant. Qu'on ne les accuse pas, il n'y a chez elles ni dissimulation, ni mensonge. Elles sentent réellement ce qu'elles expriment; seulement, l'effet produit, elles ne s'en souviennent plus. Si elles ont jeté dans un cœur des espérances ou des regrets, elles n'y songent guère, elles ont savouré l'impression désirée, c'est un souvenir, ou charmant ou pénible, qu'elles conservent de bonne foi et dont le reflet les fera encore tressaillir.

Leur mémoire se meublera ainsi; plus elles auront eu de ces moments-là, plus elles voudront en avoir; elles en deviendront féroces et ne regarderont pas à faire souffrir les autres pour s'en procurer. Elles peuvent être bonnes au fond et se repentir après, ce qui ne les empêche pas de recommencer.

Telle était la vicomtesse. Peut-être une autre éducation aurait-elle modifié chez elle les dispositions de la nature; mais, gâtée à l'excès par son père et par tous ceux qui l'entouraient, les mauvais instincts se développèrent et le peu de bon grain qui aurait poussé fut étouffé par l'ivraie.

Son caractère se composait de contrastes. Impérieuse et dominante, elle savait être souple pour arriver à son but; passionnée et non pas tendre, elle avait la férocité d'une lionne dans sa coquetterie; accoutumée aux hommages, à la servitude de ses adorateurs, sa vanité n'avait pas de bornes; spirituelle et ignorante, sa conversation se composait de fusées et

de ténèbres; elle n'avait jamais fait de bien à personne que par ostentation ou par désœuvrement; son cœur n'avait jamais battu à l'idée de secourir une infortune, de faire des heureux. Elle ne s'était jamais imaginé qu'on pût manquer d'argent. Si on lui eût dit que les pauvres n'avaient pas de pain, elle eût répondu comme la petite princesse :

— Pourquoi ne mangent-ils pas de la brioche?

Incapable du moindre sacrifice, du dévouement le plus facile, égoïste sans le savoir, sans se douter qu'on pût être autrement, elle n'avait encore aimé personne, pas même son père, si ce n'est par rapport à l'agrément qu'on lui offrait. Sa beauté, sa grâce, avaient déjà fait une foule de malheureux; elle s'étonnait qu'ils se plaignissent et se croyait très-généreuse en leur permettant de vivre à ses pieds.

Si les passions endormies chez elle se réveillaient un jour, le réveil serait terrible, tout devrait céder devant ses désirs; elle briserait l'existence d'un homme, celle de son mari, de tous les siens et n'aurait pas même conscience de ce désastre. Rien de plus dangereux au monde qu'une pareille créature sur laquelle la raison, l'honneur, l'affection, n'avaient aucune prise. Mirabeau, qui s'était un peu égaré dans ses voies, l'avait baptisée : le *Fléau des cœurs.* Il eut le bon esprit de se retirer à temps et de conserver près d'elle une situation qui lui laissait son franc parler et qui n'engageait sa liberté sous aucun rapport.

Malgré la sagacité de son instinct, le jeune voyageur ne devina pas cette femme; il fallait une expérience

plus consommée que la sienne pour apprécier une pareille sirène.

La facilité de ses entraînements le rendit amoureux, et la difficulté de réussir devait faire de ce sentiment une passion violente.

Ces deux êtres se trouvant en présence, il jaillirait de ce choc mille étincelles dangereuses; l'incendie, en se propageant, dévorerait tout sur son passage et ne laisserait après lui que des ruines.

La caravane arriva de bonne heure à Aubusson; la position sauvage et délicieuse de cette petite ville plut aux voyageurs, il fut décidé qu'on y coucherait et qu'en attendant le souper, on parcourrait ce pays accidenté, rempli de souvenirs et de traces d'une autre époque.

Aubusson est situé sur une pente; un torrent presque impétueux la côtoie. Les splendides manufactures qu'il étale aujourd'hui n'existaient alors qu'en miniature; d'ailleurs l'industrie occupait peu les gentilshommes et les belles dames, ils profitaient volontiers des résultats, sans en rechercher la source.

Les maisons de cette jolie cité conservaient presque toutes des spécimens élégants du moyen âge. Ce n'étaient que sculptures, bas-reliefs, ogives fleuronnées. Une fontaine surtout était un véritable bijou de l'art où nos pères excellaient. Madame de Brulay voulut tout voir; accompagnée de son chevalier, elle parcourut les rues principales, puis elle descendit dans le ravin. En remontant le coteau en face, elle rencontra une tour isolée, assez entière encore, qui devait avoir servi ou de fanal, ou d'ouvrage avancé

pour défendre l'entrée de ces gorges profondes, qui s'étendent à perte de vue.

Ce phare se dresse vis-à-vis d'un château formidable, il forme un point de vue ravissant ; les tours s'élèvent au-dessus d'un rideau de châtaigniers séculaires, un tapis de verdure, accidenté de rochers, s'étend jusqu'au ruisseau, dont les ondes bouillonnantes se précipitent en petites cascades et disparaissent sous les branches épineuses des houx et des mûriers sauvages.

La vicomtesse s'assit sur la mousse parfumée afin de mieux jouir du spectacle.

— Lorsque je rencontre un site de cette nature, dit-elle, il me plaît infiniment do chercher dans le passé et de le reconstruire tel qu'il devait être, au temps où ces murailles étaient debout, où d'autres hommes avaient d'autres habitudes, d'autres mœurs. Je me reproche alors de n'avoir pas mieux profité des leçons qu'on m'a données dans mon enfance, je suis avide de savoir. Que pensez-vous de ce qui nous entoure, chevalier? qu'était ce château ? qui l'habitait ? Eussiez-vous désiré en être le maître, en ces siècles barbares ? On y manquait, m'a-t-on dit, du bien-être dont je ne saurais me passer. La vie devait être tristo alors.

— Non certes, madame, la vie n'était pas triste, elle était belle, elle était remplie, elle offrait sans cesse de l'imprévu. Vous me demandez si j'aurais désiré posséder ce manoir? Si je l'aurais désiré, madame ! régner sur cette contrée, la tenir prosternée, tremblante, sous mon poignet de fer, dominer d'un regard les bourgeois

de cette ville devenus mes vassaux, ployant devant ma volonté, obéissant au moindre de mes caprices. Aller guerroyer au loin, acquérir de la gloire, entendre célébrer mon courage dans les virelais et dans les fabliaux. Triompher aux tournois, forcer mes ennemis au respect par le seul prestige de ma renommée ; me lancer dans les périls, aveuglément, sans autre but que celui de rendre mon nom illustre et d'occuper une place dans l'histoire de mon pays ! Quelle existence ! quelle victoire !

En parlant ainsi, M. de Clavières s'exaltait, son œil brillait comme une flamme ; sa physionomie, déjà si vive, prenait une expression irrésistible ; madame de Brulay le regardait, surprise, charmée, elle buvait ses paroles.

— J'aurais possédé tous les biens du monde, car je n'aurais eu qu'à étendre la main pour les saisir. Quelques coups de lance, et l'univers eût été à moi. Les femmes à l'envi auraient accepté mes hommages, car j'aurais été un des héros fameux de la chevalerie.

J'aurais eu ma dame, la plus belle, la plus noble, la plus chantée ; j'aurais pourfendu les malandrins qui ne se seraient pas prosternés devant elle, j'aurais contraint ses rivales à la reconnaître pour la reine, en déposant à ses genoux mes couronnes et les dépouilles de mes ennemis. Et comme je l'aurais aimée, madame ; avec quel transport j'aurais écouté sa douce voix, encourageant mes hauts faits ! Soumis au moindre de ses désirs, j'aurais bouleversé le monde pour les satisfaire. Elle eût été mon idole, et l'univers entier l'eût adorée

comme moi ; j'aurais forcé les hommes à lui élever des temples, et les femmes à baiser les traces de ses pas.

Voilà ce que j'aurais fait si j'avais été le puissant châtelain, possesseur de ces murailles imprenables ; mais je suis un pauvre gentilhomme, sans biens, et je ne puis offrir que ma vie à celle que j'aimerais, si j'osais lui avouer que je l'aime.

Madame de Brulay, toute à l'émotion violente que lui causait le tableau tracé par le jeune enthousiaste, retomba subitement sur la terre à cette dernière phrase. Elle garda le silence, puis elle reprit d'un air distrait.

— Que pourrait-on faire de la vie d'un gentilhomme, je vous le demande, quand il n'a que cela à présenter ?

Le chevalier devina un peu ce qu'était cette belle statue blanche, polie et dure comme le marbre des tombeaux, il en fut un instant effrayé ; mais il avait reçu une impression trop forte pour qu'elle s'effaçât, même devant la crainte de n'être pas compris.

— Madame, reprit-il d'un ton pénétré, on donne sa vie, on ne peut rien donner de plus, car ce mot comprend le reste. Celui qui risque son existence est le maître de celle des autres ; il apporte avec ce présent, que vous dédaignez, tout ce qui vous plaisait à l'instant en ce seigneur des anciens jours. La plus grande force n'est pas dans les murailles d'un castel, dans les trésors, dans les hommes d'armes, elle est dans l'audace, dans la résolution, dans la volonté. Je bouleverserais le monde, j'irais attaquer le roi sur son trône, je le jetterais à mes pieds, je le tuerais sans

sourciller, lui et n'importe quel autre, sur un signe de la souveraine de mon cœur. Vous n'avez jamais été aimée comme j'aimerais, madame, autrement vous ne mépriseriez pas un pareil amour.

La vicomtesse se reprit à l'exaltation ; une sorte de flamme descendit de son cerveau à son cœur et le fit battre ; elle regarda M. de Clavières, tout étonnée, presque heureuse, presque reconnaissante ; elle lui devait une sensation inconnue, elle ne parlait pas, elle n'eût pu exprimer sa pensée : elle ne leva pas les yeux : une sorte de timidité l'avait saisie ; cet état, si nouveau pour elle, bouleversa en une seconde tout son être, elle eût voulu le prolonger, et pourtant elle en avait presque peur.

L'heure sonna à l'église de la ville et la fit tressaillir.

— Allons souper, monsieur, dit-elle.

— Ah ! madame, ce jour est le dernier où il me sera donné de passer de pareils instants, je voudrais qu'il durât toujours !

— Qui sait ? répliqua-t-elle.

Le repas fut triste, ils étaient préoccupes et se séparèrent de bonne heure. Le lendemain quand ils se revirent, après une nuit d'insomnie, M. de Clavières trouva sur les traits de la jeune femme une fatigue qui n'excluait pas la bienveillance ; elle l'accueillit par un sourire.

Ils se parlèrent peu durant la route, madame de Brulay resta cachée dans sa berline ; le paysage était moins joli, quoique toujours montueux. Après Saint-

Avit, ils entrèrent dans la chaîne des *Puys*, assez nue et assez aride de ce côté. Arrivés à Pontlery, le chevalier pâlit ; il hésitait à quitter cette femme qui s'était emparée de son âme. Elle mit la tête à la portière et lui dit en souriant :

— J'ai envie de vous accompagner jusqu'au château, qu'en pensez-vous ?

XV

LE COUP DE BAGUETTE

La chaîne des *Puys*, dont le Puy-de-Dôme est le roi, se nomme ainsi, probablement parce que plusieurs de ces montagnes renferment des volcans éteints. Elles sont plus bizarres que pittoresques ; si on les dominait d'un ballon, elles ressembleraient à un immense jeu de quilles, jetées sans ordre ci et là. Elles ne se touchent point ; ce sont de vrais pains de sucre, dépouillés d'arbres et recouverts d'une herbe fine entremêlée de fougères.

Plus on approche de Clermont, plus ces taupinières gigantesques se multiplient. Elles composent un paysage triste, d'une sécheresse que rien ne peut éteindre ; on sent que le feu couve en dessous. Vers les Mont-Dore seulement leur aspect change, elles se relient davantage, les sapins s'élèvent en amphithéâtre de la base au sommet, des ruisseaux tombent

en cascade et fertilisent les prairies ; ce sont enfin de vraies montagnes qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Il en est de même du côté de Thiers, dans la haute Auvergne, la perspective en est splendide ; les environs de Clermont-Ferrand offrent une représentation de vues identiques ; lorsqu'on en a examiné une, on peut assurer qu'on les connaît toutes.

Pontlery est un des derniers sites pittoresques qu'offre la contrée. Le château est merveilleusement situé ; il surmonte la vallée et la petite ville. Du haut des tours on jouit d'un coup d'œil magnifique. Depuis plusieurs années, je l'ai dit, il avait cessé d'être habité ; l'arrivée de madame de Brulay et les préparatifs considérables qui se faisaient pour son établissement lui rendaient une vie factice. Les domestiques affairés s'empressaient de tout mettre en ordre ; l'intendant du vicomte dirigeait les travaux, et, ce jour-là même, ils devaient être terminés.

La capricieuse maîtresse du logis n'avait instruit personne de ses projets ; on ignorait le moment précis de sa visite. On l'attendait dans un équipage éclatant, comme à l'ordinaire ; aussi, lorsqu'on aperçut un carrosse poudreux, traîné par des chevaux de louage, sans autre suite qu'un homme à cheval, montant la rampe du château, personne ne s'en inquiéta. Penché en avant, pour mieux admirer la compatissante voyageuse qui l'avait si bien deviné, M. de Clavières, ivre de joie, ne voyait qu'elle et ne s'inquiétait de rien autre chose.

— Vous vous reposerez un peu là-haut, madame,

vous me laisserez le temps de vous remercier à genoux de votre céleste bonté ?

— Oui, oui, répétait-elle en souriant, comptez-y, je n'y manquerai pas.

Tout se passait juste comme elle l'avait désiré ; la vicomtesse était radieuse, ses gens même ne la reconnaissaient pas ; elle allait tomber comme une bombe au milieu des étonnements et des excuses. La surprise serait complète pour le chevalier et se dévoilerait de la façon la plus originale. Elle distinguait déja, en approchant, des visages connus ; elle constatait les embellissements opérés d'après ses ordres. On lui avait présenté un plan exact du château ; elle avait elle-même indiqué ce que l'on y devait faire. Les fenêtres ouvertes lui permettaient de tout apprécier.

Les portes n'étaient point fermées, à cause du va-et-vient continuel ; la berline entra donc sans opposition et sans investigation aucune jusque dans la cour extérieure.

Le laquais se présenta à la portière ; M. de Clavières y était déjà.

— Bourguignon, dit la vicomtesse d'un ton impérieux appelez sur-le-champ M. Dorville. Comment personne ne se dérange-t-il ici quand j'arrive ?

Un valet d'écurie, qui passait d'aventure, avait reconnu madame de Brulay ; il s'était hâté d'avertir les autres domestiques, tous accouraient, l'intendant à leur tête. Pendant ce temps elle quittait son carrosse, appuyée sur le bras du chevalier, qui n'y comprenait plus rien. Elle jeta sur ses gens un regard de

colère et ne leur fit pas même l'honneur de leur parler.

Après quelques pas, elle se retourna néanmoins.

— Il me semble, monsieur Dorville, dit-elle, que c'est là une étrange réception ; cette maison n'est pas gardée, on y entre comme dans la rue.

— Nous ne pouvions deviner madame la vicomtesse dans un équipage aussi indigne de son rang.

— Quel mérite auriez-vous à me deviner si je me montrais? Ce sont là de mauvaises raisons; un homme qui occupe votre place doit, s'il la remplit dignement, connaître assez ses maîtres pour les distinguer partout. D'ailleurs, vous attendez des hôtes de plus d'une sorte, ce carrosse devait vous amener quelqu'un; votre place était ici, vous êtes en faute. Réparez cela, ou sinon vous n'aurez plus l'occasion de le réparer longtemps chez moi.

L'homme à la baguette d'ébène salua jusqu'à terre.

— Maintenant, conduisez-moi à un appartement; monsieur le chevalier de Clavières vient ici pour la partie de chasse, j'entends qu'il soit reçu plus que convenablement ; il a fait mes logis pendant la route, c'est à moi de lui rendre à présent ses attentions. Il est inutile de feindre davantage, ajouta-t-elle en se retournant avec beaucoup de grâce vers le jeune homme, je suis la vicomtesse de Brulay, et vous êtes chez moi, monsieur.

Juste la même phrase qu'elle préparait depuis deux jours ; peu d'orateurs ont la bonne fortune de la placer

aussi à propos. Elle était loin de s'attendre à la réponse; Clavières avait eu le temps de se préparer, elle le trouva disposé à la riposte.

— Vous me ferez l'honneur de croire que je le savais, madame, et que je n'ai pas pris pour une fermière la personne la plus distinguée et la plus élégante de la cour.

— Il est plus adroit que je ne supposais, pensa-t-elle; au fait, le prince et les siens comptent beaucoup sur lui.

Le temple de la déesse était digne d'elle; elle voulut bien le reconnaître et complimenter ses serviteurs. M. de Clavières la laissa à son installation et fut conduit à l'appartement qu'on lui avait préparé, juste au-dessus de celui d'honneur, dans la plus invincible situation du manoir. M. le duc d'Orléans seul devait être mieux logé que lui.

Il se mit à sa toilette avec plus de soin que de coutume; ensuite, pour tuer le temps, il parcourut la forteresse du haut en bas, le valet attaché à son service lui servait de guide.

Deux choses le frappèrent surtout dans cette visite; on avait restauré, meublé tout l'édifice, hors une petite chapelle située au premier étage : donc la vicomtesse n'était pas dévote, donc elle n'avait pas de confesseur, c'était un ennemi de moins à combattre.

La plus grande pièce de tout le bâtiment était la chambre de justice. On y avait placé des bancs. Pourquoi cela? Qui comptait-on juger? Derrière était la prison, munie de chaînes, de menottes et de tout ce

qui s'ensuit ; de l'autre côté on lui montra les oubliettes, situées dans une tour, les lames de couteaux y étaient encore. Cet attirail tortiomane lui parut d'une utilité douteuse.

— Nous verrons ? se dit-il.

La vicomtesse et son cavalier arrivaient les premiers au rendez-vous. Ils soupèrent seuls, entourés d'un peuple de valets ; le jeune homme préférait de beaucoup les modestes repas d'auberge, ils étaient libres et n'avaient pas tous ces regards fixés sur eux.

Ils passèrent ensuite sur une terrasse et on les laissa seuls.

Le temps était admirable, la soirée fraîche, le soleil se couchait derrière un rideau de vapeurs, qui s'élevaient de la plaine et s'amassaient pour amortir ses rayons. La lune paraissait à l'horizon, encore pâle et un peu voilée, l'azur du ciel, pur et cristallin, allait bientôt scintiller d'étoiles. Il montait de la vallée des bouffées d'air balsamique et parfumé, tout se taisait autour d'eux, le bruit de la petite ville n'arrivait pas jusque-là et le mouvement de service des gens se portait surtout vers les cuisines et vers une cour intérieure sur laquelle se dirigeaient toutes les issues.

C'était un de ces moments où l'âme la plus froide est pénétrée, où deux personnes de cet âge, douées des funestes qualités qui égarent et qui séduisent, ne pouvaient rester indifférentes, en face l'une de l'autre, surtout avec leurs précédents.

La vicomtesse avait fait une toilette assassine et savante, nulle ne tirait aussi bien parti d'un nœud de

ruban ou d'une rose placée dans ses cheveux. Elle était belle à damner un saint ; une mélancolie douce, inaccoutumée, s'empara d'elle et lui prêta un charme tout particulier.

Pour la première fois de sa vie, la vue d'un beau paysage l'impressionnait, elle éprouvait un bien-être indescriptible, ses yeux se tournèrent vers le chevalier.

— Ah ! dit-elle, qu'on est bien ici ! n'est-il pas vrai ?

— On y passerait sa vie, madame.

— Ce serait peut-être bien long, reprit-elle en riant.

Les anciennes habitudes ne pouvaient pas se perdre si vite.

— Hélas ? madame, je le vois, nous ne nous entendons qu'à moitié, vous ne voulez point de ce qui est durable. Hier, je vous offrais mon existence, vous la repoussiez comme un hommage de très-peu de valeur ; aujourd'hui vous riez d'un souhait bien naturel, lorsqu'on a le bonheur d'être auprès de vous, c'est cruel, pensez-y.

— Chevalier, prenez garde ! nous n'allons plus nous entendre du tout.

— Comment cela, madame ?

— Vous m'avez offert votre existence, dites-vous ; quand cela, s'il vous plaît ? Nous ne nous connaissons que depuis deux jours à peine, et je ne sache pas que ces sortes de propositions se fassent aussi promptement à une femme de mon nom.

— C'est vrai, madame, j'ai tort. Je n'aurais rien osé

vous offrir à vous ; je laissais divaguer ma pensée ; inspiré par cette soirée délicieuse, j'oubliais que vous êtes une de ces femmes à qui l'on ne parle qu'à genoux. Pardonnez-moi.

Le chevalier commit une faute en se montrant soumis et repentant. La vicomtesse le retrouva tel que les autres ; dès lors il perdait son prestige, ce n'était qu'un esclave de plus, et qu'en avait-elle besoin? S'il eût été moins épris, il n'eût pas fait cette école ; il eût mieux compris ce caractère, cette âme blasée, qui ne pouvait être surprise que par un dominateur.

Elle jeta sur lui un regard qu'il saisit au passage et qui l'éclaira un peu. Il y avait sur la physionomie de la coquette une sorte de pitié méprisante ; elle semblait lui dire :

— J'espérais mieux de vous ! quoi ! vous n'êtes que cela?

Son impérieux désir était de se relever ; son amour en murmurait ; il se sentait pris tout autrement qu'il ne l'avait été jusque-là. Les plus profonds de ses sentiments ne ressemblaient point à ce qu'il éprouvait. La flamme qui brûlait son cœur était une flamme dévorante, elle venait de l'enfer sans doute. Pour posséder cette femme, pour être aimé d'elle, il eût commis tous les crimes possibles, il se fût jeté dans un brasier.

Madame de Brulay se leva d'un air ennuyé, elle avait entrevu des routes nouvelles, qui lui semblaient bordées de roses, où coulaient à flots des fontaines

de lait et du miel ; elle aspirait à ces délices et on lui en fermait brusquement l'issue. Elle en voulait au maladroit qui lui apportait cette déception non encore éprouvée.

— C'est désolant, pensait-elle, ils sont tous taillés sur le même patron, excepté mon mari pourtant, et c'est le seul que je ne puisse aimer.

Le vicomte, en effet, avait des façons d'agir tout à fait particulières. Aussi égoïste que sa femme, ils différaient cependant même à cet égard. Son égoïsme était naïf, il s'ignorait pour ainsi dire, M. de Brulay avouait et raisonnait le sien

Ainsi, elle avait trouvé, en arrivant, une lettre de lui ainsi conçue :

« Réflexions faites, madame, je n'irai pas à Pontlery. Vous vous avancez beaucoup en présidant cette réunion. Si la cour l'apprend et qu'elle triomphe, vous êtes disgraciée à jamais, je ne me soucie pas de partager votre sort. Il me paraît beaucoup plus simple de nous séparer et de nous servir mutuellement. Je serai votre sauvegarde dans le parti du roi, vous serez la mienne près de M. le duc d'Orléans. Vous êtes charmante, madame la vicomtesse ; vos adorateurs vous le disent et je leur laisse le soin de vous le prouver par leurs hommages et leurs soumissions ; mais, fussiez-vous plus belle que Vénus, je ne me soucie point de vous suivre en exil parce que j'ai l'honneur de vous avoir donné mon nom ; je préfère de beaucoup vous offrir la moitié de ma destinée ; si elle est favorable, vous ne direz pas que suis égoïste.

N'allez pas trop loin, croyez-moi, réservez-vous une porte de sortie, en cas de malheur : toute la politique est là. Surtout n'avouez rien, dût-on vous mettre à la torture. Rappelez-vous cette femme, surprise par son mari dans une position plus qu'équivoque, et s'écriant :

» — Monsieur ! je me défendais !

» Faites-en autant si l'on vous accuse. Croyez-en mon expérience, on trouve toujours des défenseurs quand on sait se défendre soi-même. La seule chose qu'on ne vous pardonne pas, c'est de vous abandonner. Adieu, ne restez pas trop longtemps, amusez-vous, faites-moi donner de vos nouvelles, j'en recevrai toujours avec plaisir. Quant à moi, je suis fort souffrant ; on veut m'empêcher de manger, je résiste, je n'ai plus que ce plaisir-là. »

Cette lettre peint l'homme.

Le chevalier resta quelques instants appuyé sur la balustrade du balcon, mordant ses lèvres de colère et prêt à chercher querelle aux étoiles qui lui semblaient le regarder de travers. Tout à coup une idée traversa sa folle cervelle et il rentra au salon où la vicomtesse chiffonnait les fleurs de ses corbeilles, en fredonnant un pont-neuf.

— Madame, dit-il, il paraît que nous faisons une partie ; vous êtes belle joueuse, je n'en doute pas, vous êtes trop sûre de gagner pour descendre à des feintes. J'ai mal commencé, à ce qu'il paraît, aidez-moi et tirez-moi de ce mauvais pas. Soyez franche et

magnanime, apprenez-moi comment il faut être pour vous plaire ?

— Il faut être autrement que les autres d'abord, aucun ne m'a plu.

— Comment sont-ils, les autres ?

— Ils sont à mes genoux, prêts à se prosterner plus encore à mes moindres paroles, ils font abnégation de leurs volontés pour ne se conformer qu'aux miennes, ce ne sont plus des hommes, mais des esclaves, cela me lasse et me repousse.

— Vous souhaitriez donc qu'on se révoltât ?

— Je voudrais un caractère noble et généreux, je voudrais un héros, s'il y en avait, un chenapan peut-être, comme ceux que vous décriviez si bien hier à Aubusson. Le danger m'attire et me transporte, je voudrais qu'il en courût, je voudrais trembler pour ses jours, je voudrais — qui le croira ? — me sentir dominée, protégée par lui, le regarder avec orgueil et me dire : il est grand et il est à moi ! Je voudrais m'appuyer sur un bras invincible, je voudrais enfin ne craindre que lui au monde, parce que lui me défendrait contre tout. Je voudrais... des chimères ; Cela ne se trouvera jamais.

— Je vous demande pardon, madame, cela se trouvera, vous l'avez trouvé.

XVI

TAYAU! TAYAU!

Le lendemain, les échos de Pontlery furent éveillés par une superbe fanfare. C'était la royale ; elle annonçait des hôtes distingués. Avec un peu de bonne volonté et de flatterie, elle trouvait son application par la présence de M. le duc d'Orléans, qui descendait de son carrosse, accompagné du duc de Lauzun, du comte de Mirabeau, du chevalier de Laclos et de plusieurs autres de ses courtisans. M. de Talleyrand s'étant abstenu par mesure de sureté.

En vain lui avait-on répété :

— Chacun de nous est intéressé à garder le secret.

— Allons donc ! répondait-il, un secret entre vos mains, c'est comme une grenade dans celles d'un fou, il la lancera pour la voir éclater.

Le chevalier était depuis longtemps debout, on ne dort pas quand un pareil amour s'empare de tout votre

être, il reçut le prince à la portière et remplit envers lui l'office d'introducteur.

— Madame la vicomtesse n'est pas encore levée, je pense, monseigneur, il est de très-bonne heure.

— Nous sommes venus pour chasser, monsieur; mes meutes et mes équipages sont ici depuis hier. madame de Brulay nous a promis sa compagnie; nous lui sonnerons la *Diane* dès l'aurore, elle ne nous abandonnera pas, je l'espère. D'ailleurs, l'aurore est sa patronne; quand elle la fêterait un peu aux champs, ce serait une manière de faire connaissance, elles ne se sont jamais vues.

— Je vous demande pardon, monseigneur, répondit la vicomtesse, qui parut en déshabillé, belle et fraîche, j'ai très-souvent vu l'aurore du lendemain.

Le prince la salua galamment, madame de Buffon n'était pas présente; il alla jusqu'à lui baiser la main.

— Vous aurez d'ici à ce soir une nombreuse cour, monseigneur; Votre Altesse sera satisfaite. On m'annonce plus de vingt dames et au moins deux cents gentilshommes.

— C'est parfait. Mais pourquoi tant de femmes? elles nous gêneront.

— Elles nous serviront de sauvegarde, monseigneur, répliqua Lauzun; une réunion d'hommes serait suspecte, lors même que les loups viendraient ravager la Limagne; s'il y a des femmes, si l'on s'amuse, c'est un prétexte avouable, on n'a pas besoin de se cacher. Madame de Brulay a agi avec sa prudence ordinaire.

Un éclat de rire, dont la belle Aurore donna le signal, accueillit ce compliment.

— En vérité, ajouta-t-elle, je n'y suis pour rien; l'honneur de ceci revient à M. de Laclos, il a tout arrangé.

— Nous sommes affamés, madame, nous avons voyagé la nuit entière ; ne nous ferez-vous pas déjeuner ?

— Sur-le-champ, monseigneur.

A peine M. le duc d'Orléans avait-il exprimé son désir, que les deux portes de la salle à manger, s'ouvrirent ; un maître-d'hôtel en grande tenue annonça :

— Son Altesse royale est servie.

Rien n'était plus agréable au citoyen Égalité que le titre d'Altesse royale, qu'on lui refusait souvent; ses intimes ne l'ignoraient pas et ne se faisaient faute de le lui donner.

On se mit à table. Jamais, même dans ses voyages à Paris, le chevalier n'avait vu déployer un pareil luxe. La vaisselle était en vermeil au poinçon le plus élevé ; Son Altesse royale avait un service tout en or. La variété des mets, la délicatesse de leur préparation soutenant la gloire du cuisinier merveilleux que Grimod de la Reynière et les plus célèbres gourmands enviaient à la vicomtesse.

On présenta des vins exquis, le dessert fut placé sur la table ; à ce moment les domestiques avaient ordre de sortir, ainsi que cela se pratiquait aux repas intimes. On pouvait donc causer sans crainte.

— Ma foi ! s'écria le duc de Lauzun, après un dé-

jeuner comme celui-ci, on y regarde à deux fois à fomenter la révolution. Savons-nous si, après l'avoir faite, nous retrouverons semblable existence ?

— On ne fait pas les révolutions pour soi, répliqua M. le duc d'Orléans d'un ton sentencieux, mais pour son pays.

— Monseigneur, interrompit Laclos avec son imperturbable insolence, n'est-ce pas *contre* qu'il faudrait dire?

La vicomtesse riposta en riant :

— Bien touché, monsieur de Laclos ; vous avez raison, je crois.

Le prince fit une espèce de moue, qui se dissipa promptement.

— Eh bien ! chevalier de Clavières, quelle nouvelle nous apportez-vous de votre province ? demanda Mirabeau, commence-t-on à y comprendre nos idées ? votre peuple est-il moins ignorant ? vos gentilshommes sont-ils moins entêtés ?

— Rien n'est changé, monsieur ; les prêtres dominent comme par le passé et je ne m'aperçois pas que le progrès se fasse dans notre sens. L'affluence est la même au tombeau de sainte Radegonde, on a foi en ses reliques et en ses miracles, absolument comme aux siècles passés. Quand on a fait la procession de la Grand'gueule, les paysans vont jeter dans cet antre de carton les prémices de leurs denrées, afin de se rendre le ciel favorable. Que voulez-vous attendre d'idiots comme ceux-là ?

— Les paysans sont stupides partout, confirma un des convives.

— Les bourgeois et les gentilshommes ne le sont guère moins. J'ai assisté, il y a quelques jours, à une scène chez certain doyen qui fut mon précepteur, elle m'a donné la mesure de ce que nous pouvons attendre de pareilles gens.

— Qu'était-ce donc, chevalier?

— Nous parlions d'une affaire de la plus haute importance, qui me concerne ; je lui demandais un service, il hésitait à me le rendre, j'avais cependant l'espoir de le décider, lorsqu'on annonça un échevin de la petite ville voisine et le seigneur d'une vaste propriété des environs. Ils entrèrent ensemble : je les maudissais de tout mon cœur. Ils étaient en discussion et venaient prendre le curé pour arbitre.

— Il ne s'agissait pas de batailles apparemment.

— Il s'agissait de la redevance d'une vache que le gentilhomme ne voulait pas accorder au bourgeois, pour une terre nouvellement acquise par celui-ci ; l'autre se refusait à payer, sous prétexte que ladite terre a toujours appartenu à des seigneurs, et que lui, gentilhomme, ne devait rien à un manant.

— Un bourgeois de Paris l'aurait mangé tout vivant, pour de telles paroles ; ils sont plus fiers que nous.

— Le bourgeois de mon pays n'en voulait qu'à sa vache. Il le menaçait, avec mille révérences, de son procureur ; il a pourtant cédé devant l'assurance positive qu'il lui serait donné autant de coups de bâton que

la bête avait de poils. Mon vieil ami a arrangé difficilement cette affaire-là.

— Le gentilhomme a cédé ?

— Nouveau Salomon, l'abbé a trouvé une défaite. Le féal a donné deux veaux au lieu de la mère. Ce n'était plus comme redevance, c'était comme présent et munificence. L'orgueil et l'intérêt ont été satisfaits. On n'est pas plus niais que ces gens-là, n'est-ce pas, monseigneur? Voilà notre province.

— Nous n'aurons pas beaucoup de partisans de ce côté.

Pour occuper la journée après cette conversation un peu sérieuse, la vicomtesse proposa des cartes, ce qui fut accepté par acclamation. Une heure après, le salon semblait une académie. Toutes les tables étaient occupées. Philippe jouait le whist, qu'il avait appris en Angleterre ; d'autres préféraient le boston, nouvellement inventé depuis la guerre d'Amérique ; d'autres le reversis, souvenir de Versailles et du grand roi ; d'autres enfin le piquet.

L'or ruisselait sur le tapis.

Madame de Brulay passa à côté de Clavières, simple spectateur, à son grand regret ; il n'osait pas aventurer sur parole des sommes qu'il craignait de perdre et qu'il eût été dans l'impossibilité de payer.

— Vous ne jouez pas, chevalier? lui demanda-t-elle d'un air railleur.

Il se mordit la lèvre de rage et répondit triomphalement :

— Tout à l'heure, madame, je tâte la destinée.

La jeune femme, sans faire plus d'attention à lui, s'assit près d'un baron auvergnat qui jetait et gagnait des sommes folles; elle déploya les coquetteries de son écrin.

— Oh! moi aussi, je jouerai, à tous risques; il faut que je sois riche, il le faut!

Cinq minutes après il tenait les cartes et la chance le favorisait à ce point qu'il mit à sec ses adversaires; il fut tout de suite le héros de la journée, la volage beauté lui revint avec la fortune.

— A la bonne heure, lui dit-elle en souriant, vous voilà à votre place; c'est ainsi que vous devez être, continuez.

Le chevalier, radieux de joie et d'espérance, rentra le soir chez lui les poches pleines. Il avait eu tous les succès.

Le château était maintenant rempli jusqu'aux combles. On avait dû coucher cinq ou six jeunes gens dans les mêmes chambres; le chevalier resta seul, ce qui fut pour lui une distinction favorable. Il n'avait nulle envie de dormir; l'amour qui n'est pas satisfait ôte le sommeil et l'appétit. Il entendit parler chez M. le duc d'Orléans, la nuit presque entière; plusieurs fois la voix de Mirabeau, cette voix tonnante qui devait bouleverser le monde, arriva jusqu'à lui par la fenêtre ouverte; il l'écoutait avec des tressaillements; cet homme était, selon lui, le seul qui pût se placer entre lui et le succès. Il avait une sorte d'intuition de sa valeur, les autres complices ne la devinaient qu'à moitié.

Dès qu'il fit jour, la compagnie tout entière fut sur pied. On allait courir les bois et chasser un sanglier des montagnes, détourné par les gens du prince. Le chevalier, un peu inquiet de sa situation, au milieu de cette superbe compagnie, avait un habit assez brillant, que sa bonne mine rehaussait encore, mais son petit bidet poitevin, excellent pour la marche, ferait une piètre figure au milieu des magnifiques coursiers de la cour de monseigneur.

Heureusement son ami Laclos y avait songé, il obtint pour lui un des meilleurs coureurs de son Altesse. Le jeune homme en fut transporté de joie.

— Ainsi monté, pensa-t-il, elle me remarquera, quand je devrais sauter dans un précipice pour obtenir un de ses regards.

De semblables natures une fois excitées sont capables de tout.

Cette journée fut ravissante pour Clavières, il ne quitta pas la vicomtesse. Intrépide et ardente, elle marcha à la tête de la chasse ; pas un cavalier n'avait plus de courage et plus d'habileté.

— Allons ! allons ! criait-elle, allons, chevalier ! en avant, toujours en avant !

Il la suivait avec ivresse, elle était belle à miracles ; il l'adorait ; tous ceux qui l'entouraient la proclamaient Diane elle-même ; la vicomtesse, emportée par cet enivrement qu'on ne peut comprendre sans l'avoir éprouvé, ne songeait à rien qu'à ce plaisir. Elle laissa son voile à une branche, des lambeaux de son habit à tous les arbres, son chapeau se détacha, ses cheveux

tombèrent en flots sur ses épaules et voltigèrent au vent, elle n'en était que plus charmante et ne daignait pas le remarquer.

Je ne connais rien de ravissant comme une chasse à courre par un beau temps, dans un beau pays, avec un cheval qui partage l'espèce de vertige dont on est saisi. Le bruit des trompes, les aboiements des chiens, les cris des chasseurs, les feintes de la bête, ses retours, ses partis pris, tous les événements dont se compose ce poëme transportent l'imagination et la grisent véritablement. C'est comme un rêve fantastique et délicieux.

Madame de Brulay aimait avec passion cet exercice, elle s'y livrait fréquemment dans ses terres et dans les forêts des apanages du prince. Elle avait été une seule fois à la chasse de Sa Majesté ; ce fut là justement qu'elle reçut les dures leçons qui la blessèrent ; elle n'y retourna plus.

Ce jour-là son enchantement était doublé par le pays tout nouveau où elle se trouvait. Aucun obstacle ne l'arrêtait, elle descendait au galop des pentes ardues, elle sautait des fossés et des haies, au risque de se rompre le cou. Clavières ne l'arrêtait pas, elle était si sûre de son fait ! Il ne tremblait pas plus pour elle que pour lui.

Quand ils rentrèrent le soir, ils ne sentaient pas leur fatigue, tant l'excitation était grande encore. Dans la nuit, il devait y avoir une solennelle séance à la chambre de justice.

Éclairée par la plate-forme elle ne révèlerait pas au

dehors les secrets d'une assemblée insolite à une pareille heure. Les murailles en étaient si épaisses qu'aucune oreille indiscrète n'en pourrait percer la solidité. Les femmes se retireraient chez elles, elles ne connaissaient que superficiellement le but de la réunion. On parlait d'assembler les États généraux, on intriguait partout pour les élections, rien de plus naturel que de voir leurs frères et leurs maris songer à la politique dans de telles circonstances, elles n'eussent même pas osé imaginer chez eux une pensée de rébellion.

Ce temps-là ne ressemblait pas au nôtre ; excepté quelques esprits plus éclairés ou plus turbulents, on murmurait tout bas ; en province, on acceptait sans se plaindre les choses faites. Notre génération peut encore bien moins comprendre celle d'alors que celle-ci n'eût compris nos idées actuelles, il y a un abîme entre nous.

Après les étourdissements de la chasse, les splendeurs du souper, les enchantements de la soirée, ces hommes de passion se retrouvèrent encore avec toutes leurs forces, tout leur enthousiasme, sous ces sombres voûtes, témoins des rigueurs et des excès d'un autre âge.

Plusieurs orateurs se firent entendre, Mirabeau les domina tous. Il éveilla chez ces hommes, accoutumés à une vie paisible, des transports qu'ils ignoraient. Ils acclamèrent l'avénement de ces principes nouveaux, qui pour les gens calmes et conservateurs ne devaient amener que la réforme des abus et qui pour les autres,

les exaltés, conduiraient à un bouleversement général.

Clavières, on l'a vu, avait pénétré jusqu'au tréfond de leurs projets. Il lui restait assez de jeunesse pour que son cœur s'y trompât pendant quelques instants, il proclama comme les autres l'ère de salut ; rendu à lui-même, jugeant de sang-froid ce dont il avait été témoin, il fut pris d'un mépris profond pour le drapeau qu'on arborait grossièrement, et pour ceux qui prostituaient ainsi les sentiments les plus nobles et les plus sublimes de l'âme.

Le lendemain, lorsque madame de Brulay lui demanda confidentiellement des nouvelles de l'assemblée, il ne put se contenir assez pour ne pas lui laisser voir ses sentiments.

— Tout a été pour le mieux, madame. Au moindre signe de Son Altesse, vos hôtes monteront à cheval, ou en carrosse, selon qu'il faudra se battre ou voter. Le prince a joué son rôle à merveille ; il n'a montré que son amour du pays, non pas son amour de la couronne. M. de Mirabeau s'est trompé lui-même en trompant les autres. M. de Lauzun a satisfait sa haine en la dissimulant.

— Et vous?

— Moi, madame, je vous suivrai partout où il vous plaira de me conduire, tel est le résultat de la séance. Il me semble qu'elle n'a rien changé.

XVII

COMMENT UNE INDIGESTION PEUT CHANGER LA FACE DES CHOSES

Le but de la réunion était rempli ; on chasserait encore une fois par reconnaissance, puis le prince et les siens repartiraient pour Paris, où leur absence pourrait donner lieu à des soupçons.

Quant aux gentilshommes et aux dames du pays, la vicomtesse désirait les retenir encore ; elle se plaisait à Pontlery, peut-être parce qu'elle y avait trouvé des émotions inconnues, elle tenait à continuer le joli roman commencé avec Clavières, elle n'en avait point filé de semblable jusqu'ici ; c'était un mets de haut goût, elle n'y voulait pas renoncer si vite.

Insensiblement il faisait des progrès, sinon dans son cœur, au moins dans sa curiosité. Elle était impatiente de savoir ce qui allait arriver, comment s'y prendrait ce héros pour lui persuader qu'il dominait sa coquet-

terie. Ses impressions changeaient à chaque instant. Tantôt elle se sentait attirée vers lui, tantôt elle était saisie d'une irrésistible envie d'en faire un jouet de plus dans sa collection de pantins.

Il eut assez de présence d'esprit pour la deviner à peu près et pour prendre le bon moyen de la piquer au jeu.

Parmi les dames invitées à la fête, on avait beaucoup remarqué une jeune et jolie veuve, assez riche, et que tous les épouseurs d'Auvergne guignaient. Elle passait pour avoir beaucoup d'esprit, un grain de caprice et mille qualités propres à rendre amoureux les plus rebelles.

Dès qu'elle vit le chevalier, elle le remarqua ; il n'y prit aucune attention, mais on le lui dit et il en fut flatté. Madame de Brulay ne daignait pas s'en apercevoir en apparence ; elle n'en fut pas moins offensée. Clavières le devina, il voulut pousser la chose jusqu'au bout et s'arrangea de façon à se placer à côté d'elle à table.

Sans doute, elle avait ses projets, car elle profita du voisinage pour l'interroger sur sa famille, sur son passé à lui-même, où avait-il vécu ? qu'avait-il fait ? Elle espérait ainsi deviner son caractère, ses habitudes ; libre d'elle-même, très-décidée à se remarier, à rester honnête femme, elle voulait choisir non pas le plus riche, le plus puissant, mais celui qui lui plairait le plus. Elle habitait, la majeure partie de l'année, une délicieuse retraite dans la vallée de Royat. Mariée une première fois à un vieillard aimable, alors qu'elle

avait à peine quinze ans, elle avait reçu de lui une seconde éducation.

Par ses soins, elle était devenue une femme raisonnable, bonne, pieuse. Il lui montra la vie sous ses côtés véritables, tout en laissant dans cette âme d'élite une grande place à l'idéal. Il l'avait armée contre les égarements de son âge, en prévoyant l'époque où il n'y serait plus. Elle aimerait vivement, il n'en doutait pas, il la conjura de bien placer cet amour, au nom de son bonheur.

— Je vous laisserai de grands biens; vous êtes belle, mon enfant, lui disait-il, beaucoup chercheront à vous séduire. Ne vous laissez pas prendre à des dehors trompeurs, creusez jusqu'au vif, et, si l'objet est indigne de vous, fuyez-le, n'hésitez pas, ne vous amusez pas à combattre. Je ne connais qu'un remède à une passion sans issue : la fuite, et ne vous attendrissez pas dans les regrets, il n'y a de dernier adieu que celui qu'on ne se dit pas.

Clavières lui plut assez pour qu'elle se souvînt de la recommandation de son guide dès le second jour; elle le vit donc arriver près d'elle avec plaisir; et, après quelques compliments, elle essaya d'en savoir davantage.

— Vous êtes du Poitou, monsieur? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— De Poitiers même?

— Non, madame; ma famille habite un château dont elle porte le nom, sur les bords de la Vienne, près de Chauvigny.

— Vous avez vos parents ?

— Oui, madame, ma mère, est une sainte femme, mon père est un grand chasseur devant le Seigneur. Lorsqu'ils se sont mariés, ma mère avait douze ans, elle était mademoiselle de Chantemarne, de la branche cadette des ducs, maintenant éteinte, — provisoirement, du moins, on verra plus tard, — j'ai des droits, je les ferai valoir.

— Et vous ferez bien, monsieur, le droit ne peut être abandonné, car c'est la justice. Comment ! Madame votre mère s'est mariée à douze ans !

— Oui, madame, pour des raisons de famille, cela se faisait alors plus fréquemment qu'aujourd'hui. Elle resta jusqu'à dix-huit ans au couvent des Visitandines de Poitiers, puis chez une tante. Elle était orpheline, mon père voyageait dans les cours du Nord, il y chassait surtout ; lorsqu'il rejoignit sa femme, elle avait plus de vingt ans, ils ne se sont connus qu'alors.

— Tristes unions que celles-là !

— Oui, madame, il est rare qu'elles soient heureuses.

— Vous avez été élevé en Poitou ?

— Par un digne et excellent prêtre, madame, un homme plein de bonté et d'érudition. Je lui dois ce que je suis.

— Votre famille est des premières de la province, sans doute elle possède de grands biens ?

— Mes ancêtres datent des anciens comtes d'Aquitaine, je devrais être fort riche, j'ai été frustré de mon héritage, ainsi que je vous le disais tout à l'heure,

madame, et ceci n'est pas une affaire terminée. Il faut que je le retrouve et je le trouverai. C'est une volonté arrêtée chez moi.

— Nous aimons tous les biens de ce monde ; ils nous sont nécessaires, et, pourvu qu'on ne s'y attache pas trop, il n'est pas défendu de chercher à en acquérir. D'ailleurs, c'est l'indépendance, c'est la liberté ; avec une fortune on peut choisir une compagne, sans s'inquiéter de ce qu'elle possède, on...

Le chevalier prit un air sérieux et triste.

— Je suis de ceux, madame, qui n'accepteraient pas une femme si, avec sa main, ils n'avaient son cœur. Aussi, très-probablement, je ne me marierai jamais. En dépit d'une jeunesse orageuse, de quelques folies de mon âge, l'amour a toujours été pour moi chose sacrée, je ne saurais me jouer de lui.

— Vous parlez, monsieur, comme un homme à peine revenu d'un chagrin affreux, votre physionomie a changé complétement, c'est à ne pas vous reconnaître.

— Brisons-là, madame, je vous prie, il est des sujets qu'on ne peut pas aborder, dans une fête surtout. Combien de temps comptez-vous encore rester ici ?

— C'est dommage ! pensa la jeune femme en soupirant.

La conversation prit alors un autre tour, mais Clavières affecta de la rendre en apparence plus intime ; les nuages amassés sur son front se dissipèrent, il parut et fut aimable, au point d'intéresser les voisins à ses saillies. Madame de Brulay avait tout vu, elle

sentit en elle une douleur ignorée, elle eût voulu pulvériser de ses regards la femme assez osée pour lutter avec sa beauté. Impatiente, elle leva le siége bien avant le moment ordinaire.

— Quoi! déjà! dit la jolie veuve.

Ce mot fut entendu par elle et doubla sa rage. Le chevalier ne s'en aperçut pas, ou du moins ne montra pas qu'il s'en aperçût. Il donna la main à sa voisine pour rentrer au salon, s'installa à ses côtés, et ne s'occupa que d'elle seule. La jalousie de la vicomtesse, poussée au dernier paroxysme, devenait de la fureur. Elle ne fut plus maîtresse de se contenir, et, s'approchant du couple qui la bravait, au moment où il se dirigeait vers la terrasse.

— Quand partez-vous? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Le chevalier n'hésita pas, il prit pour lui l'impertinence, et répondit en s'inclinant comme devant la reine.

— Quand vous aurez bien voulu me donner vos ordres, madame, et me signer mes passe-ports.

— Eh bien! venez, vous allez les recevoir sur-le-champ.

Il se retourna vers la dame qu'il accompagnait et lui dit avec une exquise galanterie et un air de charmante bonne humeur :

— Vous excusez, madame, il s'agit d'affaires diplomatiques, vous le voyez bien.

Et, la saluant plus profondément encore que la vicomtesse, il suivit celle-ci néanmoins. Elle marcha en

avant, sans s'arrêter près d'aucun groupe, jusqu'à une tourelle où on lui avait improvisé une sorte de boudoir. Ses regards flamboyaient, elle tourmentait et brisait entre ses doigts un éventail de grand prix.

— Vous oubliez vite vos soumissions et vos belles paroles, monsieur le paladin, dit-elle en s'efforçant de reprendre un air enjoué.

— Je n'oublie rien, madame.

— Comment ! vous deviez être esclave de mes caprices, vous mettiez votre vie à mes pieds, et au premier mot de la première figure provinciale qui vous regarde, vous vous laissez entraîner, vous ne songez plus aux droits souverains que vous m'avez donnés. Les sujets qui se révoltent n'ont à demander ni pitié, ni merci !

— Moi, madame, un sujet révolté ! permettez-moi de vous le dire, c'est à vous que la mémoire fait défaut. Vous m'avez fait l'honneur de me déclarer qu'il n'y avait qu'une place dans votre royaume, celle de tyran et que, depuis longtemps, vous en cherchiez un sans l'avoir encore rencontré. Je vous ai assuré qu'il s'en présenterait, j'ai accepté le défi, je n'ai donc pas mérité vos reproches, convenez-en.

Madame de Brulay n'avait rien entendu de semblable, elle en resta stupéfaite. Le jeune homme se faisait une violence immense pour ne pas tomber à ses pieds ; ému, pâle, haletant, il parlait par saccades et avec effort ; elle ne le remarqua pas, elle était tout à cette résistance, à cette fierté qu'elle ne comprenait

plus et qui faisait luire à ses yeux le prisme d'une vie nouvelle. On lui résistait donc enfin !

Rien de bizarre comme la position de ces deux amoureux, s'observant mutuellement, cherchant à se cacher ce qu'ils éprouvaient : l'un, agneau dissimulé sous la peau d'un lion ; l'autre, tigresse effrayée, satisfaite, rentrant ses ongles et toute prête à se courber sous un joug attendu. Madame de Brulay était si belle de son embarras et de son étonnement, que le chevalier faillit se perdre, en abdiquant son nouveau pouvoir.

Ils ne se parlaient pas, ils se regardaient à peine ; mais leurs cœurs battaient bien fort et à l'unisson. La jeune femme oubliait, dans ce moment, sa coquetterie et son despotisme. Le diable sait ce qui serait arrivé probablement, si M. le duc d'Orléans ne fût entré précipitamment dans le cabinet.

Clavières et la vicomtesse se levèrent en même temps, avec cette physionomie et ce mouvement des gens qu'on dérange et qu'on embarrasse.

— Vous êtes fatiguée, madame ? dit le prince.

— Un peu, monseigneur, j'ai très-chaud surtout, et je prends l'air par cette fenêtre.

Cette excuse parfaitement niaise aurait amusé son hôte dans toute autre occasion, mais il paraissait préoccupé de choses graves. Le chevalier fit le geste de se retirer.

— Non pas, non pas, je n'ai rien à dire à madame qui ne doive malheureusement être su par tout le monde, restez, chevalier, je vous en prie. En partant

de Pontlery, retournez-vous à Paris, vicomtesse?

— Je ne sais, monseigneur; d'ailleurs, je ne quitte pas ce château tout de suite, je m'y plais.

— Je comprends, répliqua-t-il avec un sourire sans malice et sans gaieté; je comptais m'en aller aujourd'hui, mais je viens de recevoir un courrier.

— Il vous apporte des nouvelles qui vous retiendront parmi nous, monseigneur, qu'il soit le bienvenu!

— Il est expédié par Talleyrand.

— Que se passe-t-il donc? Fait-on la révolution sans nous? N'avons-nous plus à nous occuper du salut de la France?

— Ne riez pas, madame, rien n'est plaisant dans notre position, ni dans la vôtre.

— Assurément Votre Altesse Royale a reçu quelque mauvaise nouvelle.

— Peut-être... Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des lettres de M. de Brulay?

— J'en ai trouvé une en arrivant; elle avait quinze jours de date. Est-ce que monseigneur a entendu parler de mon féal époux?

— Oui, il est fort question de lui dans mes dépêches.

— Alors, il aura fait quelque sottise.

— La plus grande de toutes!... il s'est laissé mourir.

Bien que madame de Brulay n'eût pas pour son mari une vive tendresse, bien qu'elle eût pensé mille fois à cet événement et qu'elle eût fait des projets de

toutes sortes pour son veuvage, elle fut frappée et devint très-pâle.

— L'aimiez-vous donc, madame? dit vivement le prince. Je me suis chargé de vous apprendre cette nouvelle, parce que mon amitié pour vous m'en donnait le droit; j'y ai mis quelque préparation, par convenance; mais je ne croyais pas vous en voir affectée ainsi.

A vingt ans, la mort, et la mort subite surtout, effraye et frappe. La vicomtesse sentait ses jambes se dérober sous elle; ce n'était pas un chagrin qu'elle éprouvait, c'était de la stupeur.

— Le pauvre homme était malade depuis quelque temps, il avait de la pléthore; malgré les recommandations de ses médecins, il n'a rien voulu changer à sa vie. Après un souper gigantesque, il a été frappé d'apoplexie chez Grimod de la Reynière; il s'est éteint séance tenante, au champ d'honneur.

Aurore n'avait pas encore la force de répondre, elle écoutait et entendait à peine, la voix bourdonnait à son oreille comme dans un rêve. Elle changeait de couleur à chaque instant, Clavières fut effrayé.

— Ne serait-il pas à propos d'appeler les femmes de madame la vicomtesse? Je crains qu'elle ne se trouve mal.

— Vous avez raison, chevalier, faites-les venir, mais sans bruit; que personne ne se doute de ce qui se passe, jusqu'à ce que nous ayons pris une résolution.

Clavières sortit et rentra bientôt en ramenant les

caméristes ; la vicomtesse fut presque emportée dans sa chambre ; le prince et le chevalier ne la suivirent pas, par discrétion. M. le duc d'Orléans se promenait autour de la petite pièce ronde, revenant sur ses pas ; Clavières debout attendait ses ordres.

— Chevalier, dit-il enfin après avoir réfléchi, voilà une belle et riche veuve. Elle avait quelque bonne volonté pour vous, ce me semble ? Vous ne me le direz pas, mais je l'ai vu. Je vous aiderai de tout mon pouvoir, je vous le promets, vous êtes un sujet précieux et à qui je désire être utile. Elle ne pleurera pas longtemps le défunt, je vous en réponds, c'est une place à prendre d'assaut. Voulez-vous un avis ?

— Je le recevrai avec reconnaissance, monseigneur.

— Madame de Brulay est accoutumée à une immense fortune, c'est la femme à qui l'on ne peut rien refuser, et qui a envie de tout. Ne l'épousez pas, si vous n'avez pas de biens ; elle ne vous donnera pas les siens, je vous en avertis, elle n'en a jamais assez ; faites en sorte de n'avoir rien à lui demander. Son caprice passé, si vous n'êtes pas riche, il se pourrait qu'elle vous refusât.

— Ah ! pensa Clavières, puisqu'il en est ainsi, j'aurai ma fortune, je l'aurai, n'importe comment ; mais je suis sûr que je l'aurai !

XVIII

LA FIANCÉE

Pendant ce temps, Radegonde, dont la parole était engagée désormais, combattait une douleur qu'elle ne pouvait vaincre. Elle appelait à son aide la résignation et la prière, elle suppliait Dieu et la Vierge de lui envoyer du courage, de lui verser l'oubli dans le cœur, afin qu'elle pût vivre et remplir les nouveaux devoirs qu'elle venait d'accepter.

Tout était en fête autour d'elle. Son père ne lui avait jamais montré tant d'affection et de déférence. Il voulait que les noces fussent splendides, la province entière y assisterait, il l'annonçait d'avance, et déjà les invitations couraient dans les châteaux à vingt lieues à la ronde.

On sortit de leurs écrins les diamants de la feue comtesse, M. de Lamenerie en avait de magnifiques, ceux de Chantemarne lui étaient échus avec l'héritage. Il les avait déjà envoyés à sa fiancée, afin de s'en-

tendre avec elle sur la façon la plus avantageuse de les faire remonter, pour qu'ils ne fissent pas double emploi.

Le marquis, au comble du bonheur, rajeuni de dix ans, mettait en œuvre son expérience et son imagination afin d'entourer Radegonde de soins délicats. Il lui envoyait chaque matin un bouquet composé de fleurs rares, c'étaient ensuite des bijoux, des rubans, des parures, offerts avec tant de grâce qu'il eût été impossible de s'en fâcher. Des courriers parcouraient les routes et rapportaient les merveilles de chaque contrée.

On remeublait à neuf le château de Boussy, on renouvelait les équipages, les livrées ; les faiseurs les plus célèbres, les brodeurs, les tailleurs, les joailliers n'étaient occupés à Paris que de la future marquise de Lamenerie. On en parlait à la cour, et le détail de ces magnificences faisait taire même les graves préoccupations du moment.

Le carrosse de la mariée, pour la cérémonie, était en vernis Martin, valant la rançon d'un roi, il n'en existait de pareil que dans le palais de l'empereur à Vienne. Quatre chevaux magnifiques, blancs comme la neige, devaient la ramener de l'autel. Ils seraient attelés, seulement pour cette fois, avec des harnais de velours blanc, montés en argent admirablement ciselé. Les robes, les habits de cour, le linge, tout était à profusion, de mémoire d'homme le Poitou n'avait vu pareille chose.

On avait mandé deux négrillons pour en faire des

pages habillés à la vénitienne, c'était la mode. Cinq femmes de chambre, cinq fées, avaient été engagées au service de la jeune marquise; elle aurait un heiduque, voire même un coureur, si l'usage en durait encore lorsqu'ils retourneraient à Paris.

— Je ne veux pas, avait dit le marquis, que ma femme puisse former un désir qui n'ait été prévenu.

Le mot se répéta, et les femmes se disaient à l'envi :

— Qu'elle est heureuse !

Hélas ! l'objet de tant d'attentions, la jeune fille dont le bonheur était vanté par toutes les bouches, n'avait d'autre joie que la solitude, ses pensées et ses regrets. Dès qu'elle pouvait se dérober aux hommages qui l'obsédaient, elle se renfermait seule avec ses tourterelles, les lettres de Richard et les souvenirs de tendresse qu'elle tenait de lui. Elle ne regarda même pas ses parures, elle ne les essaya pas une seule fois devant son miroir et ne sut comment remercier son prétendu des présents qu'elle recevait de lui.

— Ah ! Carrachi, disait-il à son Arbate, je n'ai pas pu lui arracher un sourire, elle ne m'aimera jamais.

Le docteur n'osait plus rien promettre ; cette indifférence pour ce qui plaît tant aux femmes ordinairement lui paraissait un mauvais symptôme, il n'avait jamais vu un amour malheureux résister à pareille épreuve.

— Espérons et attendons, signor marchese, répliquait-il.

Un jour les visites avaient afflué chez mademoiselle de Bois-Bryant, elle n'avait pas eu un instant de liberté ; brisée de fatigue, elle se fit excuser pour le souper, demanda qu'on la servît chez elle.

Julienne ne laissait ce droit à personne. Parmi les habitants du château, elle seule était triste, parce qu'elle seule voyait de près le chagrin, le dépérissement de sa maîtresse. Elle en avait prévenu le comte ; il s'était moqué de ses craintes ; elle avait essayé d'attendrir le prétendu ; voici sa réponse :

— Mademoiselle de Bois-Bryant m'a accepté librement, d'elle-même ; si elle a des souvenirs, et si ces souvenirs la troublent, je ne veux pas le savoir. C'est une âme bien placée ; elle donne au passé des larmes dont elle ne me doit pas compte encore. Mais lorsqu'elle portera mon nom, tout changera pour elle et pour moi. Je suis tranquille, Julienne, vous devez l'être aussi.

Elle ne put en obtenir davantage.

Ce soir-là, Radegonde ne toucha point à ce qui lui fut servi : elle pria sa gouvernante de faire tout enlever et de revenir ensuite près d'elle.

— Nous causerons comme autrefois, je ne te cacherai rien et tu me consoleras si tu peux, et puis il faut que tu me dises quelque chose et que tu ne me grondes pas surtout.

— Vous gronder, mademoiselle ! je n'en ai plus le

droit. Monsieur votre père me l'avait permis jadis, vous allez être mariée et mon rôle est fini.

— Bonne Julienne ! tu ne perdras aucun des droits que mon cœur t'a donnés, sois-en sûre.

Lorsqu'on eut ôté la table et qu'elles restèrent seules, Radegonde leva sur celle qui lui avait servi de mère ses grands yeux cerclés de noir.

— Je vais t'adresser deux questions, Julienne, promets-moi de répondre à toutes les deux.

— Je ne puis vous faire cette promesse, mademoiselle, ma conscience serait engagée, et peut-être me trouverais-je bien embarrassée ensuite.

— Eh bien ! donc je m'en rapporte à toi. Lorsque je t'ai parlé pour la première fois du projet de mon père par rapport à M. de Lamenerie, pourquoi t'es-tu récriée que c'était impossible et que les morts sortiraient de leurs tombeaux pour s'y opposer ?

La gouvernante se troubla, elle devint très-rouge et resta quelques instants en silence.

— Quant à cela, mademoiselle, je ne puis l'avouer. J'ai promis à M. le curé que vous ne le sauriez jamais, par moi du moins. Il me l'a fait jurer sur ma croix, de par Dieu.

— Je n'insiste plus, bien que si je le savais peut-être... Écoute ma seconde question et puissé-je être plus heureuse ! Qu'est devenu le malheureux Richard ? où est-il ?

— Il paraît à peine à Clavières, mademoiselle ; on ne le voit nulle part dans le pays. Il est presque toujours en voyage.

— Comment ! Il laisse seule sa mère malade ?

— Et bien malade, même ; elle n'est plus reconnaissable. La mère-grand de Jacquet l'a vue, elle dit qu'elle fait pitié. Sa vie ne tient plus qu'à un fil.

— Pauvre femme, il nous tuera donc toutes deux !

— Et lui, pendant qu'elle souffre, il court par monts et par vaux, on ne sait où ; quand il revient, il la cajole, il la dorlote, on jurerait qu'il la chérit, tandis qu'il s'en soucie comme d'une plume au vent.

Il y eut un moment de silence.

— Quel jour doit se faire ce mariage ? Julienne, le sais-tu ?

— Le propre jour de votre anniversaire, ma chère demoiselle, ce jour où je vous ai portée à ma chère maîtresse, qui vous a embrassée en pleurant. C'est peut-être cela qui vous a porté malheur.

— J'ai donc encore plus de quinze jours à respirer librement, ma bonne Julienne, je suis obsédée par un désir impérieux.

— Ne le cachez pas, mademoiselle, il sera satisfait. Ne voyez-vous pas qu'on s'empresse de vous contenter en tout ?

— J'ai peur, je te l'avoue, j'ai peur néanmoins. Si l'on me refuse j'en serai désespérée, car c'est le seul espoir que je nourrisse.

— Parlez, mademoiselle, et ne craignez rien.

— J'ai envie d'aller à Poitiers.

— Pour acheter vous-même quelque parure ! monsieur le comte sera heureux d'y consentir.

— Des parures, Julienne ! s'écria-t-elle avec un

sourire amer. Je ne songe pas à me parer, je te l'assure, et tu dois le savoir. Je veux aller faire un pèlerinage au tombeau de ma patronne.

— Personne ne peut blâmer ce pieux désir, votre patronne est toute-puissante, elle fait des miracles, elle obtiendra de Dieu le bonheur de votre ménage. Comment supposez-vous qu'on vous refuse cette consolation ?

La jeune fille hésita.

— Je te dirai tout, aussi bien il faut que tu le saches, car j'ai besoin de ton secours.

— Mon dévouement vous est acquis et ne changera jamais.

— Julienne, où est cette malheureuse fille qu'il a séduite ? c'est elle que je veux voir.

— Ah ! mademoiselle, est-il bien possible ! vous n'y pensez pas ; vous ne pouvez pas vous compromettre ainsi.

— Est-ce me compromettre que de tendre la main à une créature abandonnée, que de chercher à consoler un cœur qui souffre des mêmes maux que le mien ? d'ailleurs qui le saura, excepté toi ?

— Mais, mademoiselle, si M. le comte, si M. le marquis l'apprenaient, ils ne me le pardonneraient pas

— J'accepte la faute, je la prends tout entière.

— Et puis, je ne connais pas les gens chez qui on l'a placée. Ce sont des vieillards, ils ne comprendront pas votre démarche, ils vous blâmeront.

—Tout ce qui porte un cœur me comprendra.

— Que lui direz-vous à cette fille? Sa vue vous fera du mal, c'est elle qui vous a séparés, c'est pour elle qu'il vous a trompée ; vous devez la haïr.

— Julienne, tu n'a pas aimé comme moi, puisque tu ne sais pas ce que je lui dirai. Je lui parlerai de lui, entends-tu ; nous le pleurerons ensemble, car il est perdu pour toutes deux. Nul ne lira dans mon cœur comme cette rivale, dont je ne suis plus jalouse, à présent que Richard m'est enlevé. Ses larmes se mêleront aux miennes, nous confondrons nos regrets et notre malheur. Je suis la plus malheureuse, moi ! elle reste libre et elle peut le pleurer, elle peut l'aimer encore; Julienne; bonne Julienne, tu comprends bien maintenant.

L'excellente femme essuya ses yeux.

— Oui, je comprends, je comprends ; pourtant ce n'en est pas plus sage ; enfin ! demandez toujours à partir pour Poitiers, une fois là le bon Dieu m'inspirera.

Radegonde sauta au cou de celle qui, depuis son enfance, l'avait toujours gâtée et qui devait mourir dans l'impénitence finale. Elle parut réconfortée en songeant qu'elle obtiendrait ce qu'elle avait tant désiré depuis la catastrophe.

A son réveil elle descendit chez son père et lui fit part de son dessein.

— Soit, répondit-il, allez au tombeau de la sainte reine, ma fille, priez-la de vous bénir et de vous protéger. Remerciez-la du mari qu'elle vous donne, des grâces qu'elle vous a faites en vous délivrant d'un

infâme. Je vous aurais accompagnée volontiers; mais les préparatifs de nos fêtes me retiennent ici. Il n'es pas de duchesse dont la noce puisse être plus belle, et ce ne sera pas encore trop pour vous.

— Quand pourrai-je partir, mon père?

— Demain si vous voulez, tout sera prêt. Vous emmènerez Julienne et deux laquais. Je vous donnerai mes meilleurs chevaux. Vous serez fort bien aux Trois-Piliers, quoique un peu loin du pèlerinage. Je vous recommande la modestie et la retraite ; évitez d'être vue, vous êtes le sujet des conversations du pays, on pourrait prêter à votre démarche des motifs de vanité qu'elle n'a pas. Ainsi, prenez une toilette modeste, ne sortez qu'avec une cape, et revenez dès que votre dévotion sera satisfaite.

— Je vous remercie, mon père, je profiterai de vos avis, ils n'étaient pas nécessaires, pourtant ils sont les bienvenus.

— Si vous voulez courir les marchands, achetez vous-même quelques fanfreluches pour votre trousseau, ne vous en privez pas. J'approuverai tout.

— Vous êtes trop bon, je suis comblée de vos présents, j'en reçois plus que je n'ai le droit d'en désirer.

— Je veux que vous soyez heureuse, mademoiselle, et vous devez savoir maintenant que tel a toujours été mon but. Depuis que vous êtes raisonnable, vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi, et vous me trouvez empressé à vous satisfaire. Il en sera ains toujours, parce que vous ne me donnerez plus lieu de vous accuser, je l'espère.

— Je suis et serai soumise à vos commandements, mon père.

Elle se retira après cette espérance, qui eût mortellement blessé une affection vraie et qui n'effleura même pas le cœur égoïste et sec du comte.

Il l'avait domptée, elle obéissait, elle servait ses desseins ambitieux et cupides, elle allait devenir une des premières dames de la province ; c'était pour lui le bonheur complet.

Le marquis apprit avec plaisir que mademoiselle de Bois-Bryant se rendait à Poitiers. Les convenances lui défendaient de la suivre, on était très-sévère alors pour tout ce qui tenait à l'étiquette.

— Mademoiselle, lui dit-il, avec la parfaite bonne grâce d'un gentilhomme de ce temps, je ne puis avoir l'honneur de vous accompagner, mais vous aurez, j'espère, la bonté de me rendre un léger service. Vous connaissez le grand bijoutier de la place Notre-Dame ; j'ai besoin d'une bague, la plus belle de son écrin. Soyez assez gracieuse pour la choisir, afin que la pierre soit tout à fait à votre goût. Ne vous occupez pas du prix ; c'est une chose à régler entre le marchand et moi. Rappelez-vous seulement que je veux la plus belle.

Radegonde répondit par quelques phrases évasives ; elle ne songeait nullement à la parure et la munificence du marquis la toucha comme on est touché par les attentions d'un homme qu'on n'aime pas.

Dès qu'il fit jour elle monta en carrosse et partit. La distance de Chauvigny à Poitiers passait alors pour

un vrai voyage. Son train était plus que convenable ; le marquis voulut lui prêter deux hommes pour l'accompagner, son père les accepta sans lui laisser le temps de donner son avis. Elle était seule dans le carrosse avec Julienne et put laisser parler son cœur.

A moitié chemin, à l'endroit où l'on déjeune, M. de Lamenerie avait fait disposer un relai ; elle arriva donc bien plus tôt qu'elle n'y comptait à l'auberge des Trois-Piliers, où sa présence, signalée à tous les badauds, fit sensation.

Poitiers est une vieille ville, pleine de souvenirs et située dans un site délicieux. Elle n'est point tirée au cordeau, ses pavés ont conservé longtemps la réputation des plus pointus de France. Il y a quarante ans à peine, un Anglais se promenant dans les rues disait :

— En ce pays-ci on place les pavés à l'envers.

Quoi qu'il en soit, Poitiers montre aux amateurs des églises comme on en voit peu ailleurs. Celle de Notre-Dame date des siècles les plus reculés, celle de Sainte-Radegonde est à peu près de la même époque, et celle de Saint-Jean, dont on a fait un musée, est plus antique encore : elle fut construite par les premiers chrétiens. Il s'y trouve au milieu un baptistaire en piscine, où l'on descendait par des marches pour s'y plonger dans l'eau sainte. C'est, je crois, un des deux ou trois temples dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Mademoiselle de Bois-Bryant n'osa pas sortir le premier jour, elle eût trop attiré l'attention. Julienne seule chercha le logis de la pauvre Geneviève et le

meilleur moyen d'arriver jusqu'à elle sans être remarquée. C'est difficile dans une ville de province, où l'on n'a rien à faire, que de s'occuper de son prochain.

L'affection de Julienne vint à bout de tout : elle trouva les hôtes de Geneviève, leur persuada qu'une amie de la pauvre créature demandait à la voir, mais que des exigences de famille l'obligeaient à se cacher; elle viendrait le soir, en secret, et nul ne connaîtrait cette visite, par conséquent ils ne seraient pas blâmés de l'avoir autorisée. Les bonnes gens répondirent qu'ils ne s'y refuseraient pas, qu'il n'avaient pas l'ordre de la séquestrer; mais que jusque-là personne ne s'était encore présenté chez elle.

— Sa famille ignore probablement où elle s'est retirée.

— Sa sœur en a été prévenue.

— Et on l'abandonne ? pauvre fille !

Radegonde, en apprenant ces tristes détails, n'en eut que le désir plus vif de porter à cette infortunée des paroles de consolation. Elle commença la journée par la visite au tombeau de sa patronne, en qui elle avait une foi inébranlable.

Sainte Radegonde, femme de Clotaire Ier, fils de Clovis, vécut avec lui jusqu'au jour où il assassina le frère de la sainte reine ; elle demanda et obtint la permission de se retirer de la cour, et prit le voile des mains de saint Médard, évêque de Noyon ; elle vint à Poitiers, où elle fonda le couvent de Sainte-Croix. La fille des rois de Thuringe y vécut dans la péni-

tence. Elle y mourut et fut enterrée dans l'église qui porte son nom. Ce tombeau, situé dans une crypte profonde, est un informe monument de marbre grossièrement taillé. Les personnages les plus célèbres l'ont visité, et il s'y opère de fréquentes guérisons; c'est du moins la croyance du pays. Louis XIV et Anne d'Autriche, en passant à Poitiers, s'agenouillèrent devant cette tombe, qui datait alors de plus de onze siècles. Les protestants l'avaient profanée dans les guerres de religion, les chanoines du chapitre royal la firent réparer et encercler de fer, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui.

La reine Anne envoya à l'église de Sainte-Radegonde une statue de la sainte qui se voit encore dans la chapelle souterraine, près du tombeau, et qui est attribuée à Girardon.

La patronne de Poitiers est vénérée dans tout le pays et l'affluence est immense pour la neuvaine de sa fête, au 13 août. On vous raconterait des centaines de miracles, obtenus par l'intercession de la bienheureuse, de son vivant et après sa mort; il n'est pas d'année où ils ne se renouvellent, dit la tradition. Mademoiselle de Bois-Bryant avait une foi vive. Elle fit une prière longue et fervente, suppliant Radegonde, à qui elle était vouée, de venir à son aide, de la protéger, de la sauver d'elle-même et de sa douleur.

Elle versa d'abondantes larmes, l'union qu'elle allait contracter était pour elle un supplice. Puisqu'on la séparait à jamais de celui qu'elle avait tant aimé, elle eût été heureuse d'imiter la reine de France et

de se jeter dans un cloître. C'était un refuge pour les cœurs blessés ; aujourd'hui, notre foi n'est plus assez vive, nous ne saurions oublier entièrement le monde au pied des autels ; si notre amour s'y guérit, notre esprit rêve d'autres horizons, on ne fait que changer de malheur.

Radegonde fit dire une messe qu'elle entendit avec la dévotion ardente d'une femme qui n'a plus d'espoir qu'en Dieu. Elle se rendit ensuite à Notre-Dame, où elle renouvela ses instances, et en sortit un peu plus forte.

Dès que la nuit fut descendue sur la ville, elle s'enveloppa de sa mante, et, suivie de Julienne, elle se dirigea vers la rue sous Saint-Cibard, où, dans une modeste maison égayée par un petit jardin, les vieux serviteurs des Chantemarne avaient transporté leur retraite, depuis qu'ils n'avaient plus de maîtres à servir.

On les introduisit d'abord dans la pièce où ils se tenaient habituellement.

— Nous avons réfléchi, madame, dit la femme, cette pauvre enfant est dans un état presque alarmant, elle ne quitte pas son lit, peut-être cela la contrariera-t-il de vous recevoir. Il faudrait d'abord lui apprendre qui vous êtes, je ne vous conduirai pas auprès d'elle sans son consentement.

Le cœur de Radegonde battait bien fort, elle n'avait pas prévu ce nouvel obstacle.

— Dites à mademoiselle Chartier, répliqua-t-elle, que je suis une amie de madame de Clavières.

— Venez-vous de sa part ?

— Non, je ne suis inspirée que par le désir de partager et de soulager sa peine.

— Attendez-moi donc un instant, madame, je vais tâcher de la préparer.

Elle revint bientôt et introduisit Radegonde auprès de sa malheureuse rivale.

— Ma bonne, dit-elle à Julienne, attendez-moi ici, je désire être seule avec mademoiselle Geneviève ; elle sera, je crois, du même avis.

La porte se referma ; ces deux pauvres créatures, victimes des mêmes douleurs, se trouvèrent en présence.

Geneviève n'était qu'une ombre, il ne restait plus vestiges de cette belle fille, si gaie, si charmante, si heureuse de vivre, que nous avons présentée à nos lecteurs. Ses yeux éteints par les larmes n'avaient plus de feux, son teint blafard était presque celui d'un cadavre. Sa magnifique chevelure, dont elle ne prenait point de soins, retombait sur ses épaules et la couvrait comme un manteau.

Elle leva vers Radegonde un regard interrogateur ; le visage de mademoiselle de Bois-Bryant se dissimulait sous son coqueluchon ; la malade devina néanmoins qu'il lui était étranger.

— Madame, dit-elle, que voulez-vous de moi ? quel nouveau malheur venez-vous m'annoncer ?

La visiteuse, émue, troublée, balbutia quelques mots presque inintelligibles, elle restait debout à la même place.

Je savais qu'il s'appelait le chevalier de Clavières, que la baronne, sa mère, était la plus infortunée des femmes.

— Il ne vous a parlé que d'elle !

— Et de son père qui ne l'aimait pas, qui, hors la chasse, n'avait rien de cher ici-bas.

— Vous le trouviez beau ? Comment était-il ? ces sortes de serpents doivent porter sur leur front la marque des damnés.

— Lui, madame ! vous l'eussiez pris pour un ange.

Elle traça en quelques mots un portrait si ressemblant du chevalier que le doute n'était plus possible. Malgré les apparences, Radegonde ne voulait pas croire, elle espérait encore; elle avait voulu voir Geneviève, l'interroger, convaincue qu'elle découvrirait une erreur, qu'elle justifierait glorieusement Richard et qu'elle le retrouverait ensuite aussi tendre, aussi fidèle.

— Si ma sœur a désiré savoir de vous tout cela, madame, elle qui me connaît comprendra à quel sentiment j'ai cédé. J'ai la certitude maintenant qu'il est un infâme; il avait pour fiancée une belle et noble demoiselle, qu'il abusait comme il m'a abusée; elle doit être bien malheureuse aussi ! Elle avait foi en son honneur, en ses promesses; elle dirait, elle, si des cœurs tels que le mien, tels que le sien, eussent pu résister à celui qui paraissait avoir un si grand cœur. C'est par ces semblants qu'il m'a prise, et elle aussi, sans doute.

Radegonde comprimait un sanglot qui s'échappa malgré elle.

— Vous me plaignez, madame, ah ! c'est que je suis bien à plaindre ; la noble demoiselle qu'il a trompée a sa famille, son rang, sa richesse ; elle va épouser, m'a-t-on dit, un grand seigneur, un favori du roi, qui met à ses pieds des trésors et tous les plaisirs de la vie. Elle oubliera ! Tandis que moi, que me reste-t-il ? abandonnée, sans ami dans le monde, je ne puis même songer à ma faute sans que ce soit une torture. Il n'a fait de moi qu'un jouet, il ne m'a point aimée ; une pauvre paysanne ! on n'y regarde pas de si près pour la perdre ! je n'ai rien dans le passé, rien dans le présent, rien dans l'avenir. Et je n'ai pas vingt ans, madame.

Radegonde, touchée, attendrie, désolée, pleura sans cacher ses larmes.

— Ah ! madame, vous avez beau vous dissimuler, je vous devine. Vous avez pris le nom de madame de Clavières pour vous introduire, c'est ma sœur qui vous envoie. Elle ne peut être assez barbare pour me rejeter tout à fait. J'en étais certaine, elle est bonne, ma sœur, dites-lui bien, je vous en conjure, que je l'attends. Songez que sans la pitié de madame la baronne mon pauvre enfant serait venu au monde sur le bord d'un chemin, puisqu'on m'avait chassée. Nous serions morts tous les deux à présent; il vivra, lui, du moins. Quant à moi, c'en est fait, je le sais, je l'espère, je n'aspire qu'à me délivrer de cette existence que je ne puis plus supporter. Dieu, tou-

ché de mes douleurs, me rappellera vers lui. C'est mon seul désir.

— Vous guérirez, Geneviève! vous vous repentez.

— Non, je ne me repens pas de l'avoir aimé, madame, et s'il m'aimait encore, que dis-je? s'il m'eût aimée, je braverais tout pour le rejoindre; s'il était proscrit, malheureux, coupable même, je le suivrais, je le consolerais, je le servirais avec bonheur. Je quitterais pour lui mon pays et ceux que j'aime, je croirais en lui toujours, je vous l'assure, et, fût-ce à l'échafaud, j'y monterais avec lui.

Radegonde fut frappée au cœur, elle éprouva un moment de jalousie terrible; Geneviève aimait autant qu'elle, plus qu'elle peut-être, elle était prête à tous les sacrifices, elle adorait Richard, fût-il criminel!

— Je vous fais horreur, reprit la malheureuse; vous ne comprenez pas un pareil sentiment. Ah! c'est que vous ne connaissez pas Clavières!

— Je ne le connais pas! murmura mademoiselle de Bois-Bryant.

Radegonde se leva, elle n'avait plus rien à apprendre. Un instant de réflexion la rendit moins injuste envers celle qui avait été sa rivale.

— Je me retire, mademoiselle, dit-elle; je sais ce que je désirais savoir. Votre sœur en sera instruite, je vous le promets. Je vous promets aussi que je ne vous oublierai pas.

— Votre nom, madame, que je puisse m'en souvenir dans mes prières, car vous avez été pour moi bien indulgente, vous ne m'avez pas accablée.

— Mon nom est inutile à vous apprendre, et si j'ai été indulgente, c'est que j'ai souffert tout ce que vous souffrez. Vous ne pouvez deviner ce que vos plaintes ont éveillé en moi. Adieu, nous ne nous reverrons plus, sans doute, je souhaite que le ciel vous envoie l'oubli et que vous retrouviez le repos. Quant au bonheur, il est fini pour vous et pour moi.

Elle sortit saas retourner la tête, pouvant à peine se soutenir. Julienne s'empressa de la suivre ; elles rentrèrent sans avoir prononcé un mot.

Avant de se coucher, après une longue prière, mademoiselle de Bois-Bryant dit à sa gouvernante :

— Tu ne me parleras jamais de Richard ; que son nom ne soit plus prononcé devant moi. Seulement, quand l'enfant de cette fille viendra au monde, je veux le savoir. Ne l'oublie pas !

XIX

LES DERNIERS JOURS DE LIBERTÉ

Lorsque Radegonde revint à Bois-Bryant, le lendemain au soir, elle retrouva le château déjà rempli des personnes de sa famille et des amis de son père invités à la noce. Elle en fut douloureusement surprise. Elle avait espéré pouvoir rester dans la retraite jusqu'au moment où son sort devait s'accomplir. Il lui fallut cependant faire bon visage et recevoir gracieusement ses hôtes.

Sous prétexte de la fatigue, elle obtint la permission de se retirer de bonne heure, en abandonnant la maison entière à leur gaieté communicative.

On ne riait pas du bout des lèvres alors à la campagne, même dans la bonne compagnie, la joie était franche, éclatante, on criait et on chantait fort. Une noce était une solennité de famille que l'on célébrait à pleins cœurs. Radegonde le savait d'avance et mesurait l'étendue de son supplice. Elle ne pouvait pas

faire tache au milieu de cette bande affolée, ni conserver sa physionomie dolente, lorsqu'elle était l'héroïne de la fête.

— Julienne, je ne pourrai jamais, disait-elle. Pourquoi sont-ils venus si tôt ; mon père les a donc appelés? Ils ne me laisseront pas un instant de solitude. Je vais me faire malade et rentrer chez moi. Je ne mentirai pas, je t'assure, car je n'en puis plus.

— Hélas ! mademoiselle, cela est impossible. M. le comte m'a signifié tout à l'heure qu'il comptait sur vous demain pour faire les honneurs. Il arrive une nouvelle fournée de conviés, et il n'y aura plus de libre à Bois-Bryant que la chambre rouge et celle-ci.

— Ah ! oui, la chambre rouge ! répéta-t-elle en soupirant.

— Quant à cet appartement, je suppose qu'on vous le réservera, bien que vous ne l'habitiez pas.

— Que sais-je ! je n'y ai pas même pensé. Où mettra-t-on ceux qui ne nous viendront que les derniers jours, puisque tout sera plein ici ?

— A Boussy, mademoiselle. Il est convenu avec monsieur le marquis qu'il les couchera, et que ses carrosses les conduiront à Bois-Bryant pour les repas et les plaisirs.

— Que ne les prend-il tous chez lui, au contraire !

Radegonde l'avait bien pensé. Pendant ce jour et les suivants le comte exigea qu'elle se tînt constamment au salon, qu'elle reçût les arrivants et

qu'elle participât à toutes les joies. Lorsqu'elle pouvait s'échapper une minute, elle montait chez elle, se jetait sur un fauteuil et s'écriait :

— Je n'irai jamais jusqu'à la fin ! si je pouvais mourir avant.

Julienne lui prodiguait ses soins de mère, la suppliait de se ménager, de ne pas s'abandonner à la douleur.

— Pourquoi veux-tu que je vive désormais ? répliquait la jeune fille.

— Pour moi, mam'zelle, pour Dieu et pour faire du bien ; n'est-ce pas assez ?

Chaque jour qui s'écoulait était marqué par une nouvelle surprise de M. de Lamenerie. C'étaient des joyaux, des dentelles, des fleurs, des étoffes splendides, c'étaient même des chevaux et des équipages. Radegonde serait assurément la dame la plus richement établie de toute la province. Aussi les jeunes filles la regardaient d'un œil d'envie et répétaient le fameux :

— Qu'elle est heureuse !

Comme si on pouvait mesurer le bonheur des autres sans connaître leurs désirs et leurs impressions.

Quatre jours avant le mariage, le costume de noce arriva de Paris, de chez mademoiselle Bertin, la pomponnière de la reine. Il y eut une procession pour l'admirer ; la fiancée refusa de l'essayer, convaincue que cela lui porterait malheur, mais en réalité pour reculer le moment où le voile de dentelle couvrirait son front ; elle se croyait encore libre jusque-là, elle espérait... quoi ? elle n'eût pu le dire. Ainsi que tous

les malheureux, elle comptait presque sur un événement imprévu qui viendrait la délivrer, qui montrerait l'innocence de Richard, qui les réunirait enfin.

Fût-il coupable, d'ailleurs, avec quelle ivresse elle lui pardonnerait s'il revenait sincèrement à elle.

Le marquis était parfait de tenue, de convenance et d'attentions délicates. Il ne s'occupait de sa fiancée que d'une façon occulte, elle retrouvait partout son souvenir, non pas sa personne. Il ne l'obsédait pas, lui parlait peu, mais il l'observait à la dérobée, et ne lui laissait pas le temps de désirer. Sa longue expérience de la galanterie, rendue plus exquise par un amour vrai, le servait admirablement. Tout autre qu'un esprit aussi impérieusement prévenu n'y eût pas résisté.

M. de Bois-Bryant, pour mieux fêter cette union qui comblait ses vœux, voulut que les pauvres du pays y participassent. On faisait chaque matin une distribution d'aumônes et de vivres dans la cour des communs ; on permettait même la promenade pendant une heure, sous les hautes futaies du parc, avec défense de toucher à quoi que ce soit. Boussy ouvrait aussi ses portes avec plus de magnificence encore. Les aveugles, les manchots, les bohèmes et les malandrins étaient en liesse.

Nos amis Poupard et Patrice ne pouvaient manquer une aussi bonne occasion. Nous les retrouvons l'avant-veille du mariage étalant leurs grâces et leurs guenilles dans une allée du bois, d'où le château était parfaitement visible à travers les branches. Ils le

contemplaient avec une vive préoccupation et se communiquaient leurs observations réciproques.

— Je n'y comprends rien, disait Poupard, il n'y a pourtant pas à plaisanter, après-demain tout sera fini. Nous lui avons envoyé le dernier rapport de Barnabé, qui n'oublie pas une bague dans la nomenclature des présents, ni un sou marqué dans les apports du contrat de mariage; il l'a entendu lire, et sa science de clerc fait qu'il a compulsé les articles. Nous l'avons tenu au courant heure par heure de ce qui se passait dans cette grande maison, et pas de réponse! Où est-il? que fait-il?

— Qui le sait? J'en serais moins inquiet s'il nous avait payé nos dernières vacations.

— Vacations! insolent! Si les juges et les procureurs t'eussent surpris à employer leurs termes et à l'appliquer à nos... travaux!

— Sa dernière lettre nous disait: « Observez toujours et laissez aller; le mariage ne se fera pas; j'enlèverais plutôt la mariée avant de monter à l'autel. » Ce serait un si joli coup, d'autant plus qu'elle se laisserait faire, et si elle avait ses diamants, il nous les abandonnerait comme pourboire! hélas! je ne vois venir aucun enlèvement.

— Patience, patience; il reste encore deux jours, on fait bien des choses en deux jours.

— Et puis ce serait si facile, il me semble. On n'a aucun soupçon, on ne songe qu'à se divertir. Les portes sont ouvertes toutes grandes. A nous deux, avec lui, nous en viendrions à bout. Tu vois là ce vieux bâti-

ment et cette tour qui avancent jusque sous les grands arbres, c'est la chambre des mariés. Une chambre où il se passe toute espèce de diableries la première nuit des noces, à ce qu'il paraît, et dont les gens ont une frayeur épouvantable.

— La fameuse chambre rouge !

— Eh bien ! je te le demande, pour quiconque sait un peu travailler, n'est-ce pas le pont aux ânes ? une porte-fenêtre sur ce perron, un diamant pour les vitraux.

— Ils sont coupés par des traverses en plomb, c'est une invention des moines bien sûr, ce n'est pas aisé à couper sans faire du bruit. Et puis il doit y avoir des volets en dedans. Tu te trompes, Fabrice, crois-en mon expérience, cette escalade-là offre des dangers.

— Mais examine donc, pas un chat de ce côté, on n'en approche même pas, on tremble.

— Et ceux d'en face ? cette aile-ci est pleine d'amis.

— Il y a loin entre les deux. Si l'on entendait quelque sabbat, on le mettrait sur le compte de Satan. Il a bon dos, Satan, on ne prête qu'aux riches.

— Avançons un peu, nous verrons le théâtre de face; je me rendrai mieux compte de ce qu'on peut tenter.

Ils firent quelques pas, toujours discutant à demi-voix. Poupard examinait attentivement la porte et les croisées ; tout à coup il s'écria :

— Je tiens notre affaire !

— Comment cela ? dis vite.

— Tu as raison, cette porte est attaquable ; d'abord

ce n'est pas celle de la chambre principale, c'est un oratoire qui la suit. Barnabé a vu cet intérieur-là ; je me le suis fait expliquer. De pareilles questions ne sont jamais perdues ; cela peut servir, comme tu vois.

— Tu es un habile homme, Poupard.

— Eh ! pas mal ! J'ai fait mon apprentissage, dès mon enfance, avec Cartouche. C'est celui-là qui avait un coup d'œil, et qui vous disséquait une maison.

— Aussi je t'écoute comme un oracle.

— Cette porte a deux panneaux, séparés par cette croix de pierre ; elle s'ouvre en deux parties ; le panneau de bois est en chêne, il n'est assurément pas doublé, et la petite scie que j'ai apportée d'Angleterre perce les cloisons les plus dures. Ce sont de grands ouvriers que ces Anglais.

— J'en conviens.

— Pendant le bal, tous les domestiques, les conviés seront occupés au château du milieu, ce coin-ci restera désert, on pourrait facilement exécuter le plus gros de la besogne sans être dérangé. Il ne resterait qu'à finir au moment. Ce serait l'affaire de quelques minutes, l'ouverture serait assez grande pour laisser passer un homme, le tout s'accomplirait très-vite. On escaladerait là-bas le mur du parc avec la donzelle, qui ne crierait pas, j'en réponds. Nous avons entendu la conversation et nous savons comment s'aiment ces tourtereaux.

— Tu es un grand homme, et il devrait nous payer double.

— Voici la cloche, on va nous chasser d'ici ; par-

tons d'abord. Allons à Boussy admirer Barnabé déguisé en aumônier et distribuant les magnificences de son maître. Est-il beau, ce pitre-là, dans un pareil rôle. Quand je jouais les rois et qu'on me jetait des pommes à la tête, je n'ai jamais pu atteindre à ce sang-froid, à cet air respectable ; il ferait un superbe acteur et comme il dirait bien :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui...

— Tâche de te taire et de marcher plus vite ; voici un grand diable de laquais qui accourt. Il trouve, ce me semble, que nous sommes sortis des limites et que nous nous promenons beaucoup trop près du château.

Ils s'évadèrent par une contre-allée et bientôt on put les distinguer à travers les arbres, se dirigeant du côté de Boussy.

Trois carrosses amenaient en même temps de vraies corbeilles de beautés ; des gentilshommes les accompagnaient à cheval, plusieurs dames, en intrépides amazones, s'étaient mises en croupe derrière leurs maris. Cela était tout simple alors, elles n'y regardaient pas de si près.

Parmi celles-ci on remarquait la joyeuse madame d'Avrillau. Ses cinquante huit-ans ne lui avaient ôté ni sa gaieté, ni ses forces, nous le savons. Elle arrivait avec une provision de plaisanteries et de farces à jouer. Dès qu'elle aperçut Radegonde, blanche et flétrie comme un lis coupé, elle courut à elle et l'embrassa sur les deux joues.

— Enfin, ma belle, s'écria-t-elle, c'est après-demain

le grand jour. Je viens de Poitiers, où j'ai dû rester pour ma toilette. Il n'est pas une tailleuse qui ne passe toutes les nuits, c'est pis que les noces de Gamache, espérons que cela finira mieux. Où est le marquis, que je lui fasse mon compliment? Vous aurez là un beau mari, ma foi, et un bon ! C'est drôle tout de même, quand on pense à ce que nous avons vu. Personne n'aurait cru cela en songeant à ce qui s'est passé il y a vingt ans !

Déjà bien des fois Radegonde avait entendu faire des allusions à des événements anciens qui eussent dû la séparer à jamais de M. de Lamenerie ; elle n'avait pu en savoir davantage ; maintenant, elle était sûre de ne rien ignorer, avec un peu d'adresse ; madame d'Avrillau n'était pas femme à dédaigner une occasion de commérage, elle ne se tairait pas.

— Ah ! si ce que j'apprendrai pouvait suffire pour me délier de ma promesse !

La cousine ne songeait plus aux paroles échappées à son étourderie ; elle se montra charmée des attentions que lui prodigua la triste jeune fille, qu'elle plaisanta sur sa préoccupation.

— Bah ! mon enfant, dit-elle, tout cela passera et vous serez charmée d'avoir un grand état dans le monde. Les amourettes sont des extravagances que les jeunes têtes oublient très-vite devant la réalité. Nous allons joliment nous amuser cette semaine ; quand nous vous quitterons, vous serez tout heureuse, vous aurez subi la terrible épreuve de la chambre rouge ! Nous vous conduirons en cérémonie à votre beau châ-

teau de Boussy, et, quand vous en serez dame et maîtresse, vous m'en direz des nouvelles.

Mademoiselle de Bois-Bryant avait en vain cherché à trouver la baronne seule depuis qu'elle était au château. La soirée précédente, et presque toute cette journée, qu'elle regardait comme la dernière de sa vie, s'était écoulée sans qu'elle eût pu avoir avec elle un moment d'entretien. Elle vit dans ses conseils un moyen de la provoquer.

— J'aurais bien besoin d'être consolée, réconfortée par vous, ma cousine, vous êtes ma plus proche parente, vous étiez l'amie de ma mère, permettez-moi d'aller ce soir pendant les jeux, un instant, dans votre appartement avec vous. On s'amusera trop pour s'apercevoir de notre absence, qui ne sera pas longue, et nous aurons le temps de causer un peu.

— De tout mon cœur, ma petite, je guetterai le moment et je vous préviendrai.

Il en fut fait ainsi; vers dix heures, au plus beau moment des charades, du colin-maillard et de la boulangère, madame d'Avrillau fit signe à Radegonde de la suivre; elles s'évadèrent. La bonne femme grillait du désir de jouer au mentor et de montrer son importance. Elle s'installa dans un fauteuil, fit asseoir la future marquise sur un pliant et commença une morale à dormir debout.

Ce n'était pas le compte de Radegonde, elle écouta néanmoins sans interrompre dans l'espoir de diriger le discours vers les éclaircissements qu'elle désirait. Elle prononça le nom de sa mère et en attendit l'effet.

— Ah ! oui, reprit l'autre, votre pauvre mère, elle vous aimait bien. Elle n'a pas été heureuse pourtant, elle n'a pas su se faire une raison. Si elle vivait aujourd'hui peut-être serait-elle ravie de ce qui se passe, peut-être aussi.....

— Eh bien ?

— Dame ! cela dépend du caractère ; j'aurais crié comme une chouette en colère, je n'aurais pas supporté cela. Elle ! elle était comme vous, douce et bonne ; elle voulait le bonheur des autres, elle se dévouait sans cesse, elle se serait sacrifiée une fois de plus.

— Il est des mères, en effet, pour qui le mariage de leur fille est un sacrifice ; elles ne supportent pas l'idée de se séparer d'elles et de se donner à un inconnu.

— Il y a mariage et mariage, reprit la douairière en hochant la tête ; et quant à un inconnu...

— Comment ?

— Ah çà ! on vous a bien dit que M. de Lamenerie avait manqué d'épouser votre mère, que ma cousine en avait été folle, que le manque de fortune les avait séparés. Le marquis a quitté le pays et peu après il a hérité du duc de Chantemarne. Votre mère a langui quelques années, puis elle s'est éteinte de langueur et de chagrin. Il n'y a que votre père qui ignore cela en Poitou.

— Ma mère ! Et on veut que j'épouse cet homme ? jamais, jamais !

En prononçant ces mots, Radegonde fondit en

larmes, et bientôt elle eut une attaque de nerfs terrible, accompagnée de syncopes, qui effrayèrent beaucoup la bavarde, cause de ce grabuge. Elle essaya vainement de la soulager; à bout de force, elle courut chercher Julienne : celle-ci arriva effrayée et déplorant l'indiscrétion commise.

— Qui aurait pensé qu'on lui cachait cela? quel mal a fait sa mère? Elle a cru épouser le marquis, elle l'a aimé, on ne les a pas trouvés assez riches pour les unir, on l'a mariée à un autre, elle en est morte; lui s'est amusé, il a hérité, il est devenu un grand seigneur, il a oublié. Quoi de plus naturel! cela se voit tous les jours.

— Hélas! madame, tout ce que vous voudrez, mais vous serez cause de grands malheurs, ma pauvre demoiselle mourra peut-être comme sa mère.

— Ta, ta, ta, ta, elle va revenir à elle, elle entendra raison et il n'y paraîtra pas.

— Dieu le veuille! je ne le crois point.

Julienne parvint cependant à ranimer Radegonde. Elle fut quelques instants avant de rappeler sa mémoire; mais quand elle se souvint, elle se jeta au cou de sa gouvernante, en s'écriant :

— Dis-moi la vérité, tu dois la savoir.

— Calmez-vous, ma chère enfant, je vous en conjure. Je n'entends rien à tout cela, et madame d'Avrillau, avec tout le respect que je lui dois, s'y entend encore moins que moi.

— Mais tu sais, tu sais ce qui est, tu sais que je ne

puis être la rivale de ma mère. Morte ou vive, elle se dresserait entre cet homme et moi.

— Je l'ai cru comme vous, mademoiselle. Vous pouvez vous le rappeler. M. le curé et madame de Clavières, qui ont su toutes ces choses mieux que moi, m'ont assuré que je me trompais. M. Raymond m'a même montré des lettres de feue madame, où il était question de cela et qui m'ont bien étonnée. J'ai dû me retirer devant ma chère maîtresse, qui n'était pas de mon avis.

— Des lettres de ma mère où il est question de ce mariage! tu dois te tromper Julienne. Pardon, ma cousine, vous avez cru bien faire en m'éclairant et vous avez bien fait, je vous remercie; je devais être consultée, en connaissance de cause, ce me semble. Mon père n'était pas instruit, mes amis l'étaient, ils ont manqué à leur devoir en me laissant dans l'ignorance. Maintenant, je le jure, je n'irai pas plus loin, je ne me marierai pas sans avoir par moi-même pesé devant Dieu et devant ma mère chérie les raisons du pour et du contre. Julienne, cours au presbytère, fais éveiller M. le curé, raconte-lui ce qui se passe; je l'attends immédiatement, j'ai besoin de le voir.... il viendra. Et vous, ma cousine, descendez, je vous prie, dites à mon père, à tout le monde que je suis hors d'état de paraître, que le repos m'est indispensable, qu'on ne doit pas me déranger, tout ce qui vous plaira, pourvu qu'on me laisse tranquille. Rejetez mon état sur l'émotion, sur la fatigue; ils comprendront, et s'ils ne comprennent pas, j'en suis fâchée. Je

suis folle, je crois, je ne puis me montrer ainsi. Allez! allez ! et toi Julienne, pars. Tu me trouveras dans ma chambre à ton retour.

Elle sortit la dernière, et rentrée chez elle, ses premiers regards se fixèrent sur le portrait de la comtesse de Bois-Bryant. Sa physionomie désolée révélait les souffrances, on lisait dans ses yeux un amour sans consolation, ses larmes étaient à peine séchées.

Radegonde n'avait pas compris cette douleur, elle avait attribué à la maladie ce que le chagrin seul avait produit. Elle savait maintenant, elle comprenait.

— Notre destinée est pareille, ma mère, je mourrai comme vous.

Telle fut sa pensée.

Elle espérait cependant ! Elle avait maintenant un motif sérieux pour refuser. L'éclat qu'elle allait faire ne serait blâmé par personne, puisque l'histoire de ses parents était connue.

— Mais mon père ? s'écria-t-elle en pâlissant.

Elle frissonna dans tout son corps. Il la forcerait assurément. Rompre la veille du mariage, au moment de marcher à l'autel ! Il ne le lui permettrait point, et l'on ne pouvait lui en révéler le motif.

Le curé ne se fit pas attendre ; aussitôt qu'il connut la vérité, il accourut. D'un coup d'œil il mesura la situation où se trouvait Radegonde et ce qui pouvait résulter d'un refus. Il s'agissait de la ramener à son opinion, ce qui devait être doublement difficile, puis-

qu'elle échappait à une union détestée en conservant de son côté une sorte de bon droit.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle avec emportement, dans quel gouffre alliez-vous me laisser tomber? Comment ne m'avez-vous pas avertie? Comment votre saint ministère s'est-il prêté à un tel sacrilége? comment votre amitié pour cette pauvre victime ne vous a-t-elle pas préservé d'une pareille action?

— Mon amitié pour votre mère m'a guidé, au contraire, mademoiselle, soyez-en certaine.

— Ma mère, que son amour pour cet homme a tuée, monsieur !

— Oui, mon enfant, et, si vous voulez m'écouter quelques instants, vous serez convaincue de mon innocence envers ce cher souvenir et envers vous. Vous n'avez pas connu madame de Bois-Bryant; vous ne savez pas quelle était cette âme céleste, ce grand cœur, de quel air elle envisageait la terre et comme, depuis votre naissance, elle avait concentré sur vous et sur le sentiment qu'elle ne pouvait vaincre toutes les aspirations qui ne s'élevaient pas vers Dieu.

Radegonde écoutait avec avidité, elle eût voulu dévorer les paroles du prêtre.

— J'étais déjà ici lorsque le mariage de vos parents se conclut. Il était fort discuté ; mademoiselle de Charville n'avait point de biens, elle avait aimé un gentilhomme sans biens également ; les familles se fussent peut-être laissé attendrir, mais le marquis eut le courage de rendre la liberté à celle qui l'aimait et de partir pour la cour. Beaucoup le blâmèrent, je fus de ce

nombre, je l'avoue, je le jugeai défavorablement. Ce jugement influa sur ma manière d'être avec lui quand il est revenu, je suis forcé d'avouer qu'en le connaissant davantage j'ai tout à fait changé d'avis. S'il a eu des torts autrefois, il n'en aurait pas de semblables aujourd'hui, j'en suis garant.

— C'est bien, l'abbé, passons.

— Monsieur de Bois-Bryant, élevé dans sa famille maternelle, étranger aux propos de la province, qui commençaient à s'éteindre du reste, vit mademoiselle de Charville; elle était de grande maison, elle lui plut, il la demanda en mariage; les parents, enchantés d'un dénoûment si favorable, acceptèrent ses vœux. Votre mère, la soumission même, indifférente à tout, consentit à devenir comtesse de Bois-Bryant et se fixa dans ce manoir.

— Pauvre mère ! qu'elle a souffert !

— Boussy était inhabité, je n'avais pas d'autre voisinage proche que celui-ci, je devins un commensal du logis, avec d'autant plus d'empressement que la châtelaine me montra qu'elle était heureuse de mes visites et qu'en lui parlant de Dieu je lui donnais le courage de supporter ses maux. Son amie, madame de Clavières, pauvre âme en peine aussi, se mit en tiers dans nos réunions, elle venait d'accoucher de son fils et la maternité la consolait de son martyre.

Radegonde avait pâli au nom de Clavières, l'abbé s'aperçut de son émotion et glissa.

— Madame de Bois-Bryant désirait vivement être mère aussi, le ciel exauça ses vœux ; vous vîntes au

monde quatre ans après. Elle se consacra alors uniquement à vous, mais elle était frappée à mort et la vie qu'elle vous avait donnée acheva d'user la sienne. Madame de Clavières et moi nous ne la quittâmes pas jusqu'au dernier moment. C'est à nous qu'elle vous a confiée, c'est à nous qu'elle a révélé ses plus secrètes pensées. Nous possédons tous les deux une sorte de journal qu'elle nous écrivait tantôt à la baronne, tantôt à moi, même en sachant qu'elle devait nous revoir le soir. Elle s'épanchait dans sa solitude, c'était pour elle un besoin.

— Voilà ce qu'il fallait me communiquer, mon père. Comment n'en ai-je pas eu connaissance?

— Parce que, après avoir beaucoup réfléchi, nous avions décidé que vous ignoreriez cette histoire; maintenant elle vous a été racontée, je vous apporte ces précieuses feuilles; elles seront la justification de ma conduite et même, je l'espère, votre guide dans la grave circonstance où vous vous trouvez. Lisez, mon enfant, j'appelle particulièrement votre attention sur cette page qui m'est adressée. Vous reconnaissez l'écriture, n'est-ce pas?

Radegonde prit avec un saint respect les papiers que lui présentait M. Raymond et les porta à ses lèvres.

— Lisez tout haut, ma fille, je vous en prie.

Radegonde obéit.

« — Je ne puis m'empêcher de songer au passé et à l'avenir, moi à qui le présent échappe. Le passé, c'est *lui !* l'avenir c'est ma fille. Ces deux sentiments rem-

plissent mon cœur. Il a été bien cruel, pourtant je suppose qu'il m'aimait et je lui ai pardonné. Il a cru que je ne serais pas heureuse en vivant de privations pour être à lui ; nous eussions habité la jolie maisou d'Artiges, au bord de l'eau ; nous n'eussions vu que nos parents, et Dieu aurait béni ce nid adoré. Il n'a pas compris cela ! Les hommes ne sont pas tendres et attachés comme nous ; ils ont de l'ambition même dans l'amour. Je les plains !

» J'ai fait un étrange rêve la nuit dernière ; il répand sur ma journée comme une auréole. Je l'ai vu dans l'église de Boussy avec ma fille, qu'il conduisait à l'autel. Elle était belle, ma fille, enveloppée de son long voile blanc, et lui, il la regardait avec ivresse ; cependant il pensait à moi, il me regrettait, il m'aimait en elle. J'étais comme un séraphin dans l'espace, j'étendais mes grandes ailes sur eux pour les préserver ; un danger que j'ignore les menaçait. Pourtant j'étais heureuse, ah ! heureuse ! je voudrais que cela fût, cela arrivera peut-être. Je sais que je dois mourir et j'éprouve une douceur infinie à cette pensée qu'ils seraient unis, les deux seuls objets de ma tendresse ici-bas. Dieu me permettra bien de les chérir encore, d'être leur ange gardien, quand il m'aura appelée à lui. Sans cela le paradis ne serait pas complet. Oh ! pardon, mon père, absolvez-moi, je blasphème.

» Je ne vivrai pas assez pour les bénir, mais vous serez là, vous et ma chère Clavières, je vous ai confié mon trésor et je vous cède mes droits. S'il ne voulait pas, lui ! Ah ! il voudra, j'en ai le pressentiment,

notre lien brisé se renouera ainsi ; Dieu l'ordonne, puisqu'il m'a envoyé ce rêve prophétique. »

Le journal s'échappa des mains de Radegonde, elle baissa la tête devant cet arrêt et ses larmes coulèrent lentement.

— Eh bien? ma fille, ai-je rempli mon devoir? devais-je m'opposer à ce mariage au nom des droits sacrés de mon amie morte? Je n'ai rien fait pour qu'il s'accomplît, je vous ai laissé votre libre arbitre, jusqu'au moment où je vous ai revue décidée et où j'ai cru devoir vous faire remarquer davantage les qualités réelles du prétendu. Je n'ai point mis dans la balance ces feuilles de papier dont le poids eût été si lourd. Maintenant, vous m'accusiez, je me suis justifié. Vous êtes libre encore, réfléchissez ; mais ne prenez pas pour un empêchement les révélations que vous avez reçues de votre cousine, vous feriez fausse route.

Radegonde comprenait que tout était fini, elle appela son courage à son aide et se laissa tomber aux genoux du curé.

— Je vous dirai comme ma mère, balbutia-t-elle, au milieu de ses sanglots : Mon père, absolvez-moi, j'obéis.

M. Raymond leva les yeux au ciel et le remercia, il bénit la mémoire de la chère victime, dont le souvenir venait sans doute d'assurer le sort de son enfant.

— C'est bien, répliqua-t-il, levez-vous, reposez-vous, et demain matin venez à l'autel avec confiance, votre mère vous y conduira par la main.

Quelques instants après le curé se retira. Julienne parut.

Mademoiselle de Bois-Bryant se coucha en silence, elle était trop profondément atteinte pour parler. Au moment où sa gouvernante fermait ses rideaux, elle lui dit :

— Demain, entre six et sept heures, je ne veux pas me faire attendre.

La fidèle servante apprit ainsi que sa maîtresse était décidée.

Qui pourrait raconter ce qui se passa dans ce cœur de dix-huit ans, pendant cette nuit où elle resta seule en face de ses douleurs ? Elle pria, elle se jeta dans les bras de Dieu, dans ceux de sa mère, qui la voyait et la bénissait sans doute. Quand elle se leva elle avait dit un adieu éternel à ses illusions, à ses espérances ; elle avait voué sa vie au sacrifice, à la résignation, au devoir. Julienne la trouva calme et presque sereine, elle se laissa parer, habiller sans résistance, mais aussi sans y participer, à peine se regarda-t-elle au miroir.

Sa toilette était pourtant magnifique et d'une élégance rare.

Elle portait un habit de cour, M. de Lamenerie l'avait désiré. Les paniers étaient, suivant l'étiquette de son rang, de deux aunes et demie d'envergure ; l'habit était d'un brocart d'argent et de soie, avec des grenailles de perles fines pour broderie. Du point d'Espagne en argent garnissait le devant de la robe ouverte ; la jupe avait des volants semblables, montant jusqu'à l'échelle du corps , où des flots de rubans

rattachaient des roses blanches avec des agrafes de perles d'un prix fabuleux.

Le collier, les boucles d'oreille, les bracelets étaient semblables aux agrafes du corsage. Le collier se refermait par un brillant qui valait quarante mille livres. Le voile, en dentelle d'Alençon, se plaçait sur la haute coiffure, le chaperon d'oranger le retenait, des poinçons de perles se piquaient dans le crêpé et dans le chignon ; Radegonde était belle ainsi, bien que son visage fût aussi blanc que ses fleurs.

Toutes les jeunes personnes de la noce furent admises auprès d'elle, suivant l'usage. L'usage voulait aussi que le lendemain elle leur distribuât sa couronne afin de leur porter bonheur. Elles devaient toutes se marier au plus tard l'année suivante.

Lorsqu'elle fut prête à descendre, madame d'Avrillau avait repris sa gaieté, elle la conduisit à la fenêtre et lui montra le splendide équipage qui l'attendait.

— Est-ce un mari cela ? est-il attentif? est-il amoureux ? vous serez heureuse, allez ! c'est moi qui vous l'annonce.

Radegonde s'arrêta un instant pour jouir du spectacle animé de la cour d'honneur ; elle était pleine de monde; on avait ouvert les portes et chacun était libre de pénétrer. Les visages rayonnaient de joie, les paysans étaient en habits de fête. Un seul cœur était triste dans cette foule, celui de la riche héritière que tous enviaient.

Quand elle parut au salon, conduite par ses compagnes, il y eut une rumeur d'admiration.

— Qu'elle est belle! répétaient les hommes.

— Qu'elle est pâle! se disaient quelques bons cœurs qui la devinaient.

Le marquis s'avança vers elle et la salua profondément, il ne devait pas lui donner la main, elle ne lui appartenait pas encore, son père et sa famille avaient seuls le droit de l'entourer.

La cloche sonnant à toute volée appelait les fiancés à l'église, le comte fit monter sa fille dans son carrosse, celui de la mariée s'en alla vide; elle ne s'y placerait qu'après la cérémonie. La foule suivit les voitures marchant au pas, le cortége était magnifique.

En entrant à l'église, Radegonde sentit ses jambes fléchir. Devant cet autel où elle avait tant prié pour *lui*, elle allait se donner à un autre. Elle crut l'apercevoir dans la foule qui remplissait l'église, il lui semblait prêt à surgir derrière chaque pilier, jusqu'à ce qu'elle eût gagné le prie-Dieu et le fauteuil doré apportés pour les époux du château de Boussy, elle jeta autour d'elle des regards effrayés. Elle tressaillait au moindre bruit.

— Il va venir, pensait-elle, m'arracher à son rival, et, que Dieu me pardonne, je suis plus que jamais décidée à l'excuser.

Cependant son attente fut trompée, pas le moindre scandale ne troubla la cérémonie, pas le plus petit empêchement ne se plaça entre elle et son fiancé, lorsqu'elle prononça le oui solennel d'une voix éteinte.

C'en était fait, mademoiselle de Bois-Bryant était désormais la marquise de Lamenerie.

— Ma fille sera la plus riche veuve de la province, disait le comte à un de ses parents, en sortant de la sacristie, mon gendre lui a laissé toute sa fortune, par contract de mariage. Il n'y a pas à y revenir, c'est une chose accomplie.

L'heureux père ne voyait pas autre chose que l'argent dans le mariage de son enfant unique, il n'avait pas un battement de cœur en songeant qu'elle ne se donnait pas suivant ses vœux. Que lui importait son bonheur, en face de deux cent mille livres de rente ! Il était digne de naître au dix-neuvième siècle, il le devançait.

Le retour à Bois-Bryant fut un triomphe. Les beaux chevaux blancs retenus par le frein se cabraient d'impatience ; pourtant on les forçait à marcher au pas au milieu des habitants de cinquante villages accourus à la fête. Le marquis et la marquise étaient seuls dans le carrosse, la jeune femme muette, interdite, ne sachant pas si c'était un rêve, ou si elle appartenait bien véritablement à cet homme qui lui disait de douces paroles et qui l'appelait : ma Radegonde.

A peine descendue dans la cour d'honneur à Bois-Bryant, elle était encore sur le perron, lorsque douze jeunes filles vêtues de blanc s'approchèrent ; une d'elles lui présenta un bouquet, dont les fleur toutes blanches étaient un symbole.

Une autre lui offrit un agneau blanc, une troisième

deux colombes dans une cage d'osier. En recevant ces oiseaux, mille souvenirs se présentèrent à sa pensée, elle eut un moment de douleur et de regrets poignants.

— Que ce soient les derniers, mon Dieu ! murmura-t-elle, je ne suis plus libre.

FIN DE LA CHAMBRE ROUGE



Clichy. Imp. M. Loignon P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

TABLE[1]

1. L'épisode qui termine la *Chambre rouge*, a pour titre la *Nuit de noces*.

FIN DE LA TABLE

Clichy. — Impr. Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

